





ŒUVRES

DE J. DELILLE.

TOME XIII.

Imprimerie de
Jules Didot aîné,
IMPRIMEUR DU ROI.

Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.



ŒUVRES

DE J. DELILLE.

NOUVELLE ÉDITION.

PARADIS PERDU. — I.



PARIS

L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DES VICTOIRES, N° 3.

1824.



PRÉFACE*.

Le *Paradis perdu* est resté long-temps inconnu en Angleterre; Milton fut méprisé et haï de ses contemporains; son siècle ne connut que ses opinions insensées, et il ne vit point la beauté de son génie : exemple terrible pour les écrivains qui seroient tentés de croire que la réputation littéraire est indépendante de la considération personnelle, et que l'éclat des talents peut effacer le tort d'une conduite répréhensible ou d'une opinion condamnable. Ce ne fut que quarante ans après la mort de Milton, et lorsque sa vie fut oubliée, qu'Addison apprit aux Anglais qu'ils avoient un poëme épique. Les suffrages du siècle de Louis XIV ont manqué au *Paradis perdu:* le seul Rollin en a parlé comme d'un ouvrage rival de l'*Iliade.* Mais la littérature française étoit assez riche alors de ses propres chefs-

* Cette Préface est celle de la première édition du *Paradis perdu*, Paris, 1805.

d'œuvre : on n'a songé aux richesses étrangères que dans un siècle moins fécond et moins brillant. Voltaire, le premier, a fait connoître aux Français le poëme du *Paradis perdu*. Dupré de Saint-Maur le traduisit en prose; sa traduction, peu fidèle, est élégante et correcte. Racine le fils, dont le suffrage est une autorité, a aussi traduit Milton : il a voulu éviter le défaut de Dupré de Saint-Maur; il est plus littéral, mais son style est moins rapide, moins élégant; et l'on pourroit dire de sa traduction qu'elle est infidèle à force de fidélité. A la fin du siècle dernier, M. Mosneron donna une traduction nouvelle de Milton, qui, malgré quelques légers défauts, pourroit suffire pour faire apprécier le génie de l'auteur anglais. Mais le *Paradis perdu* a des beautés qui ne peuvent être rendues que dans le langage poétique; cet ouvrage n'est en quelque sorte qu'une immense galerie de tableaux, dont la poésie seule peut animer les couleurs. Le docteur Beatty place le chantre d'Éden entre Thompson et Spencer. Le *Paradis perdu* est un poëme descriptif; c'est à M. Delille qu'il appartenoit de le traduire; celui qui a chanté l'*Imagination* pouvoit seul nous faire connoître les sombres et sublimes rêveries du poëte anglais, et l'aimable séjour d'Éden ne devoit rien perdre de

sa grace et de sa fraîcheur dans les vers de notre chantre des *Jardins*.

On a fait quelques objections contre le sujet du *Paradis perdu :* le héros est malheureux; et plusieurs critiques en ont conclu que le dénouement étoit contraire aux règles de l'épopée. Il est sans doute convenable de consulter la poétique d'Aristote; mais si nous consultons le cœur humain, nous verrons qu'il est aussi facilement remué par l'intérêt d'une situation malheureuse que par l'éclat des succès les plus brillants. Les héros de la tragédie sont presque toujours malheureux : ils ne perdent rien pour cela de leur gloire et de leur intérêt. Si Aristote et les autres législateurs de la poésie épique ont exigé que le héros d'un poëme fût heureux, il est vraisemblable qu'ils ont voulu parler de l'héroïsme guerrier; en effet, ce genre d'héroïsme n'éclate qu'au sein de la victoire. Bellone, comme la Fortune, avec laquelle elle n'est pas sans quelques rapports, prend rarement ses favoris et ses héros parmi les hommes qui n'ont éprouvé que des revers; pour elle la victoire est une décision des dieux, et la gloire est dans le succès. Si Virgile eût chanté la défaite de Turnus, il auroit blessé toutes les idées reçues; il auroit fait un contre-sens. Cependant il est une autre sorte d'hé-

roïsme; les revers ne ternissent point son éclat; il reste toujours digne de l'épopée, sur-tout lorsqu'il se lie à de grands événements.

Mais l'infortune d'Adam est une infortune méritée. Milton ne chante pas seulement le malheur de son héros; il chante sa désobéissance. Quel homme peut s'intéresser à une action qui a perdu le genre humain? Il est vrai qu'Adam est coupable; mais le repentir et la prière lui font trouver grace devant le juge suprême; les rapports de la terre et du ciel ne sont point interrompus. Après avoir été comblé des bienfaits de la Divinité, l'homme est encore l'objet de la miséricorde divine; tout le ciel s'attriste de sa défaite; le fils du Créateur va s'immoler pour Adam et pour sa postérité; et le héros du poëme, terrassé par les puissances de l'enfer, se relève, pour ainsi dire, appuyé sur son Dieu.

Il nous semble qu'on pourroit faire valoir encore d'autres considérations, tirées de la nature de nos affections et de nos sentiments. Adam est tombé par son péché, mais il est tombé de l'état d'innocence dans l'état où nous sommes, et cet état n'a rien dont notre amour-propre soit blessé. En se rapprochant de notre nature, il n'a rien de méprisable à nos yeux; il devient peut-être plus digne de notre intérêt.

Nous admirons les héros, mais nous ne voudrions pas qu'ils fussent au-dessus de la nature humaine; les héros d'Homère ne nous attachent pas moins par leurs passions et même par leurs défauts que par leurs qualités. Plusieurs critiques ont pensé avec quelque raison que la perfection morale que Virgile donne à son héros nuit à l'intérêt de l'*Énéide*. Tous les lecteurs sont charmés de la peinture que fait Milton du bonheur, de l'innocence de nos premiers parents; mais il y a dans ce bonheur, dans cet état d'innocence quelque chose de froid et de monotone qui nous surprend sans nous intéresser, qui nous séduit sans nous émouvoir. Lorsque Adam et Ève ont nos sentiments et nos passions, lorsqu'ils deviennent semblables à nous, nous les aimons davantage; nous nous intéressons plus à leur situation. Nous ne partageons point un bonheur que nous pouvons à peine concevoir; nous partageons plus volontiers des regrets mêlés d'espérance; nous entendons mieux le langage de la douleur; et peut-être est-il vrai de dire que dans cette vie, appelée par l'Écriture une vallée de larmes, nous ne connoissons d'autre bonheur que celui qui consiste à être consolés.

L'action du *Paradis perdu* est essentiellement merveilleuse, et c'est un défaut qu'on lui

a reproché. Cependant, comme elle se rattache à notre croyance, elle trouve notre attention toujours préparée; il nous en coûte moins pour suivre les tableaux merveilleux de Milton que pour suivre les récits de Virgile et d'Homère, qui nous transmettent des faits étrangers à notre religion et à nos mœurs. La muse du père de l'*Iliade* a souvent inspiré Milton; et l'épopée, traitée par ces deux poëtes d'après les mœurs et les idées de leur siècle, rappelle l'idée de ces temples que les anciens avoient élevés à Jupiter, et qui, chez les modernes, sont devenus des églises ouvertes au culte du vrai Dieu.

Boileau, qui s'est si rarement trompé, ne concevoit pas que la religion catholique pût se prêter au développement de l'épopée.

Et quel objet, enfin, à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire? etc.

Il en est du monde littéraire comme du monde physique: les anciens ne croyoient pas que l'univers s'étendît au-delà des bornes d'Hercule; nos plus grands maîtres en littérature, élevés à l'école de l'antiquité, ne voyoient rien au-delà du Tartare et de l'Olympe des païens. Mais de même que de hardis navi-

gateurs ont ouvert un nouveau monde à nos besoins, ainsi les découvertes du génie, et les ressources qu'il a trouvées dans notre religion, ont pu agrandir le domaine de l'esprit humain, et reculer les bornes de l'empire des arts. Milton a chanté le ciel et l'enfer des chrétiens; ses tableaux renferment les plus grandes beautés; et, s'il n'eût pas quelquefois manqué de goût dans ses inventions, nous ne craignons pas de dire que son livre eût égalé ce que l'antiquité a produit de plus grand et de plus sublime.

L'enfer de Milton pourroit, sous plusieurs rapports, soutenir la comparaison avec le Tartare de Virgile et d'Homère. Le personnage de Satan est beaucoup plus brillant, beaucoup plus poétique que le triste et sévère Pluton; les voûtes brûlantes, les *ténèbres visibles* de l'enfer, ne sont pas moins propres à frapper l'imagination que le vautour de Prométhée et la roche de Sisyphe. Milton a conservé l'idée du fleuve Léthé, mais il en fait un emploi plus heureux que les anciens: les anges rebelles veulent y boire l'oubli des peines; le flot recule devant eux, et se dérobe à leurs lévres brûlantes. L'image terrible du passé suit les coupables dans ces demeures éternelles, et se mêle à leur supplice. Un des défauts qu'on

peut reprocher à l'enfer des anciens, c'est qu'on n'y trouve point le remords : l'enfer des modernes se lie à des idées plus justes; les souvenirs n'en sont point bannis; il se lie aussi à des images frappantes, car la porte en est fermée à l'espérance.

Les poëtes anciens mettent trop peu de différence entre le Tartare et la demeure des justes. Cette seconde vie, dit un écrivain en parlant des Champs-Élysées décrits par Homère, est triste comme la mort, et vaine comme le néant. Achille, rencontré par Ulysse dans les Champs-Élysées, dit qu'il aimeroit mieux être l'esclave du plus indigent des laboureurs que de régner sur le peuple entier des ombres; les lecteurs d'Homère doivent être frappés de la vérité de ces paroles. Les poëtes anciens n'ont trouvé d'autre bonheur pour les justes que la vaine image de ce qui se passe sur la terre; Milton a placé ce bonheur dans son enfer, et cette hardiesse ne nous cause pas trop de surprise. Nous ne croyons pas cependant qu'il ait eu l'intention de faire une critique de l'enfer de Virgile et d'Homère; mais il est certain qu'il a mieux connu les convenances; et la religion chrétienne l'a mieux dirigé que n'auroit fait la mythologie des Grecs et des Romains.

Les scènes des Tartares des anciens se pas-

sent toujours de la même manière: tout y est asservi à une marche uniforme, comme dans une prison. Virgile et Homère peignent le Tartare tel qu'il a toujours été, et tel qu'il sera toujours. Milton, au contraire, peint son enfer dans une occasion solennelle, dans une circonstance importante; il ne parle pas seulement des supplices accumulés dans l'empire de Satan, il montre encore toutes les fureurs dont il est tourmenté. Les démons y délibèrent; chacun y parle selon le caractère qui lui est propre; chacun des personnages représente un vice ou une passion; tous les tableaux du poëte sont animés, toutes ses couleurs semblent allumées aux voûtes étincelantes de ces régions de feu; les discours de Satan, de Moloch, de Bélial, sont remplis des plus mâles beautés; jamais l'enfer n'offrit un spectacle plus terrible; jamais la révolte ne parla un langage plus digne de son affreux génie.

L'enfer de Milton n'est point cependant exempt de reproches; il y manque plusieurs traits essentiels; la révolution dans laquelle le poëte a vécu devoit lui fournir des modèles dont il n'a pas toujours profité. A travers les agitations et les mouvements tumultueux du royaume de Satan, il a oublié de peindre ces regrets déchirants, ces haines intestines qui

poursuivent un parti coupable, lorsqu'il est vaincu. Il nous semble que les anges punis devoient s'accuser mutuellement, et se reprocher leurs crimes et leurs malheurs; cette idée étoit nécessaire pour compléter le tableau de l'enfer; et Milton a fait un contre-sens, en représentant les anges rebelles dans la concorde et dans l'union la plus parfaite: au lieu d'effrayer par ses dissensions, l'empire de Satan est le modèle des états: Milton va jusqu'à le comparer à la république des abeilles. La Harpe, dans son poëme intitulé *Le Triomphe de la Religion ou le Roi martyr,* a peint l'enfer avec des couleurs beaucoup plus convenables; il représente ainsi le farouche *Mammon*.

Les anges réprouvés, l'un de l'autre rivaux,
Se détestent toujours, quoique toujours complices;
La haine qui les ronge est un de leurs supplices.
Mammon sur-tout, jadis dans les cieux honoré,
Dans la rébellion par foiblesse attiré,
De ses honneurs perdus, tourmenté dans sa chaîne,
Conserve au séducteur une implacable haine, etc.

Dans un autre passage, La Harpe met ce beau vers dans la bouche de Satan:

Oui, moi-même je hais les crimes que j'inspire.

L'auteur de la *Messiade* avoit déja entrepris de corriger l'enfer de Milton. Le poëte allemand fait parler dans le sénat infernal le dé-

mon *Abbadona*, qui reproche à Satan d'avoir troublé le ciel par ses fureurs, d'avoir sacrifié les anges à son orgueil. Satan courroucé veut écraser son accusateur, mais sa droite formidable reste sans vigueur et sans force; il frappe la terre et frémit d'une rage impuissante. Ce tableau est effrayant de vérité.

Cette idée eût été un sujet fécond sous la plume de Milton; mais après avoir peint à grands traits le conseil des démons, sans montrer les éternelles discordes des méchants, il s'abandonne au délire d'une imagination fantasque et bizarre. Ces anges, qui étoient si imposants, si terribles, ne sont plus, au dixième livre, que des vipères, des couleuvres, des dragons, des cérastes; tous les échos de l'enfer retentissent de leurs sifflements : cette fiction n'est point à la hauteur du sujet; et le dernier conseil des anges rebelles ne paroît être qu'une parodie du premier.

Plusieurs critiques se sont accordés à blâmer, dans l'enfer de Milton, l'invention de la Mort et du Péché. Cette allégorie est la paraphrase de ces paroles d'un père de l'Église : *Deinde concupiscentia, quum conceperit, parit peccatum; peccatum vero, quum consummatum fuerit, generat mortem.* Cette idée n'est employée par saint Jacques que comme une figure; le tort du

poëte anglais est de la mettre en récit, et de faire agir des êtres allégoriques. La Mort et le Péché, tels qu'ils sont décrits par Milton, ont d'ailleurs l'inconvénient de n'inspirer que l'horreur et le dégoût, au lieu de faire naître la terreur et la pitié, qui sont les ressorts nécessaires de l'épopée comme de la tragédie.

On s'étonnera sans doute que cette fiction bizarre ait trouvé des partisans enthousiastes; on sait que la manie de certains commentateurs est de tout admirer, et les choses les plus défectueuses ne sont pas celles qu'ils admirent le moins. « J'ai lu l'allégorie de la Mort et du Péché, écrivoit l'évêque Atterbury à Alexandre Pope, et je ne lui trouve rien de comparable dans l'antiquité. » La lecture de ce passage inspire à Barrow une sorte de mépris pour les pères de l'épopée antique, qui ne semblent avoir chanté que *des grenouilles et des moucherons*. Il ose proférer ce blasphème littéraire, dans la langue même de Virgile:

Hæc quicumque leget tantum cecinisse putabit
Mæonidem ranas, Virgilium culices.

Il faut convenir néanmoins que cette allégorie est semée de détails admirables; et que les beautés que Milton a répandues dans son récit ont pu racheter, auprès de quelques lecteurs,

le défaut de goût dans l'invention. Le traducteur, qui a rendu les détails avec beaucoup d'exactitude, a cru devoir substituer au mot de *péché* le mot de *révolte*. La Révolte peut se personnifier avec plus de vraisemblance; elle a d'ailleurs l'avantage de rappeler l'idée d'un être féminin, ce qui rend plus vraisemblable la passion amoureuse de Satan. Une pareille liberté étoit permise à un grand poëte qui en traduit un autre; et cette heureuse infidélité n'est pas le seul service que Delille ait rendu à Milton.

Le ciel décrit par le poëte anglais a peut-être moins de défauts que les tableaux de l'enfer; mais on n'y trouve pas la même énergie et la même vivacité dans les détails, si ce n'est au livre VI, où se trouve la description de la bataille des anges. Toutes les scènes de ce chant sont pleines de vie et de mouvement. Les apostrophes, les menaces de Satan et de Michel, sont dignes du génie d'Homère; l'orgueil de Satan est peint de la manière la plus vraie et la plus éloquente. Le désespoir, la fureur des anges qui sont précipités dans l'enfer, le calme et la joie triomphale du ciel, forment un contraste sublime. La sortie du Messie contre les anges révoltés ressemble à la descente de Jupiter, lorsque, dans Hésiode,

il va foudroyer les Titans. Le tableau d'Hésiode a peut-être plus de chaleur et de poésie; mais le caractère du Messie, que Milton a rendu avec tant de majesté, imprime à son récit un air de grandeur qui lui assure la supériorité.

Cette bataille des anges a été tournée en ridicule: plus un sujet est élevé par lui-même, plus il est facile de le parodier. On a parodié les scènes les plus sublimes de l'épopée et de la tragédie. Cependant la plupart des objections qu'on a faites contre les anges sont applicables aux dieux du paganisme; et Lamothe les avoit déja fait valoir contre les dieux d'Homère et de Virgile. Voltaire a beaucoup plaisanté sur ce que les anges se lancent des montagnes, et se servent de l'artillerie. L'idée des montagnes lancées par les Titans est accréditée par les traditions poétiques de la Grèce et de Rome; quant à l'artillerie que les anges rebelles emploient contre leurs adversaires, nous croyons que cette invention a été jugée trop sévèrement. La plus grande invraisemblance est sans doute d'avoir donné des armes aux esprits célestes; mais une fois que ce point est accordé, nous ne voyons pas pourquoi le poëte ne resteroit pas le maître de choisir les instruments guerriers qu'il met

entre les mains des combattants. Les anciens représentoient leurs dieux avec une lance, des flèches et un carquois : Milton a donné aux anges les armes des modernes ; ces armes sont de véritables images de la foudre, et elles sont par cela même plus poétiques que la lance et les flèches des héros de l'antiquité. La poudre à canon est la découverte la plus funeste à l'humanité ; et c'est à coup sûr un trait de génie, que d'en avoir donné tout l'honneur à Satan. Cette dernière idée est très bien développée par Milton, et mieux encore par son traducteur.

Et faut-il s'étonner que l'auteur de nos maux,
Satan, ait inventé ces tonnerres nouveaux !
Dieu lui-même étouffa cet art dans sa naissance :
Depuis, il le permit pour servir sa vengeance ;
Et, lorsque enfin le crime eut fatigué ses traits,
Par nos propres fureurs châtia nos forfaits.

On pourroit trouver dans cette bataille de Milton des défauts plus réels. D'abord, comme l'observe le traducteur lui-même, on sait trop de quel côté doit se déclarer la victoire ; le récit perd ainsi de cet intérêt qui naît de l'incertitude des évènements. On pourroit ajouter que les caractères ne sont pas assez variés : celui d'Abdiel est foiblement tracé : le lecteur ne voit sur le champ de bataille que trois ou quatre personnages, et le reste demeure perdu

dans la foule. Dans les combats d'Homère et de Virgile, chacun des héros est caractérisé; chacun des dieux paroît avec l'attribut de sa puissance; cette variété de caractères interrompt la monotonie des récits. Milton n'a pas assez soigné ses détails; il lui échappe des inconvenances et quelquefois des contradictions. Moloch, partagé en deux par le glaive de Michel, n'offre qu'une image repoussante. Tantôt les anges paroissent avoir un corps, et tantôt ils n'en ont point. Cette confusion de l'esprit et de la matière embarrasse le lecteur; c'est ce qui a fait dire à Johnson(*) que le sixième livre est celui qui plaît le plus à la jeunesse, mais qu'on en néglige quelques détails, à mesure qu'on arrive à l'âge de la maturité.

Dans le troisième livre du *Paradis perdu*, Milton a imité le début du dixième livre de l'*Énéide*.

Conciliumque vocat divum pater atque hominum rex
Sideream in sedem; terras unde arduus omnes
Castraque Dardanidum adspectat, populosque Latinos.

Du trône où sa splendeur, dans une paix profonde,
Domine les hauteurs qui dominent le monde,
A travers le cristal du pur azur des cieux,
L'Éternel ici-bas avoit jeté les yeux.

(*) Voyez la *Vie de Milton* par Johnson, dans la traduction qu'en a donnée M. Boulard.

Il voit nos premiers parents dans Éden, et Satan, vainqueur du chaos, traversant les airs qui avoisinent la terre. Son œil perçant voit à-la-fois le présent, le passé, et l'avenir. Les discours qui se prononcent dans le conseil de Dieu ne sont pas aussi beaux que ceux du dixième livre de l'*Énéide:* l'Éternel parle trop longuement, ce qui ne sied point à la toute-puissance; il justifie sa conduite, ce qui est contraire à l'idée que nous concevons de sa majesté. Virgile néanmoins n'a rien de plus touchant, dans son conseil des dieux, que la réponse et l'intercession du Messie. Les anciens, qui avoient divinisé tous les vices et toutes les vertus, avoient oublié de diviniser la bonté.

Virgile termine le conseil de l'Olympe par ces vers admirables:

Stygii per flumina fratris,
Per pice torrentes atraque voragine ripas,
Adnuit, et totum nutu tremefecit Olympum.

Si le mouvement de Milton est moins rapide, ses tableaux ont quelque chose de plus solennel. C'est là que le poëte est ébloui de ce qu'il fait voir, et étonné de ce qu'il raconte: aussi interrompt-il tout-à-coup sa narration, pour mêler sa voix au concert des séraphins;

il ne peut plus que s'incliner devant tant de grandeur : il ne lui reste plus de facultés que pour adorer.

Le ciel chrétien a plus de majesté que l'Olympe fabuleux, mais il se prête moins, peut-être, aux détails animés de la poésie épique. Le Dieu de vérité a quelque chose de la sévérité du Destin, auquel croyoient les anciens, mais qu'ils n'ont jamais introduit dans l'épopée. Les alternatives de la joie et de la douleur, de l'espérance et de la crainte, sont inconnues dans le lieu qu'il remplit de sa présence. Les vicissitudes de la fortune sont la vie des narrations épiques, et tout est soumis dans le ciel aux régles immuables de la volonté de Dieu. Quelle passion oseroit se montrer; quel évènement pourroit fixer l'attention; quel intérêt seroit senti, devant celui qui créa d'un mot l'univers, et qui, pour nous servir d'une expression de Milton, *étend sa main solitaire au-delà des limites des mondes?* Ce compas d'or qu'Homère met entre les mains de Jupiter, et qui présente une image sublime, ne paroît plus qu'une invention mesquine, lorsque Milton le place entre les mains de l'Éternel.

A l'aspect de ce Dieu puissant, l'ame est saisie d'un saint respect, l'imagination de l'homme ne peut l'atteindre. Mais si le ciel

chrétien n'inspire pas toujours la muse épique, la lyre sacrée lui doit ses accents les plus harmonieux; les prophètes ont chanté la grandeur de Dieu, et c'est Dieu lui-même qui a dicté leurs cantiques. Le ciel des chrétiens a seul inspiré aux poëtes des hymnes dignes de la divinité qui l'habite, et les paraphrases que fait Milton des poésies sacrées sont peut-être les plus beaux morceaux de son poëme.

Quand la muse du poëte redescend sur la terre, c'est alors que la religion lui prête toutes ses émotions saintes, et que l'épopée réunit tous les genres d'intérêt. C'est là que les passions reprennent leur empire, et qu'elles donnent à la poésie ce charme qui la fait aimer des hommes. La crainte est inconnue dans le ciel, l'espérance est bannie de l'enfer; toutes les vicissitudes du sort vont se montrer sur la terre, qui se trouve placée entre le bien et le mal, entre le crime et la vertu, entre la domination de l'enfer et l'empire du ciel. Cette terre, vierge encore, vient de naître à la voix du Créateur; Éden est revêtu de toutes les beautés du printemps; il brille de tous les charmes de l'innocence, de toutes les graces de la jeunesse; ses heureux habitants se réveillent à la vie, et rendent hommage à l'être qui les a créés; ils s'entretiennent avec les en-

voyés de Dieu ; les habitants de l'enfer ont juré leur perte, les habitants du ciel veillent à leur défense : jamais scène plus intéressante ne s'ouvrit devant les regards humains.

Rien n'est plus touchant que les récits des deux époux, qui racontent les premières impressions de la vie. Ève étoit endormie sur les fleurs ; elle s'éveille ; elle voit son image dans une onde transparente ; elle tressaille de surprise et de joie ; elle croit voir un être semblable à elle. Le fond de ce tableau est imité de la fable de Narcisse ; mais combien cette fiction est plus naturelle dans Milton que dans Ovide ! Il n'est pas vraisemblable que Narcisse tombe dans une pareille erreur, lui qui, au rapport du poëte latin, s'étoit moqué des nymphes des fleuves et des collines ; il est moins vraisemblable encore qu'il persiste dans cette illusion, et qu'il meure d'amour pour son image. Ève est trompée ; mais elle n'a encore rien vu, et son erreur ne se prolonge qu'autant qu'il faut pour montrer son aimable naïveté. Elle est bientôt détrompée par une voix inconnue, et conduite auprès de notre premier père. Adam raconte sa naissance à Raphaël : il se réveille pour la première fois ; il ne sait d'où il vient, dans quel lieu il est ; il porte ses regards vers le firmament ; il s'a-

dresse à tous les êtres qui l'environnent; il leur demande quelle est la puissance qui l'a créé. Ces tableaux, pris séparément, sont dignes du pinceau de l'Albane ou de Michel-Ange; et comparés, ils indiquent, de la manière la plus vraie et la plus naturelle, le caractère des deux époux. Le premier a plus de douceur, le second a plus de force et de noblesse; Ève éprouve les sentiments de son sexe, Adam a des idées plus mâles; Ève est attirée par l'onde qui murmure, Adam fixe l'éclat du firmament; la femme cherche son image, l'homme élève sa pensée vers un Dieu. Les adieux d'Adam et d'Ève au paradis terrestre, dans le onzième livre, sont marqués par la même différence : la mère des humains, en quittant le bocage d'Éden, regrette le lit nuptial et les fleurs qu'elle a cultivées; Adam regrette la présence de Dieu.

Qui a pu dévoiler à Milton le secret des amours d'Éden? Ni les âges présents, ni les âges passés ne nous en offrent aucun modèle; toutes ses couleurs devoient être empruntées du monde idéal, et la poésie a fidèlement retracé ce que les yeux n'ont point vu, ce que l'oreille n'a point entendu. On a dit que les amours d'Énée et de Didon étoient un ouvrage à part dans l'antiquité; les amours d'Adam et

d'Ève ne ressemblent à rien de ce que nous ont laissé les anciens, et de ce qu'ont fait les modernes : cependant la peinture en est si vraie, qu'on seroit tenté de croire que le poëte en a été le témoin ; ses descriptions ont tant de vérité, qu'on pourroit prendre le quatrième livre de son poëme pour la *flore* du paradis. L'idée de l'innocence du monde, de la jeunesse de l'univers, se mêle sans cesse dans ses tableaux à l'idée des premiers amours du genre humain. Il semble que l'esprit du lecteur s'épure à la lecture de ce quatrième livre, et qu'il ait quelque chose de cette pudeur, de cette ingénuité toutes célestes qui empêchoient Adam et Ève de voir leur nudité.

La rage et les menaces de Satan font admirablement ressortir ce tableau de l'amour innocent. Les hommes ne font pas grand cas d'un bonheur qu'on ne craint pas de perdre. Les piéges de Satan semblent multiplier les charmes d'Éden ; les tendres alarmes qu'on éprouve ajoutent quelque chose aux délices de ce séjour enchanté. La plupart des métamorphoses de Satan sont triviales, mais ses discours sont toujours animés de la passion la plus éloquente. L'opposition qui se trouve entre ses actions et ses discours marque très bien les disparates et les extrêmes de l'or-

gueil, qui tour-à-tour profère les plus hautes maximes, et descend aux plus honteuses bassesses. Ce fier monarque des enfers, qui a triomphé du chaos, n'est plus dans Éden qu'un vil espion. On pourroit croire que les moyens qu'il emploie sont indignes de la poésie épique: la ruse est essentiellement contraire au caractère d'héroïsme qui seul doit trouver place dans l'épopée. Ce caractère donné à Satan prouve d'abord qu'il n'est point, comme on l'a dit, le héros du *Paradis perdu :* il justifie aux yeux du lecteur le caractère et la défaite de nos premiers parents; ils ne font que céder à la ruse : il est moins honteux, au jugement des hommes, d'être vaincu par l'artifice que de céder au courage et à la valeur.

Quelques critiques ont reproché à Adam de ne point agir : il n'est point étonnant qu'il n'agisse pas contre des piéges qu'il ne peut voir; la marque du vrai courage est de se confier à sa propre force, et de ne point soupçonner la ruse, qui est le honteux apanage de la foiblesse. Adam n'est point d'ailleurs le héros du *Paradis perdu,* parcequ'il doit agir, mais parcequ'il est le centre de la création, et que tous les intérêts sont liés à sa destinée.

Addison n'a pas montré son jugement ordinaire, lorsqu'il dit qu'il ne faut point chercher

de héros dans le *Paradis perdu :* il ajoute que, si on en veut trouver un, il se présente naturellement dans la personne du Messie. C'est d'abord une très grande erreur de croire que l'épopée puisse se passer d'un héros ; l'unité est essentiellement nécessaire à la marche du poëme épique ; et cette unité est perdue, si le poëte ne met sur la scène un personnage auquel tous les intérêts viennent aboutir. Ce personnage principal ne peut point être le Messie dans le *Paradis perdu :* le héros d'un poëme doit être sujet à la bonne et à la mauvaise fortune, et cette alternative répugne à l'idée d'un dieu. On a reproché à Milton d'avoir traité un sujet merveilleux. Ce défaut deviendroit beaucoup plus grave, si l'opinion d'Addison étoit fondée ; mais telle n'a point été la pensée de Milton. Le Messie ne paroît, dans le *Paradis perdu,* que comme Junon et Vénus paroissent dans l'*Iliade* et dans l'*Enéide ;* Adam en est le héros ; c'est à lui que se rapportent tous les événements du poëme ; c'est contre lui que l'enfer est armé ; c'est sur lui que les regards du ciel sont fixés ; c'est pour lui enfin que le lecteur espère et craint le dénouement.

On ne peut s'empêcher d'admirer ici la manière dont Milton a tiré parti de son sujet ; il avoit d'abord fait une tragédie de la chute d'A-

dam. Il a conservé les formes dramatiques dans les principales parties de son poëme. Le neuvième livre est un drame complet; le lieu de la scène est présent au lecteur; les personnages principaux sont Satan, Adam, et Ève. Satan est représenté, d'après l'Écriture, comme un être plein de malice; Adam, comme l'observe M. de Châteaubriand, est noble, majestueux, et tout à-la-fois plein d'innocence et de génie; il est tel que le peignent les livres saints, digne d'être respecté par les anges, et de se promener dans la solitude avec son créateur. Plein de confiance dans sa force, plein de tendresse pour sa compagne, il peut être trompé par la ruse, il peut être égaré par l'amour. Ève est sensible et légère; on craint qu'elle ne cède au langage d'une fausse amitié : son cœur, accessible à la louange, peut être aveuglé par l'amour-propre.

Milton, dit l'auteur du *Génie du Christianisme,* l'a représentée irrésistible par les charmes, mais un peu indiscrète et amante de paroles, afin qu'on prévît le malheur où ce défaut va l'entraîner. Les caractères des personnages sont parfaitement connus. Adam et Raphaël s'entretiennent des devoirs de l'homme et des piéges de Satan. L'ange recommande à notre premier père de ne point permettre à sa compagne de

s'éloigner de lui. L'entretien est entendu par Satan; la scène s'ouvre, et l'exposition du drame fixe déja l'attention du spectateur. Ève est blessée des défiances d'Adam; elle veut s'éloigner de son guide fidèle; Adam craint d'affliger sa compagne; il lui permet de marcher seule dans la solitude d'Éden: dès-lors, le lecteur est saisi d'une tendre inquiétude pour le sort des deux époux. C'est là qu'est placé le nœud de l'action dramatique. Bientôt Satan rencontre Ève sans défense, et nonchalamment occupée à soutenir les tiges des fleurs. A cette rencontre, le spectateur sent redoubler ses alarmes. Satan s'approche d'un air soumis et plein d'une trompeuse douceur; il loue les attraits et la beauté de sa victime; Ève est surprise et touchée de ce langage; ils agissent tous deux selon leur caractère, et l'intérêt va toujours croissant. Satan fait l'éloge d'un fruit miraculeux; la curiosité d'Ève s'éveille à ce récit; sa vanité rêve déja un bonheur céleste. Tous deux marchent ensemble vers l'arbre fatal; mais la mère du genre humain a reconnu le fruit défendu, ce qui forme un nouvel obstacle au triomphe de l'esprit infernal. Le spectateur espère qu'elle ne succombera point. Mais Satan trouve de nouvelles ressources dans son éloquence; Ève chancelle et suc-

combe, entraînée par l'espoir de devenir semblable aux habitants du ciel. Cette scène entre Ève et Satan est conduite avec un art admirable. La scène entre Adam et Ève est également pleine d'intérêt. La mère du genre humain hésite un moment si elle fera partager son bonheur à son époux, et si elle conservera l'empire que le serpent lui a promis. Mais si, au lieu de l'immortalité, elle n'avoit trouvé que la mort, une autre Ève viendroit consoler Adam. Cette idée, si heureusement prise dans la nature, la ramène à son époux. Adam tremble à l'aspect de la pomme fatale; il gémit sur le sort de son épouse; et il lui cède, bien moins dans l'idée de partager sa faute que dans celle de partager son malheur; il y a dans sa chute une sorte d'héroïsme qui l'excuse aux yeux des lecteurs les plus sévères. Ève avoit été séduite par l'amour-propre: Adam s'immole à l'amour et à l'amitié malheureuse.

Plusieurs commentateurs ont cru que l'action du *Paradis perdu* se terminoit à cette dernière scène. Il est évident que si le poëme étoit fini au neuvième livre, Satan, comme l'a pensé Dryden, en seroit véritablement le héros, car il est venu à bout de ses desseins, et la faute d'Adam reste tout entière. Mais le poëte ne s'est pas seulement proposé de chanter la dés-

obéissance d'Adam, il promet encore, dans le début de son poëme, de montrer au milieu des triomphes de la Mort et du Péché, la perspective consolante de la rédemption. La foiblesse humaine se trouve naturellement liée à l'idée de la miséricorde divine; le repentir est une suite immédiate de la faute d'Adam; la prière qui s'élève vers les portiques éternels va parler dans les cieux de la misère dans laquelle le genre humain est tombé; Dieu se laisse fléchir; Satan doit être puni; l'homme sera consolé; il n'y a là qu'une seule action, et cette action embrasse jusqu'aux événements qui ne sont pas encore. L'espérance de la rédemption entre nécessairement dans le dénouement du *Paradis perdu;* l'avenir est en quelque sorte présent dans ce poëme, comme il l'est dans la pensée de Dieu.

Il seroit impossible de retrancher les trois derniers chants du *Paradis perdu*, sans lui ôter un grand intérêt. Les malheurs attachés à la faute d'Adam semblent achever la peinture de l'innocence et du bonheur qu'il a perdus; tout cela est conforme à la nature humaine. Nous apprécions peut-être mieux les délices d'Éden dans les adieux d'Adam et d'Ève que dans les tableaux riants du quatrième livre; le regret vaut mieux que la jouissance, et sou-

vent la douleur vient nous révéler le secret de la joie.

Il est vrai que les derniers livres du *Paradis perdu* sont plus négligés que ceux qui précédent. Milton avoit à retracer les suites du péché et les annales du genre humain; il semble dédaigner de marcher dans un sentier connu: habile à peindre ce que personne n'a jamais vu, sa muse languit dans un sujet que son imagination n'a point créé. Non seulement il ne profite pas de toute la richesse de son sujet, mais il emploie souvent des images triviales et dégoûtantes : l'idée de la Mort qui respire l'odeur des cadavres qui ne sont pas encore, n'est pas moins contraire aux régles du goût qu'à celles de la vraisemblance. Le tableau des âges futurs remplit les deux derniers chants; les visions de l'ange et d'Adam sont beaucoup trop longues. Au sixième et au huitième livre de l'*Énéide*, Virgile fait prédire à Énée les destinées de sa race, mais il se garde bien d'y consacrer deux livres entiers. Au lieu d'imiter la sage retenue de Virgile, le poëte anglais a voulu imiter Dubartas, qu'il avoit sans doute sous les yeux lorsqu'il a fini le *Paradis perdu*. L'auteur de la *Semaine*, après la chute d'Adam, fait sortir les Furies de l'enfer; elles arrivent, comme dans Milton, avec toutes les maladies et tous

les fléaux de l'humanité. Dans un chant de son poëme, intitulé les *Artifices*, Dubartas suppose un entretien entre Seth et Adam : Seth veut connoître les destinées du monde; Adam, animé d'un esprit prophétique, annonce à son fils tout ce qui doit arriver sur la terre jusqu'à la fin des siècles. Milton pouvoit prendre à Dubartas cette fiction, qui n'est pas sans mérite, mais il n'auroit pas dû imiter le poëte françois dans ses détails.

L'auteur du *Paradis perdu* avoit moins de jugement que de génie. Son poëme renferme les plus grandes beautés, mais on y trouve aussi de grands défauts. Il nous semble qu'on ne peut mieux le caractériser qu'en le comparant au héros qu'il a chanté, à l'homme, qui est l'image de Dieu, et qui est en même temps un abîme de misères. On trouve dans le *Paradis perdu* les contrastes et les extrêmes de la nature humaine. Après avoir effrayé le lecteur par la peinture de l'enfer, Milton descend des hauteurs de son sujet, et représente les démons se réunissant en un point imperceptible : cette image a le double inconvénient d'être bizarre et d'être inutile au développement de l'action. Le chaos est peint avec tout son désordre dans le troisième livre, et le dernier trait du tableau semble contredire tout le reste. Le poëte re-

présente les éléments marchant tous à leur place, et obéissant à leurs chefs : l'ordre qui règne dans une armée ne pouvoit donner qu'une fausse idée de la confusion des atomes. La métamorphose de Satan en crapaud ne peut être justifiée; on ne peut non plus justifier Milton d'avoir fait dire à l'Éternel, parlant de la Mort et du Péché, *ces chiens de l'enfer*. Dans le cinquième livre, Gabriel vient dans le Paradis terrestre à la tête des milices célestes; tout-à-coup ces milices disparoissent, et tout le ciel semble s'être endormi, tandis que Satan veille pour la perte des favoris de Dieu. Dans les derniers livres du poëme, les chefs de l'enfer s'assemblent pour la seconde fois, et se partagent en deux corps : l'un, moins nombreux et composé de fiers séraphins, paroît être désigné par le poëte pour figurer *la chambre des Lords;* l'autre semble n'être placé là que pour représenter *la chambre des Communes*. Les personnages du *Paradis perdu* n'agissent pas toujours d'une manière convenable; on pourroit surtout les accuser quelquefois de perdre leur temps en vaines paroles; la moitié du poëme est en discours, et ces discours nuisent à l'intérêt. Milton a le plus grand talent pour décrire; mais son goût pour les tableaux l'entraîne trop loin; il lui arrive souvent de n'inventer

une situation nouvelle que pour se livrer à son penchant pour les descriptions. Le Pandémonium, dans le premier livre, est un incident inutile, puisque les démons viennent de délibérer en plein air, et qu'ils ne s'en servent qu'une seule fois : Milton ne fait bâtir ce monument que pour se donner le plaisir de le décrire. On peut dire la même chose de ce fameux pont bâti sur le chaos, dont le poëme pouvoit se passer, et qui n'est là que pour être le sujet d'une description. Les tableaux du *Paradis perdu* ont quelquefois de la confusion; les plus grands objets s'y trouvent mêlés aux plus petits détails. Ce défaut est sur-tout remarquable dans le septième livre, où Milton décrit les scènes sublimes de la création. Après avoir parlé de la marche pompeuse des astres, le poëte parle trop longuement du coq, du paon, de la fourmi et des plus petits insectes. Ce manque de goût, ce défaut de convenance est commun à la plupart des poëtes descriptifs.

Le style de Milton est presque toujours noble et élevé, mais il a quelquefois cette affectation qu'on reproche aux poëtes italiens. Dans une description du ciel, il parle de *la danse étoilée des astres, starry-dance*. Dans un tableau du matin, le zéphyr est appelé l'éventail de l'Aurore, *Aurora's-fan*. Au premier livre, il

parle des démons qui font une large blessure à une montagne, et qui lui enlèvent des côtes d'or :

> Soon had his crew
> Open'd into the hill a spacious wound,
> And digg'd out ribs of gold.

Il nous reste un mot à dire des comparaisons de Milton. Elles n'ont ni les détails gracieux et pittoresques de celles de Virgile, ni la précision et l'élégance ingénieuse de celles des modernes. Les anciens et les modernes n'emploient de comparaison que pour développer ou agrandir une idée. Les comparaisons ne remplissent pas toujours cet objet dans le *Paradis perdu*. Le poëte traite un sujet merveilleux; toutes ses inventions tiennent d'un monde idéal; elles sont presque toujours gigantesques; ses points de comparaison au contraire sont pris dans le monde réel et parmi les choses que nous connoissons; ses fictions sont extraordinaires et ses similitudes ne le sont point; elles accusent quelquefois l'invraisemblance de ses récits. Virgile, dans le douzième livre de l'*Énéide*, compare son héros sur le champ de bataille au mont Athos; cette comparaison agrandit Énée aux yeux du lecteur; Milton compare Satan tombant sous les coups de Michel, à un

roc foudroyé; cette image, toute grande qu'elle est, affoiblit l'idée que le poëte a donnée de ces guerriers célestes,

> Dont un seul, saisissant tous ces globes divers,
> D'un seul coup auroit pu les lancer dans les airs.

Les comparaisons de Milton ont un autre défaut. La plupart sont tirées de la mythologie; ce qui rappelle des idées étrangères et contraires à la nature du sujet que le poëte se propose de traiter: d'autres sont tirées de l'histoire et des sciences; elles donnent aux tableaux de Milton un ton de pédanterie qui fatigue l'attention au lieu de la distraire. Le style de Milton est en général chargé de mots techniques, qui, dans toutes les langues, doivent être bannis de la poésie: il semble avoir l'ambition de paroître savant, bien plus que l'envie de se montrer poëte. Un littérateur anglais a cru louer Milton, en disant que son poëme étoit une encyclopédie; on ne pouvoit, à notre avis, en faire une critique plus sévère. Au reste, nous avons cru devoir particulièrement insister sur les défauts de Milton, par la raison qu'ils ont en grande partie disparu dans la traduction de Delille. Nous avons moins parlé des beautés; les remarques d'Addison et les vers du nouveau traducteur les font assez connoître.

On nous a demandé plusieurs fois pourquoi Delille n'avoit pas donné la préférence à la *Jérusalem délivrée*. Le Tasse a souvent les mêmes défauts que Milton. Des princes chrétiens changés en poissons, un perroquet chantant des chansons de sa composition, sont des inventions aussi bizarres que celles qu'on a reprochées à l'auteur du *Paradis perdu*. Milton n'a rien de plus ridicule que Clorinde enfoncée dans un arbre de la forêt, et blessée par la hache de Tancréde Si le poëte anglais a prodigué les monstres et les fantômes dans ses récits, le poëte italien a beaucoup trop prodigué les enchanteurs et les sorciers. Tous les deux d'ailleurs rachètent ces défauts par des beautés qui leur sont propres. Le Tasse nous charme par la variété de ses caractères; Milton, par la vérité et quelquefois la singularité de ses peintures; les images du second ont plus de majesté, celles du premier ont plus de grace : l'un est doué d'un génie plus mâle et plus hardi; l'autre a un génie plus souple, un coloris plus élégant; l'un d'une imagination riante, l'autre d'un esprit triste et sombre, ils ont tous deux quelque chose du climat de leur patrie. Homère et Virgile ont formé le Tasse; Milton s'est créé lui seul : les plus beaux morceaux de la *Jérusalem délivrée* sont des imitations de l'*Iliade* et de

l'*Énéide;* le poëte anglais a quelquefois imité les anciens; et ces imitations sont les endroits les plus foibles du *Paradis perdu.* La *Jérusalem délivrée,* où l'on trouve plus d'art que de génie, plus de conduite que d'invention, plus d'élégance que de grandeur, semble plus destinée à amuser l'esprit; le *Paradis perdu,* qui est toujours plus près du merveilleux que du vrai, du sublime que du gracieux, est plus propre à faire naître la surprise et à entretenir l'admiration. Dans l'ouvrage italien, l'action est beaucoup mieux suivie, et le dénouement mieux amené; le poëme anglais, presque dépourvu d'action, est beaucoup plus riche en tableaux. Le Tasse donne plus au récit; Milton donne plus à la poésie et à l'éloquence. La *Jérusalem délivrée* peut être traduite en prose, sans rien perdre de son intérêt; le *Paradis perdu* doit être traduit en vers, pour conserver toutes ses beautés.

La traduction qu'en a faite Delille a éprouvé le sort de ses autres ouvrages; elle a été beaucoup louée par les uns, et critiquée par les autres avec acharnement: on a traité de même sa traduction des *Géorgiques.* Lorsque cet ouvrage parut, il fut en butte à la censure la plus sévère; on le déféra au tribunal du public comme une copie infidèle, comme un ouvrage

où le génie de Virgile étoit défiguré et méconnoissable: le public en a jugé autrement; les critiques, quoique faites par des littérateurs très distingués, sont tombées dans l'oubli, et l'ouvrage est aujourd'hui placé au rang de nos chefs-d'œuvre. La traduction de l'*Énéide* n'a pas été plus épargnée à son apparition; il est probable que les nouvelles critiques seront oubliées à leur tour, et que ce dernier ouvrage prendra, à côté du premier, le rang qui lui appartient.

Ceux mêmes qui avoient critiqué la traduction des *Géorgiques*, se sont mis à la louer avec exagération, lors de la publication de l'*Énéide* française. C'est une tactique toujours sûre, que d'opposer un homme à lui-même, et de faire valoir un ouvrage pour en décrier un autre. On louera sans doute aussi l'*Énéide*, pour appuyer la critique du *Paradis perdu*.

Les critiques n'ont pas assez senti les difficultés qui se rencontroient dans la traduction de l'*Enéide*: plus un écrivain est parfait, plus il est dans le génie de sa propre langue, et plus il est difficile de le faire passer dans une langue étrangère: Sénèque et Lucain sont plus faciles à traduire que Cicéron et Virgile. La chose la plus difficile à rendre dans une traduction, c'est le charme du style, c'est la

beauté qui naît du choix et de l'arrangement des mots. Ceux qui connoissent le génie de la langue latine et de la langue française, sont beaucoup moins exigeants sur ce point que sur tous les autres. Les langues sont pour les poëtes ce que sont les instruments entre les mains des musiciens : exiger qu'on rende l'harmonie des mots latins avec des mots français, c'est vouloir que la lyre rende le même son que le violon ou l'harmonica. Delille a rendu avec exactitude les images de l'*Enéide* latine, et ses vers ont presque toujours l'harmonie dont notre langue est susceptible. La critique impartiale y a trouvé des incorrections et des négligences ; le traducteur ne se les est point dissimulées : mais des beautés de premier ordre peuvent racheter de légers défauts. Les difficultés de cette entreprise avoient effrayé les hommes de génie du siècle de Louis XIV ; Delille a tenté de les vaincre ; il a souvent réussi ; et si, dans les arts, on tient quelque compte du mérite de la difficulté vaincue, la traduction de l'*Enéide* n'est pas une production moins recommandable que celle des *Géorgiques*. La première a peut-être plus de correction, la dernière a plus de mouvement ; si l'une a plus de précision, l'autre a plus de fidélité ; elles ont chacune le mérite qui leur est pro-

pre ; mais l'une a déja recueilli les suffrages de deux générations, l'autre ne fait que paroître au grand jour. Lorsqu'un ouvrage est publié, il est souvent critiqué sans mesure ; lorsqu'il a échappé au temps et à la critique, il est loué sans restriction : au premier moment on n'y cherche que des fautes ; lorsqu'il est une fois consacré, on n'y cherche plus que des beautés.

La traduction du *Paradis perdu* n'offroit pas les mêmes difficultés que celles de l'*Énéide* et des *Géorgiques :* les langues modernes ont entre elles une sorte d'analogie ; elles peuvent plus facilement s'interpréter les unes par les autres : aussi Delille s'est livré davantage à son propre génie, et le poëte se montre peut-être plus souvent que le traducteur. On trouvera sans doute encore, dans cette traduction, quelques répétitions de mots, des incorrections, des négligences ; ce qui prouveroit tout au plus que l'ouvrage n'est point parfait, et non pas qu'il est indigne des suffrages du public. Nous avons vu souvent Delille applaudir à la critique de ses ouvrages : il étoit beaucoup plus sévère que les censeurs eux-mêmes. Mais quelques écrivains l'ont blâmé avec animosité ; ils ont oublié que le poëte français étoit aveugle comme Homère et Milton ; ils lui ont reproché des fautes qui tiennent à cette ressem-

blance malheureuse; et l'amertume avec laquelle on les a relevées, a dû affliger les amis de l'humanité, autant que les amis des lettres.

Il se présente ici une réflexion douloureuse; c'est que la censure ne s'exerce pas seulement sur le talent d'un écrivain; elle s'exerce indirectement sur ses opinions. Nous avons observé trop souvent que l'esprit de parti, lorsqu'il est comprimé dans la politique, se réfugie tout entier dans la critique littéraire(*). Delille, étranger à tous les partis et vivant dans la retraite la plus profonde, n'en a pas moins été en butte à la haine des factions. Des hommes qui n'ont pu être ses rivaux, ont trouvé plus simple de se déclarer ses ennemis; plus malheureux que Milton, plus irréprochable que lui, il a peut-être plus le droit de se plaindre, et de dire à ses lecteurs:

Dans ces temps malheureux, dans ce siècle de haine,
J'irai, je charmerai la discorde inhumaine;
Ma triste cécité, les cris de mes rivaux,
Et le toit solitaire où se cachent mes maux.

Nous sommes loin cependant de désapprouver tous les critiques: plusieurs ont fait apercevoir, d'une manière aussi juste qu'impartiale, les défauts qu'ils ont trouvés dans le

(*) Ceci s'écrivoit en 1805.

travail de Delille; mais ils en ont montré en même temps les beautés: leur jugement sera consacré par l'expérience, et le temps fera justice des critiques passionnées.

REMARQUES D'ADDISON

SUR

LE PARADIS PERDU.

Spectateur, n° 267.

Cedite, Romani scriptores; cedite, Graii.

Rien n'est si ennuyeux que les disputes de mots. Je n'entrerai donc point ici dans la question qu'on agite depuis quelques années, si le *Paradis perdu* de Milton peut être appelé un poëme héroïque. Il ne tiendra qu'à ceux qui ne veulent pas lui donner ce titre, de le nommer un poëme divin. Il suffit, pour sa perfection, qu'il renferme toutes les beautés de la plus haute poésie. Au reste, ceux qui prétendent que ce n'est pas un poëme héroïque, n'avancent rien de plus à son désavantage, que s'ils disoient qu'Adam n'est pas Énée, et qu'Ève n'est point Hélène.

Je vais examiner l'ouvrage suivant les régles de la poésie épique; et je verrai s'il est inférieur à l'*Iliade* ou à l'*Énéide*, eu égard à toutes les beautés qui sont essentielles à ce genre d'écrire.

La première chose à observer dans un poëme épique, c'est la fable, qui tire sa perfection de la sublimité du sujet, et plus encore de l'arrangement que l'on donne à l'action. Cette action doit avoir trois qualités; il faut qu'elle soit *une*, *entière* et *grande*. Considérons à pré-

sent l'action de l'*Iliade*, de l'*Énéide* et du *Paradis perdu*, dans ces trois divers points de vue.

Homère, pour conserver l'unité de son action, se transporte au milieu des choses, comme Horace l'a observé. S'il eût remonté jusqu'à l'œuf de Léda, ou s'il eût commencé même à l'enlèvement d'Héléne ou à l'ouverture du siége de Troie, il est évident que le poëme auroit été un tissu d'actions différentes. Pour éviter ce défaut, il commence par la discorde des chefs, et il entrelace avec art, dans le cours de l'ouvrage, un récit des choses importantes qui ont rapport à son sujet et qui se sont passées avant cette fatale dissension.

De même Virgile nous présente d'abord son héros dans les mers de Toscane, à la vue de l'Italie, parceque l'action qu'il s'agit de célébrer n'est autre que son établissement dans le Latium; mais comme il étoit nécessaire que le lecteur fût informé des aventures qui lui étoient arrivées à la prise de Troie et dans le cours de ses voyages, Virgile les fait raconter à son héros, par forme d'épisode, dans le second et le troisième livre de l'*Énéide*. Les évènements qu'il y rapporte sont antérieurs à ceux du premier livre; mais, pour conserver l'unité de l'action, ils ne vont qu'après dans la disposition du poëme. Milton, à l'imitation de ces deux grands poëtes, commence son *Paradis perdu* par un conseil infernal, où les démons conspirent la chute de l'homme, qui est l'action principale.

A l'égard de la bataille des anges et de la création du monde, qui précèdent suivant l'ordre des temps, et qui, selon mon idée, auroient entièrement détruit l'unité de sa principale action, s'il les eût racontées dans un ordre dialectique, il les fait entrer épisodique-

ment dans les cinquième, sixième et septième livres.

Aristote convient que l'unité de la fable n'est pas trop bien observée dans Homère. Ce fameux critique tâche pourtant de pallier cette imperfection dans le poëte grec, en l'imputant, en quelque sorte, à la nature du poëme épique. Quelques uns croient que la structure de l'*Énéide* est aussi défectueuse en ce point, et qu'elle contient des épisodes qu'on peut regarder plutôt comme des excroissances, que comme des parties de l'action. Au contraire, le poëme dont il s'agit ici n'a d'autres épisodes que ceux qui naissent naturellement du sujet; malgré cela, il est rempli d'une multitude d'incidents étonnants, qui réunissent la plus grande variété avec la plus grande simplicité, et qui font un tout uniforme dans sa nature, quoique diversifié dans l'exécution.

En célébrant l'origine de l'empire romain, Virgile a décrit la naissance de sa fameuse rivale, la république de Carthage. Milton raconte dans son poëme sur la chute de l'homme, celle des mauvais anges, qui sont nos plus grands ennemis. Cet épisode a plusieurs beautés, et se lie naturellement à l'action principale du poëme; il n'en rompt point l'unité, comme eût fait tout autre épisode qui n'auroit pas eu le même enchaînement avec le sujet principal; c'est là ce que les critiques admirent dans le *Moine espagnol*, autrement *la Double reconnoissance*, où les deux différentes intrigues paroissent comme des contre-parties et des copies l'une de l'autre.

La seconde qualité requise dans l'action d'un poëme épique, est qu'elle soit entière. Une action est entière, lorsqu'elle est complète dans toutes ses parties, ou,

comme dit Aristote, quand elle est composée d'un commencement, d'un milieu et d'une fin: il n'y faut faire entrer aucun incident qui ne concoure au dénouement; il ne faut pas non plus omettre la moindre circonstance qui puisse être regardée comme un degré nécessaire pour mener à la consommation; ainsi nous voyons la naissance de la colère d'Achille, sa continuation et ses effets. Nous conduisons de même Énée jusqu'en Italie, à travers une infinité de périls qu'il lui faut essuyer, tant par mer que par terre. Selon moi, l'action de Milton surpasse encore, en ce point, les deux premières; nous la voyons projetée dans les enfers, exécutée sur la terre et punie par le ciel; chacune de ces parties est racontée d'une manière très distincte, et elles naissent l'une de l'autre dans l'ordre le plus naturel.

La troisième qualité de l'action épique est sa grandeur. La colère d'Achille est d'une si grande conséquence, qu'elle divise les rois de la Grèce, détruit les héros de l'Asie et engage tous les dieux dans la querelle. L'établissement d'Énée en Italie donne naissance à l'empire romain et produit les Césars. Le sujet de Milton est encore plus grand que les deux premiers; il ne décide pas de la destinée d'un petit nombre de personnes ou de quelques nations seulement, mais du sort de tout le genre humain: les puissances de l'enfer se joignent pour la destruction de l'homme; elles l'effectuent en partie; et elles l'auroient entièrement achevée, si la divinité même ne s'y fût opposée. Les principaux acteurs sont l'homme dans sa plus haute perfection et la femme dans sa plus grande beauté; leurs ennemis sont les anges déchus; le Messie est leur

avocat, et le Tout-Puissant leur protecteur. Tout ce qu'il y a de grand dans l'univers, soit dans le ressort de la nature, soit au-dehors, agit et représente dans cet admirable poëme.

Dans la poésie comme dans l'architecture, non seulement le tout, mais les membres principaux et chacune de leurs parties doivent avoir de la noblesse. Je n'oserois dire que les jeux funèbres de l'*Énéide* et de l'*Iliade* en manquent absolument. Je ne prétends pas non plus reprendre dans Virgile la comparaison de la toupie, et plusieurs autres choses semblables qu'on pourroit attaquer dans l'*Iliade;* mais sans faire tort à ces ouvrages admirables, je crois qu'il y a dans chaque partie du *Paradis perdu* une magnificence infinie et un sublime qu'on n'auroit jamais pu trouver dans aucun système païen.

Aristote, par la grandeur de l'action, n'entend pas seulement qu'elle soit grande dans sa nature, mais encore dans sa durée, ou, en autres termes, qu'elle ait une longueur convenable: c'est aussi ce que nous entendons proprement par le mot de grandeur. Il en explique la juste mesure par la comparaison suivante: « Un animal qui n'est pas plus grand qu'un ciron ne peut pas paroître parfait à l'œil, parceque la vue l'embrassant tout d'un coup ne sauroit distinguer aucune de ses parties, ni par conséquent s'en former une idée juste; au contraire, si vous supposez un animal long de dix mille stades, l'œil seroit tellement rempli par une seule partie de son corps, qu'il ne pourroit donner une idée du tout: il en seroit de même d'une action trop courte ou trop étendue par rapport à la mémoire; l'une seroit, pour ainsi dire, absorbée par cette faculté; l'autre ne

pourroit jamais y trouver place. » C'est en cela qu'Homère et Virgile ont fait voir leur habileté.

L'action de l'*Iliade* et celle de l'*Énéide* sont en elles-mêmes très courtes ; mais elles sont si magnifiquement étendues et si diversifiées par le moyen des épisodes, des machines et d'autres ornements poétiques, qu'elles composent une histoire amusante et capable d'exercer la mémoire sans la surcharger. L'action de Milton est ornée de circonstances si variées, que son histoire m'a fait autant de plaisir à lire que les fictions les plus amusantes.

Les traditions sur lesquelles l'*Iliade* et l'*Énéide* sont fondées étoient sans doute plus circonstanciées que l'histoire de la chute de l'homme, de la façon qu'elle est rapportée dans l'Écriture. Il étoit encore plus aisé à Homère et à Virgile de mêler le vrai avec la fiction, en ce qu'ils ne couroient par-là aucun risque d'altérer la religion de leur pays. A l'égard de Milton, non seulement il devoit se restreindre à un petit nombre d'événements, mais il étoit encore obligé de marcher avec une circonspection infinie dans ce qu'il ajoutoit de son chef. Malgré la contrainte à laquelle il étoit assujetti, il a rempli son sujet d'incidents si surprenants et si conformes à ce qui est rapporté dans la sainte Écriture, qu'il doit plaire aux lecteurs les plus délicats, sans offenser les plus scrupuleux.

Les critiques modernes ont mesuré, sur divers passages de l'*Iliade* et de l'*Énéide*, le temps que dure l'action de ces deux poëmes. Comme une grande partie de l'histoire que Milton célèbre se passe dans des régions qui sont hors de la portée du soleil et de la sphère du jour, il est impossible de satisfaire le lecteur par un tel

calcul, qui seroit après tout plus curieux qu'instructif; d'ailleurs, aucun des critiques anciens et modernes n'a donné de régles pour limiter l'action d'un poëme épique à un nombre déterminé d'années, de jours ou d'heures. Cependant je dirai dans la suite quelque chose là-dessus.

N° 273.

Notandi sunt tibi mores.

Hor.

Après avoir envisagé l'action du *Paradis perdu*, il nous faut considérer les acteurs. Aristote veut que l'on examine la fable et ensuite les mœurs, ou, comme nous l'appelons généralement, la fable et les caractères.

Homère a surpassé, par la multitude et par la variété de ses caractères, tous les poëtes qui ont travaillé dans le genre de l'épopée. Chaque dieu qui est admis dans son poëme fait un personnage qui lui convient mieux qu'à toute autre divinité; ses princes sont aussi distingués par leurs humeurs que par leurs états; ceux même qui n'ont que la vaillance en partage, ont un genre particulier de courage qui leur est propre; en un mot, on auroit peine à trouver dans l'*Iliade* un seul discours ou une seule action que le lecteur ne rapportât à la personne qui parle ou qui agit, sans voir son nom à la tête.

Homère excelle, non seulement par la variété, mais encore par la nouveauté de ses caractères; il a introduit parmi ses princes de la Grèce un personnage qui

avoit vécu trois âges d'homme, et qui s'étoit rencontré avec Thésée, Hercule, Polyphème et avec la première race des héros. Son principal acteur est le fils d'une divinité, sans parler d'autres descendants des dieux qui entrent pareillement dans son poëme. Le vénérable monarque de Troie est le père d'une multitude de rois et de héros. Enfin les caractères d'Homère semblent faits exprès pour le poëme épique. Il ne s'en est pas tenu là : pour contraster il représente un Vulcain, l'objet de la raillerie des dieux; un Thersite, celui de la dérision des mortels.

Virgile est infiniment au-dessous d'Homère, tant par rapport à la variété qu'à la nouveauté des caractères. Énée est véritablement un caractère parfait; mais pour Achate, quoiqu'ami du héros, il ne fait rien d'héroïque dans tout le poëme. Gyas, Mnesthée, Sergeste et Cloanthe, sont tous marqués au même coin: *le fort Gyas et le fort Cloanthe.*

Il est vrai que le personnage d'Ascagne est amusant; celui de Didon ne peut être assez admiré; mais je ne vois rien de nouveau ni de particulier dans Turnus; Pallas et Évandre sont des copies d'Hector et de Priam; Lausus et Mézence font presque le même tableau que Pallas et Évandre; les caractères de Nisus et d'Euryale sont beaux, mais communs. Nous ne devons pas oublier les personnages de Sinon, de Camille et de quelques autres, qui ont été touchés d'après le poëte grec. Enfin, dans les personnages de l'*Enéide*, il n'y a ni cette variété ni cette nouveauté que nous observons dans l'*Iliade*.

Si nous examinons les caractères de Milton, nous trouverons qu'il a fait entrer dans son ouvrage toute

la variété dont il étoit susceptible. Le genre humain ne lui fournissoit pour lors que deux acteurs : nous avons cependant quatre caractères distincts dans deux personnes; nous voyons l'homme et la femme dans toute la pureté de l'innocence et dans la plus grande perfection, comme aussi dans l'état le plus abject du péché et de l'infirmité. Il est vrai que les deux derniers caractères sont communs et ordinaires; mais les deux premiers ne sont pas seulement magnifiques, ils sont encore plus nouveaux qu'aucun qui soit dans Virgile, dans Homère ou dans toute l'étendue de la nature.

Milton sentoit si bien ce défaut de son sujet et la disette de ses caractères, qu'il a introduit deux acteurs imaginaires, je veux dire le Péché et la Mort; par-là il a fait entrer dans le corps de sa fable une allégorie très belle et très bien inventée. Quoique la beauté de cette allégorie puisse la justifier en quelque sorte, je ne saurois croire que de tels personnages, dont l'existence est chimérique, conviennent dans un poëme; parce-que l'esprit ne se prête pas volontiers à leur donner cette réalité nécessaire pour l'action, comme je le montrerai plus amplement ci-après.

Il est vrai que Virgile a personnifié la Renommée dans l'*Énéide:* mais le rôle qu'elle fait est très court, et n'est pas un des plus beaux endroits de cet ouvrage. Nous trouvons dans les poëmes burlesques, particulièrement dans le *Dispensary* et le *Lutrin*, plusieurs personnages allégoriques qui y viennent très bien, et qui prouvent que leurs auteurs les croyoient convenables dans un poëme épique. En faveur du livre que j'examine maintenant, je serois charmé que le lecteur pensât de même : je dois ajouter que, si ces êtres imagi-

naires peuvent être recevables, ils n'ont jamais été amenés avec plus de délicatesse, ni employés en des actions plus propres que dans le *Paradis perdu*.

Un autre principal acteur de Milton, c'est le grand ennemi du genre humain. Le caractère d'Ulysse, dans l'*Odyssée* d'Homère, est fort admiré par Aristote. Cette fable est non seulement pleine d'intrigues et d'événements agréables par les différentes aventures de son voyage et par l'habileté de sa conduite; elle est encore remarquable par la manière dont il se déguise et dont il se découvre en diverses parties du poëme. Ici le démon fait un plus long voyage qu'Ulysse; il pratique plus de ruses et de stratagèmes; il prend bien plus de formes, à travers lesquelles le lecteur le reconnoîtra toujours avec satisfaction et étonnement.

Nous pouvons encore observer avec quel art le poëte a varié les caractères des personnages qui parlent dans son assemblée infernale: et au contraire, comment il a réuni sous les trois distinctions de créateur, de rédempteur et de consolateur, la divinité qui déploie sa bonté sur l'homme.

Il ne faut pas non plus omettre le personnage de Raphaël: au milieu de sa tendresse et de son amitié pour l'homme, il montre, dans son discours et dans sa conduite, toute la dignité et toute l'indulgence qui conviennent à une nature supérieure. Les anges de Milton sont aussi distingués par leurs propres rôles que les dieux le sont dans Homère ou dans Virgile. Le lecteur ne trouvera rien d'attribué à Uriel, à Gabriel, à Michiel ou à Raphaël, qui ne convienne particulièrement à leurs caractères respectifs.

Il y a une autre circonstance dans les principaux ac-

teurs de l'*Iliade* et de l'*Énéide*, qui donne une beauté particulière à ces deux poëmes, et qui a été imaginée avec un grand jugement; je veux dire l'attention de ces deux pòëtes à choisir pour principaux personnages des héros qui avoient une relation si intime avec le peuple pour lequel ils écrivoient.

Achille étoit Grec de nation, Énée étoit le premier fondateur de Rome; ainsi l'amour de la patrie intéressoit les lecteurs. Un Romain ne pouvoit que se réjouir de voir Énée sauvé des flammes, de la tempête, et des mains des ennemis: il devoit s'attrister des malheurs ou des traverses qu'il lui falloit essuyer. Les Grecs voyoient Achille d'un œil semblable; et il est clair que chacun de ces poëmes perd quelque chose auprès des lecteurs pour qui ces héros sont étrangers ou indifférents.

C'est en cela même que le poëme de Milton est admirable: il est impossible qu'aucun lecteur, de quelque pays qu'il soit, n'ait rapport aux personnages qui sont les principaux acteurs de son poëme: il y a plus; ces mêmes acteurs sont non seulement nos pères, mais encore ils nous représentent; nous avons un intérêt réel et présent dans tout ce que nous les voyons faire; il n'y va pas moins que de notre bonheur; ils tiennent notre sort entre leurs mains.

J'ajouterai à la remarque précédente une observation d'Aristote, qui a été très mal entendue par quelques critiques modernes. Un homme d'une vertu parfaite ou consommée, qui passe par quelques rudes épreuves, excite la pitié et non la terreur. Nous ne craignons pas que le sort de ceux avec qui nous n'avons aucun rapport puisse nous être commun: « Mais,

ajoute-t-il, une infortune qui arrive à un homme dont la vertu est mêlée de quelque foiblesse, excite non seulement notre pitié, mais notre terreur; une impression secrète nous fait appréhender les mêmes coups du sort, par le rapport intime que nous avons avec celui qui les éprouve sous nos yeux. »

Si la précédente observation d'Aristote est vraie en quelques occasions, elle ne conclut rien ici. Quoique les deux grands acteurs du poëme soient de la vertu la plus parfaite et la plus consommée, il ne faut pas seulement considérer que nous pouvons être engagés dans leur fortune, mais que nous le sommes réellement. Nous nous trouvons embarqués avec eux dans un même vaisseau, nous essuyons les mêmes tempêtes, et nous devons partager leur bonheur ou leur malheur.

On voit que les règles qu'Aristote avoit tirées de ses réflexions sur Homère ne peuvent pas convenir exactement aux poëmes héroïques qui ont été faits depuis son temps. Tout juge impartial concevra aisément qu'elles auroient été plus parfaites, s'il avoit lu l'*Énéide,* qui ne fut composée que quelques siècles après sa mort.

Dans mon discours suivant je parcourrai les autres parties du poëme de Milton, et j'espère que mes remarques ne serviront pas seulement de commentaire sur Milton, mais sur Aristote.

N° 279.

Reddere personæ scit convenientia cuique.
Hor.

Nous avons déja examiné en gros la fable et les ca-

ractères de Milton; il nous reste à considérer, suivant la méthode d'Aristote, les sentiments et l'expression; aussitôt que j'aurai fini mes réflexions générales sur ces quatre points, je choisirai quelques endroits du poëme pour en faire sentir les beautés et les défauts. Ainsi, je prie mon lecteur de suspendre son jugement sur cette critique, jusqu'à ce qu'il ait vu l'ouvrage en son entier.

Sous le nom de *sentiments*, nous entendons les pensées et la conduite. Les sentiments sont justes quand ils ne sortent point du caractère; ils doivent convenir aux circonstances aussi bien qu'aux personnes; et, pour être parfaits, il faut qu'ils naissent du sujet. Ainsi, lorsque le poëte tâche de convaincre ou d'exposer, d'amplifier ou de diminuer, d'exciter l'amour, la haine, la pitié, la terreur ou quelque autre passion, on doit considérer si les sentiments qu'il emploie sont propres à ce qu'il se propose. Les critiques accusent Homère d'avoir péché de ce côté-là, en diverses parties de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; ceux qui ont rendu justice à ce grand poëte, ont rejeté ce défaut sur le siècle dans lequel il vivoit. Si cette délicatesse de pensées que nous remarquons dans des ouvrages produits par des hommes d'un génie fort inférieur lui manque quelquefois, c'étoit la faute du temps; mais pour un endroit où Homère s'endort, il y en a mille d'inimitables.

Virgile a surpassé tous les autres par la justesse des sentiments: Milton brille sur-tout en ce point. Je ne dois pas omettre une considération à sa louange. Homère et Virgile introduisent des personnes dont les caractères sont communément connus parmi les hommes, et que l'on peut rencontrer dans l'histoire ou dans la

conversation ordinaire. A l'égard de Milton, il est, pour ainsi dire, le créateur des caractères, qu'il a proportionnés à des sujets pris hors des limites de la nature. Shakespeare montre plus de force dans son *Caliban* que dans son *Emporté* ou dans *Jules-César*: l'un devoit être formé sur l'usage ou sur la connoissance du monde.

Homère avoit moins de peine à trouver des sentiments propres à une assemblée de généraux grecs que Milton n'en avoit à soutenir son conseil infernal par des caractères convenables et variés. Les amours de Didon et d'Énée ne sont que des copies de ce qu'on voit arriver tous les jours. Adam et Ève, avant leur chute, étoient une espèce différente des hommes qui sont descendus d'eux; et il n'y avoit qu'un poëte de la plus vaste invention et du jugement le plus exquis qui pût remplir de circonstances si justes leur conversation et leur conduite dans l'état d'innocence.

Il ne suffit pas qu'un poëme épique soit rempli de naturel, il faut que le sublime y domine: Virgile est, en ce point, fort inférieur à Homère. Il n'a pas, à la vérité, tant de pensées basses et vulgaires; mais il n'en a pas non plus de si nobles et de si relevées: et l'on peut dire que Virgile ne produit guère de sentiments grands et étonnants que lorsqu'il est échauffé par l'*Iliade*. Il charme et plaît universellement par la force de son génie; mais il ne nous éléve et nous transporte presque jamais, sans employer quelques traits d'Homère.

Le sublime est l'excellence et le principal talent de Milton: il s'en trouve parmi les modernes qui l'égalent dans chaque autre partie de la poésie; mais dans la

grandeur des sentiments, il triomphe sur les poëtes tant anciens que modernes, si l'on en excepte le seul Homère. L'imagination humaine ne sauroit se porter à des idées plus hautes que celles qu'il a employées dans ses premier, second et sixième livres. Le septième, où il décrit la création du monde, a des beautés surprenantes; cependant il n'est pas si propre à causer de l'émotion dans l'esprit du lecteur, ni si parfait, parcequ'il est moins rempli d'action. Que le lecteur considère ce que Longin a observé sur divers passages d'Homère, il trouvera, dans ce savant critique, des réflexions bien avantageuses au poëme de Milton.

Comme il y a deux sortes de sentiments, le naturel et le sublime, que l'on doit employer dans le poëme héroïque, il y a aussi deux sortes de façons de penser qu'il faut soigneusement éviter: je veux dire, en premier lieu, ce qui est affecté et peu naturel; et, secondement, ce qui est bas et vulgaire. Quant à l'affectation, nous en trouvons fort peu d'exemples dans Virgile : il n'a aucune de ces pointes badines ni de ces puérilités que l'on rencontre si souvent dans Ovide; nul de ces tours d'épigrammes de Lucain; nul de ces sentiments enflés qui sont si fréquents dans Stace et dans Claudien; nul de ces embellissements étrangers du Tasse : tout en est juste et naturel. Ses sentiments montrent qu'il avoit une parfaite connoissance de la nature humaine et de tout ce qui est le plus capable d'exciter les passions.

Je remarquerai dans la suite combien Dryden, qui nous a donné la traduction de l'*Énéide*, s'est éloigné de la façon de penser de Virgile. Je ne me rappelle point qu'Homère tombe nulle part dans ces sortes de fautes,

qui sont en effet les raffinements des derniers siècles. Il faut convenir que Milton a quelquefois péché en ce point, comme je le montrerai plus amplement dans un autre discours : cependant, si nous considérons que tous les poëtes du siècle dans lequel il écrivoit étoient infectés de ce faux esprit, il faut le louer de ce qu'il ne s'y est pas livré davantage, et l'on doit lui passer de s'être quelquefois prêté au goût vicieux qui prévaut encore parmi tant d'écrivains.

Il n'est point de vraies beautés sans le naturel : mais dans le naturel il y a un écueil à éviter, c'est le rampant. Homère, par la simplicité de quelques sentiments, s'est exposé aux railleries de ceux qui ont plus de délicatesse que de grandeur dans l'esprit; mais cette simplicité, comme je l'ai déja observé, étoit plutôt la faute du temps que du poëte.

Zoïle, parmi les anciens, et M. Perrault, parmi les modernes, ont tourné en ridicule quelques uns de ces sentiments : il n'y a rien à redire de ce côté-là dans Virgile, et très peu dans Milton.

Je donnerai seulement un exemple de ce défaut dans Homère : je lui comparerai ensuite un endroit de même nature dans Virgile et dans Milton. Les sentiments qui peuvent faire rire n'ont guère de décence dans un poëme héroïque, dont le but est d'exciter les plus nobles passions : on observe qu'Homère, dans le portrait de Vulcain et de Thersite, dans son histoire de Mars et de Vénus, dans le portrait d'Irus et dans d'autres passages, est tombé dans le burlesque et s'est écarté de cette gravité qui semble essentielle à la noblesse du poëme épique. Je ne me rappelle, dans l'*Énéide*, qu'une seule plaisanterie qui excite à rire; c'est

au cinquième livre, où il expose Ménete jeté de son bord et se séchant sur un rocher. Après tout, ce tableau est si bien placé, que les plus sévères critiques ne sauroient le condamner : il se trouve dans le livre des jeux et des divertissements, où il faut supposer que l'esprit du lecteur est disposé à s'égayer. Milton ne s'est permis le ton plaisant que dans le sixième livre, où les démons, fiers du succès de leur nouvelle artillerie, raillent les bons anges. Je regarde cet endroit comme un des plus défectueux de tout le poëme.

N° 285.

Ne quicumque deus, quicumque adhibebitur heros,
Regali conspectus in auro nuper et ostro,
Migret in obscuras humili sermone tabernas:
Aut, dum vitat humum, nubes et inania captet.

Hor.

Après avoir parlé de la fable, des caractères et des sentiments, il nous reste à considérer l'élocution. Comme les savants sont fort partagés là-dessus à l'égard de Milton, j'espère qu'on m'excusera si je parois me singulariser, et si je penche du côté de ceux qui jugent le plus avantageusement de l'auteur.

Le style d'un poëme héroïque doit être clair et sublime, autrement il est défectueux. La clarté doit marcher avant tout. Un lecteur de bon esprit négligera quelquefois une petite faute contre la grammaire et la syntaxe, quand il lui est impossible de s'y méprendre au sens du poëte : voici dans Milton un endroit de cette nature. Il dit en parlant de Satan : *Dieu et son fils exceptés, il n'estimoit ni ne craignoit aucune*

créature. Voici encore ce qu'il dit de nos pères : *Adam, le plus parfait des hommes qui vinrent depuis au monde; Ève, la plus belle de ses filles.* Il est clair que dans le premier de ces passages, suivant la syntaxe naturelle, les personnes divines sont représentées comme des êtres créés, et que dans l'autre Ève semble être une des filles d'Adam. Ces petites fautes, quand la pensée est grande et naturelle, sont de celles que nous devons imputer, avec Horace, à une inadvertance pardonnable, ou à la foiblesse de la nature humaine, qui ne peut faire attention à chaque minutie et donner la dernière main à toutes les circonstances particulières d'un si long ouvrage. Les anciens critiques, qui agissoient avec un esprit de candeur plutôt que de pointillerie, ont inventé des figures pour couvrir ces petites fautes dans des auteurs estimables par d'autres endroits.

S'il ne falloit s'attacher qu'à la clarté et à la netteté, le poëte n'auroit uniquement qu'à exprimer ses pensées de la manière la plus claire et la plus naturelle; mais puisqu'il arrive souvent que les phrases les plus communes et les plus usitées dans les conversations ordinaires, deviennent trop familières à l'oreille, et contractent une sorte de bassesse en passant par la bouche du vulgaire, un poëte doit se garder soigneusement des façons triviales de parler. Ovide et Lucain ont plusieurs dictions peu relevées; ils s'accommodent des premières expressions qui se présentent, sans se donner la peine de chercher celles qui seroient non seulement naturelles, mais encore élevées ou sublimes. Milton a très peu de ces sortes de fautes.

Les grands maîtres de la composition savent que

plusieurs phrases élégantes sont proscrites pour un poëte ou pour un orateur, quand elles ont été avilies par le vulgaire; c'est pourquoi les ouvrages que les anciens ont écrits dans les langues mortes ont un grand avantage sur ceux des langues vivantes. S'il y avoit, dans Virgile ou dans Homère, quelques phrases ou quelques expressions basses, elles ne choqueroient pas l'oreille des lecteurs modernes les plus délicats, comme elles auroient choqué celles d'un Grec ou d'un Romain du temps passé, parceque nous ne les entendons jamais prononcer dans nos rues ou dans les conversations ordinaires.

Il ne suffit donc pas que le style d'un poëme épique soit clair: il doit encore être sublime: pour cela, il faudroit s'éloigner du langage vulgaire. Le jugement d'un poëte se découvre beaucoup, lorsqu'il évite les expressions triviales, sans tomber dans des manières de parler empesées et peu naturelles: il ne doit pas s'enfler par un faux sublime, en tâchant d'éviter l'autre extrémité. Parmi les Grecs, Eschyle et Sophocle sont quelquefois coupables de ce défaut; parmi les latins, Claudien et Stace; et parmi nos compatriotes, Shakespeare et Lee. Dans ces auteurs, l'affectation de grandeur souvent fait tort à la clarté du style, comme dans plusieurs autres l'envie de se rendre clair fait tort au sublime.

Aristote observe que les métaphores servent à élever le style, mais il faut qu'elles aient de la justesse; lorsqu'elles sont trop fréquentes, elles jettent de l'obscurité dans un ouvrage : notre auteur les emploie rarement, quand les mots propres peuvent exprimer aussi vivement sa pensée.

On peut encore s'aider quelquefois d'idiomes étrangers. Virgile est plein d'idiomes grecs, que les critiques appellent hellénismes; Horace en a, dans ses odes, encore plus que Virgile. Il est inutile de parler des différents dialectes qu'Homère a mis en œuvre. Milton, conformément à la pratique des anciens poëtes et aux régles d'Aristote, a mêlé quantité de tours latins, grecs et quelquefois hébraïques, dans son poëme.

L'adjectif mis après le substantif, la transposition des mots, le changement de l'adjectif en substantif, contribuent à donner aux vers plus d'harmonie et à les distinguer de la prose.

La troisième méthode rapportée par Aristote, est plus du goût de la langue grecque que d'aucune autre; Homère en fournira plusieurs exemples, je veux dire la liberté qu'il se donne d'étendre la phrase par une addition de mots qui peuvent être insérés ou omis, comme aussi en alongeant ou en contractant certains mots, par l'insertion ou par l'omission de certaines syllabes. Milton en a fait quelquefois autant: il emploie le mot *érémite* au lieu d'*ermite*, comme on le dit ordinairement. Si vous observez la mesure de ses vers, il a supprimé une syllabe en divers mots; quelquefois, de deux syllabes il n'en fait qu'une. Par-là il a donné une plus grande variété à ses mesures. Dans les noms de personnes, de pays, comme Béelzébuth, Hessébon, et dans plusieurs autres mots, il ne s'est point asservi à l'orthographe; ou bien il s'est servi de noms qui n'étoient pas les plus communs, afin de s'écarter du langage vulgaire.

Il a encore employé plusieurs vieux mots, qui ren-

dent son poëme plus vénérable en lui donnant un air d'antiquité.

Je dois pareillement observer qu'il y a dans Milton divers mots de sa fabrique; si le lecteur s'en offense, je le renvoie à un discours de Plutarque, qui nous montre combien de fois Homère a pris la même liberté.

Avec ces secours, et par le choix des mots et des phrases les plus nobles que notre langue pouvoit fournir, Milton a porté notre langue à une plus grande élévation qu'aucun des poëtes anglais ait jamais fait avant ou après lui: il a égalé les anciens par la sublimité du style.

Je me suis plus étendu dans ces observations sur le style de Milton, parceque c'est en cela qu'il paroît le plus singulier. Les remarques que j'ai faites sur la pratique des autres poëtes, avec mes observations tirées d'Aristote, diminueront peut-être la prévention que quelques personnes ont contre ce poëme. Après tout, je dois convenir que son style, quoique admirable en général, me paroît quelquefois dur et obscurci par le fréquent usage de ces méthodes qu'Aristote a prescrites pour l'élever.

Cette abondance de tours étrangers, comme Aristote les appelle, étoit d'autant plus convenable à Milton, que son poëme est écrit en vers blancs: la rime, sans aucun autre secours, se distingue de la prose et fait souvent passer une phrase médiocre: mais quand le vers n'est point soutenu par la rime, la pompe du son et l'énergie de l'expression sont indispensablement nécessaires pour relever l'ouvrage, et pour l'empêcher de tomber dans le prosaïque.

Ceux qui n'ont point de goût, et qui sont sujets à tourner en ridicule un poëte quand il s'écarte des communes façons de s'exprimer, feroient bien de voir comment Aristote a traité un ancien auteur, nommé Euclide, pour ses insipides plaisanteries sur ce sujet.

Si l'on considère les nombres de Milton, il a fait usage de diverses élisions qui ne sont point ordinaires parmi les poëtes anglais; on peut l'observer dans le retranchement qu'il fait de la lettre *y*, quand elle précède une voyelle. Ces singularités, et quelques autres, dans la mesure de ses vers, font une variété agréable dans ses nombres; ils ne fatiguent point l'oreille, comme auroit fait une mesure uniforme: c'est aussi l'effet que le retour perpétuel de la rime ne manquera jamais de produire dans tout poëme dont la narration sera un peu longue. Je finirai ces remarques sur l'élocution du *Paradis perdu*, en observant que Milton a plutôt imité Homère que Virgile dans la longueur de ses périodes, dans la richesse de ses phrases, et dans l'enchaînement de ses vers, qui enjambent presque tous l'un sur l'autre.

N° 291.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Hor.

J'ai considéré le poëme de Milton du côté de la fable, des caractères, des sentiments et de l'expression; et j'ai montré qu'il excelle dans chacune de ces

parties ; j'espère que quelques unes de mes découvertes pourront paroître nouvelles.

Pour être en état de porter un jugement sûr, il faudroit avoir non seulement une connoissance des critiques français et italiens, mais aussi des anciens et des modernes qui ont écrit dans les langues savantes : il seroit encore bon de posséder les poëtes grecs et latins, sans quoi l'on est souvent exposé à se méprendre, lorsqu'on croit avoir parfaitement saisi la pensée d'un critique.

Il en est de la critique comme de toutes les sciences et de toutes les spéculations. Un homme qui a par-devers soi des notions implicites, et qui a fait quelques observations sur les poëtes, trouvera, dans les ouvrages d'un bon critique, ses propres réflexions développées et mises dans un ordre méthodique, et peut-être alors il sera frappé de plusieurs traits qui lui étoient échappés ; au lieu qu'un homme qui n'a point ces lumières n'entend rien à ce qu'il lit, ou lui donne le plus souvent une fausse interprétation.

Il ne suffit pas qu'un lecteur qui s'érige en juge ait parcouru les auteurs dont j'ai parlé ; il faut encore qu'il ait l'esprit droit et géométrique ; autrement il donne dans une infinité de travers, et il se méprend sans cesse au vrai sens de celui qu'il voudroit réfuter ; ou, s'il lui arrive de l'entendre, il n'a pas le don d'exprimer ses pensées d'une manière intelligible. Aristote, qui étoit le meilleur critique, étoit aussi un des meilleurs logiciens du monde.

On pourra regarder l'Essai de Locke sur l'entendement humain comme un livre inutile pour un homme qui se destine à la critique : cependant il est certain

qu'un auteur qui n'a point appris l'art de faire la différence entre les mots et les choses, et qui ne sait point ranger ses pensées ni les mettre dans leur vrai jour, tombera toujours dans l'obscurité. Je pourrois de plus observer qu'il n'y a point d'auteur grec ou latin qui n'ait montré, jusque dans le style de ses ouvrages de critique, qu'il possédoit toute l'élégance et toute la délicatesse de sa langue naturelle.

Il n'y a rien de plus absurde que de vouloir décider des choses que l'on n'entend pas; cependant plusieurs de nos écrivains, qui ont tâché de se signaler par des ouvrages de critique, ont non seulement négligé d'apprendre à régler leurs idées, mais ils découvrent évidemment, par les phrases dont ils se servent, et par leur manière confuse de penser, qu'ils n'ont pas la moindre notion des arts et des sciences; un petit nombre de régles générales, tirées des auteurs français, avec un certain jargon, a quelquefois fait passer un ignorant et lourd écrivain pour un critique judicieux et formidable.

Un homme qui n'a ni goût, ni science, se hasarde rarement à louer un ouvrage, à moins qu'il n'ait été auparavant bien reçu et approuvé du public; et sa critique roule toujours sur de légères fautes et sur de petites erreurs. Il est si facile de réussir en cela, que tout lecteur, même d'un génie médiocre, dès qu'il paroît un nouveau poëme, se trouve assez d'esprit et de malignité pour en tourner en ridicule divers passages, et souvent fort à propos.

Un vrai critique s'arrête plutôt sur les beautés que sur les défauts; il songe à découvrir le mérite caché d'un écrivain, et à communiquer au public les choses

qui méritent de l'estime. Les termes les plus choisis, et les plus beaux traits d'un auteur, sont ceux mêmes qui, fort souvent, paroissent hasardés et défectueux à un homme qui manque de goût; et ce sont presque toujours ces endroits qu'un critique fâcheux et superficiel attaque avec le plus d'aigreur. Cicéron observe qu'il est fort aisé de censurer ou de relever ce qu'il appelle *verbum ardens*, ou, comme on pourroit le rendre en français, une expression hardie, et qu'il est facile de la tourner en ridicule par une froide et maligne critique; un petit esprit est également capable de condamner une beauté, et de faire un grand bruit sur une légère faute. Quoique ce procédé excite naturellement l'indignation d'un lecteur judicieux, il ne laisse pas de faire impression sur l'esprit du public, qui ne manque jamais de croire que tout ce qui est tourné en ridicule avec quelque esprit est absurde.

De semblables plaisanteries montrent presque toujours le peu de jugement de celui qui les fait, pour indisposer le lecteur plutôt que pour l'instruire; aussi exposent-elles souvent à la risée un bel endroit comme un mauvais. Un caustique reprend tout ce qui lui donne occasion d'exercer son talent favori; et fort souvent il censure un passage, non pas parcequ'il est défectueux, mais parcequ'il lui fournit un bon mot. De là je conclus que la raillerie sied très mal dans un ouvrage de critique, où les plus grands maîtres, anciens et modernes, ont toujours pris un ton sérieux et instructif.

Comme je me propose, dans le discours suivant, de montrer les défauts du *Paradis perdu* de Milton, j'ai jugé à propos de faire ces remarques préliminaires,

afin que le lecteur sente qu'il m'en coûte pour entrer dans une telle discussion; aussi je me contenterai de marquer les fautes, sans chercher à les envenimer par le ridicule. Longin observe que les productions d'un grand génie, même avec plusieurs fautes et plusieurs inadvertances, sont préférables aux ouvrages d'un esprit inférieur, qui sont scrupuleusement exacts et conformes aux régles.

Je finirai mon discours par une histoire tirée de Boccalini; elle nous montre l'opinion que cet auteur judicieux avoit de ces sortes de censeurs.

Un fameux critique, dit-il, ayant ramassé toutes les fautes d'un poëte célèbre, en fit présent à Apollon : ce dieu les reçut gracieusement, et résolut de récompenser l'auteur d'un façon convenable, pour la peine qu'il avoit prise. Dans cette vue, il mit devant lui un monceau de blé qui n'étoit pas vanné; il lui ordonna ensuite de séparer la paille d'avec le blé, et de la mettre à part. Le critique se mit à travailler avec beaucoup d'industrie et de plaisir; et après qu'il eut fait la séparation, Apollon lui présenta la paille pour sa peine.

N° 297.

Velut si
Egregio inspersos reprendas corpore nævos.
Hor.

Après ce que j'ai avancé dans mon dernier discours, j'entrerai en matière sans une plus grande préface, et je remarquerai les diverses fautes qui se trouvent dans les sentiments et dans la diction du *Paradis perdu* de Mil-

ton : j'espère que le lecteur me pardonnera, si j'allègue en même temps ce que l'on peut dire pour les excuser. La première que j'observerai dans la fable, c'est que le dénouement en est malheureux : la fable, suivant la division d'Aristote, est *simple* ou *implexe*. On la nomme simple, quand il n'y a point de changement de fortune ; implexe, quand la fortune des principaux acteurs change de mal en bien, ou de bien en mal. La fable implexe est estimée la plus parfaite ; peut-être est-elle plus propre à émouvoir les passions, en ce qu'elle présente une plus grande variété d'événements.

La fable est donc de deux espèces : dans la première, le principal acteur essuie une infinité de dangers et de traverses, jusqu'à ce qu'il parvienne à l'honneur et à la prospérité, comme nous voyons dans l'histoire d'Ulysse ; dans la seconde, le principal acteur du poëme tombe de quelque degré éminent d'honneur et de prospérité dans la misère et dans la disgrace : ainsi nous voyons Adam et Ève passant de l'état d'innocence et de béatitude, à la plus abjecte condition du péché et de la misère.

Les tragédies des anciens qui ont eu le plus de succès, et particulièrement celle d'*Œdipe*, roulent sur une action implexe : le sujet de cette tragédie, si nous en croyons Aristote, est un des plus heureux qu'il y ait. Je me suis attaché, dans un discours précédent, à montrer que la catastrophe malheureuse d'une fable implexe est plus propre à toucher le lecteur que la fable simple ; cependant plusieurs excellentes pièces des anciens et des modernes sont dressées sur un plan contraire : il faut pourtant convenir que cette fable im-

plexe, la plus propre pour la tragédie, est la moins bonne pour le poëme épique.

Milton a tâché d'y remédier de plusieurs façons, et particulièrement par la mortification que le grand adversaire du genre humain essuie à son retour parmi les esprits infernaux. Il corrige encore son sujet par la vision dans laquelle Adam, à la conclusion du poëme, reconnoît sa postérité qui triomphe de son grand ennemi; il est même rétabli dans un paradis beaucoup plus heureux que celui qu'il a perdu.

Il y a une autre objection à faire contre la fable de Milton; j'avoue que cette objection est presque la même que la précédente; mais elle est placée dans un jour bien différent. On se plaindra que le héros du *Paradis perdu* est malheureux, et qu'il est trop inférieur à ses ennemis; c'est ce qui fit dire à Dryden que le diable étoit réellement le héros de Milton: je crois avoir déja répondu là-dessus. Le *Paradis perdu* est un poëme épique ou narratif; celui qui y cherche un héros songe à ce que Milton n'a jamais imaginé: cependant, s'il falloit trouver un héros dans le poëme, il se présente dans le Messie; il porte un caractère d'héroïsme, soit dans l'action principale, soit dans les épisodes les plus considérables. Le paganisme ne pouvoit fournir une action plus grande pour une fable, que celle de l'*Iliade* ou de l'*Énéide;* c'est pourquoi les critiques profanes ont cru qu'il n'y avoit rien de convenable à un poëme héroïque, qu'une action de même nature. Je ne m'attacherai point à démontrer que le sujet de Milton est encore plus sublime: il suffit de faire voir que le *Paradis perdu* a toute la grandeur du plan, toute la régularité du dessin, et toutes les beau-

tés que nous découvrons dans Homère et dans Virgile.

Milton a entrelacé dans le tissu de sa fable quelques particularités qui ne semblent pas avoir assez de probabilité pour un poëme épique : telles sont les actions qu'il attribue au Péché et à la Mort, la peinture du Limbe de vanité et quelques endroits du second livre. De pareilles allégories tiennent plus de l'esprit de Spencer et d'Aristote, que d'Homère et de Virgile.

Il a encore fait entrer trop de digressions dans son poëme. Aristote observe judicieusement que le héros doit dérober le poëte aux lecteurs. En effet, l'on est bien plus touché d'entendre Énée ou Achille, que Virgile ou Homère, outre que l'auteur, en se mettant à la place de ses héros, vient à s'élever jusqu'à la dignité de leurs sentiments et à la noblesse de leurs expressions. Cicéron nous dit, en parlant de son dialogue de la vieillesse, dans lequel Caton est le principal acteur, qu'il fut surpris agréablement en le relisant, et qu'il s'imagina que c'étoit Caton et non lui-même qui proféroit ses pensées sur ce sujet.

Si le lecteur vouloit prendre la peine d'examiner l'*Iliade* et l'*Énéide*, il verroit avec étonnement que les auteurs ne paroissent presque jamais eux-mêmes, et qu'ils laissent tout dire et tout faire à leurs personnages. Milton, dans la disposition générale de sa fable, a très bien observé cette grande régle : il nous vient à peine un tiers des mains du poëte ; le reste est dit par Adam ou par Ève, ou par quelque bon ou mauvais esprit qui est engagé à leur destruction ou à leur défense.

De ce qui a été ici observé, il s'ensuit que les digressions ne sont point convenables dans un poëme épique.

Si le poëte, dans le cours de sa narration, ne doit parler que le moins qu'il est possible, il ne devroit jamais suspendre la narration pour faire quelques réflexions de son chef. J'ai souvent observé, avec une secréte admiration, que la plus longue réflexion de l'*Énéide* est l'endroit du dixième livre où Turnus se couvre des dépouilles de Pallas qu'il avoit tué. Virgile ici interrompt son action pour faire la remarque suivante :

> Nescia mens hominum fati sortisque futuræ,
> Et servare modum, rebus sublata secundis !
> Turno tempus erit, magno quum optaverit emptum
> Intactum Pallanta, et quum spolia ista, diemque
> Oderit, etc.

Comme le grand événement de l'*Énéide*, et la mort de Turnus, qu'Énée tua parcequ'il le vit paré des dépouilles de Pallas, roulent sur cet incident, Virgile s'écarte pour faire cette réflexion, sans quoi une si petite circonstance seroit peut-être échappée de l'esprit du lecteur. Lucain, poëte sans jugement, quitte souvent son sujet pour des digressions ou pour des écarts, comme Scaliger les appelle. S'il nous entretient des prodiges qui précédèrent la guerre civile, il déclame à cette occasion et montre combien il est plus heureux pour l'homme de ne pas sentir avant le temps sa mauvaise fortune. La plainte de Milton au sujet de sa privation de la vue, son éloge du mariage, ses réflexions sur les nudités d'Ève et d'Adam, sur les repas des anges, et divers passages de son poëme, sont sujets à cette censure. Malgré cela, je dois convenir qu'il y a une si grande beauté dans ces digressions, que je ne voudrois pas qu'elles fussent retranchées.

J'ai déja parlé des caractères de Milton, et je me

suis déclaré sur les personnages allégoriques qui y sont introduits.

Si nous examinons les sentiments, je crois qu'ils sont quelquefois défectueux par les raisons suivantes; il y en a de trop raffinés et qui dégénèrent en pointes. Je crains que celui du premier livre, où il parle des pygmées, ne soit de cette dernière sorte, quand il les appelle la petite *infanterie* enlevée par les grues.

On doit aussi reprendre la fréquente allusion aux fables païennes, qui ne conviennent pas certainement avec le sujet divin qu'il traite. Je ne blâme point ces allusions quand le poëte les donne lui-même pour fabuleuses, comme il fait en quelques endroits, mais seulement quand il les rapporte comme des vérités et et comme des choses de fait. Les bornes de ma dissertation ne me permettent pas d'en citer des exemples; le lecteur les remarquera aisément dans la lecture du poëme.

Il pèche encore assez souvent par une ostentation inutile de science. Il est certain qu'Homère et Virgile possédoient toute l'érudition de leur temps; mais elle ne se produit dans leurs ouvrages que d'une manière indirecte et cachée. Milton semble jaloux de nous apprendre, par ses excursions sur le libre arbitre et sur la prédestination, par un grand nombre de traits d'histoire, d'astronomie, de géographie, aussi bien que par les termes et par les phrases dont il se sert, qu'il étoit versé dans les arts et dans les sciences.

En dernier lieu, si nous considérons la diction de ce grand poëte, nous conviendrons, comme je l'ai déja insinué, qu'elle est souvent trop recherchée, et quelquefois obscurcie par de vieux mots, par des transpo-

sitions et par des idiomes étrangers : aussi plusieurs lui font le même reproche que Sénèque faisoit au style d'un grand auteur : *Riget ejus ratio, nihil in ea placidum, nihil lene.* Comme je ne puis en disconvenir entièrement, j'ai pris le parti d'en faire l'apologie dans un discours précédent. Je pourrois ajouter que les sentiments et les idées de Milton sont si sublimes, qu'il lui eût été impossible de les exprimer, sans ces secours étrangers : notre langue étoit insuffisante pour lui; elle ne répondoit pas à l'activité d'un génie qui lui fournissoit des imaginations si relevées.

Un autre défaut de son style, c'est qu'il affecte assez souvent des jeux de mots. Je sais que quelques uns des plus fameux auteurs, parmi les anciens, ont mis ces figures en usage, et qu'Aristote leur a donné place dans sa rhétorique parmi les beautés de cet art : cette fausse élégance est, en soi, petite et badine : ainsi elle est à présent, comme je crois, généralement rejetée par ceux qui savent écrire.

La dernière faute que j'observerai dans la diction de Milton, c'est le fréquent usage de ce que les savants appellent mots *techniques* ou termes de l'art. Une des plus grandes beautés de la poésie, c'est de rendre intelligibles les choses difficiles, et d'exposer ce qui est abstrait de soi-même en des termes si clairs, qu'ils puissent être entendus par des lecteurs ordinaires ; d'ailleurs, la science d'un poëte doit paroître plutôt naturelle ou inspirée, que tirée des livres ou des écoles. Dryden, dans sa traduction de Virgile, s'est servi de quelques termes qui ne sont entendus que sur mer.

Milton emploie le terme *bas-bord;* quand il parle de

bâtiments, il fait mention de *colonnes doriques*, de *pilastres*, de *corniches*, de *frises*, d'*architraves*; quand il traite des corps célestes, vous y rencontrez l'*écliptique*, l'*excentrique*, la *trépidation*, les étoiles tombant du *zénith*, les rayons qui dardent à plomb de l'*équateur*. On pourroit ajouter beaucoup d'autres exemples de même nature.

N° 303.

Volet hæc sub luce videri
Judicis argutum quæ non formidat acumen.
Hor.

J'ai vu dans les ouvrages d'un philosophe moderne une carte des taches du soleil. Mon dernier discours, qui roule sur les fautes de Milton, peut être considéré comme un pièce de cette nature. En suivant cette allusion, j'ajouterai que dans les parties du corps lumineux dont j'ai parlé, il y en a qui brillent avec plus d'éclat et qui jettent une lumière plus vive que les autres; ainsi, quoique j'aie déja fait voir en général que l'ouvrage est infiniment beau, je vais maintenant remarquer les beautés qui m'ont le plus frappé.

Le commencement du poëme est simple et naturel; en cela l'auteur a suivi l'exemple d'Homère et le précepte d'Horace.

Son invocation, pour un ouvrage qui roule principalement sur la création du monde, est adressée fort judicieusement à la muse qui inspira Moïse dans ces livres où notre auteur a puisé son sujet, et au Saint-Esprit qui coopéra d'une façon singulière à la première production de la nature. Après cet exorde, l'auteur

s'élève comme par degrés; sa transition à la fable se présente tout naturellement.

L'évanouissement où les anges restent pendant neuf jours après leur chute du ciel, est une circonstance très ingénieuse. La division de l'enfer en des mers de feu et en une terre ferme pareillement brûlante, et l'espérance bannie de ces régions infernales, marquent encore la fertilité de son imagination.

Les sentiments qu'on trouve dans le premier discours et dans la description de Satan, qui est un des principaux acteurs de ce poëme, nous laissent une idée parfaite de cet esprit malin; son orgueil, son envie, sa vengeance, son obstination, son désespoir, et son impénitence, sont présentés avec tout l'art possible. Son premier discours est une complication de toutes ces passions qui se découvrent séparément dans la suite. Le caractère de ce grand ennemi du genre humain est rempli de traits capables d'élever et d'effrayer en même temps l'esprit du lecteur. Tels sont, dans le livre que nous examinons maintenant, la vivacité avec laquelle il revient le premier de l'évanouissement général, sa posture sur le lac brûlant, la manière dont il s'élève pour en sortir, la description de son bouclier et de sa lance, et l'exclamation qu'il fait aux démons appesantis et plongés dans la mer de feu.

Mais dans tout le poëme, il n'y a point d'endroit plus sublime que celui où il décrit la taille et la stature de Satan.

Ses sentiments répondent par-tout à son caractère, et conviennent parfaitement à un être dont la nature est extrêmement haute et dépravée : tel est l'endroit où il prend possession du lieu des tourments.

Au milieu des impiétés que cet esprit forcené profère, l'auteur a pris soin de n'en faire entrer aucune qui ne soit remplie d'absurdités, et incapable de choquer un lecteur religieux; ses discours, comme le poëte les représente lui-même, ayant seulement l'apparence de mérite, non la vérité : il est pareillement introduit avec beaucoup d'art, avouant, malgré lui, la toute puissance de son adversaire. Quelques fausses couleurs qu'il donne à la justice, à la miséricorde et aux autres attributs de l'Être suprême, il reconnoît fréquemment sa force illimitée; son orgueil, industrieux à se flatter, lui met devant les yeux la gloire de son ennemi, pour diminuer la honte de sa défaite.

Je ne dois pas ici omettre cette belle circonstance des pleurs qu'il répand à la vue des anges innombrables qui se trouvent enveloppés dans son crime et dans sa ruine.

Le catalogue des mauvais esprits est plein d'érudition; la description qu'il fait des lieux où ils étoient adorés, en s'attachant, suivant l'usage des anciens poëtes, aux rivières, qui sont des termes invariables, ne contribue pas peu à l'agrément de ces passages. L'auteur avoit sans doute en vue, dans cet endroit, le catalogue des vaisseaux d'Homère et la revue des guerriers de Virgile. Les caractères de Moloch et de Bélial préparent le lecteur à ce qu'ils disent et à ce qu'ils font dans les second et sixième livres. Le portrait de Thammuz est un tableau agréable et conforme à ce que nous lisons dans les anciens au sujet de l'adoration qu'on rendoit à cette idole.

Le lecteur me pardonnera si j'insère ici un extrait de la relation de l'ingénieux Mandrel, qui nous expli-

que le culte de cette ancienne idole, et probablement l'origine d'une semblable superstition.

« Nous vînmes à une belle et large rivière, qui est sans doute l'ancien fleuve Adonis, si fameux par les cérémonies idolâtres et par les lamentations que l'on y faisoit en l'honneur d'Adonis. Nous eûmes le bonheur de voir ce qui peut-être a donné lieu à ce que Lucien dit de cette rivière; savoir, qu'en certaines saisons de l'année, sur-tout au temps de la fête d'Adonis, son onde paroît teinte de sang. Les païens attribuoient ce phénoméne au ressentiment sympathique que cette rivière avoit de la mort d'Adonis, tué par un sanglier dans les montagnes d'où elle tire sa source; nous vîmes arriver quelque chose d'approchant : l'eau étoit chargée d'un rouge surprenant; et comme nous l'observâmes dans notre voyage, cette couleur se conservoit assez avant dans la mer : ce qui provient sans doute d'une sorte de vermillon ou d'une terre rouge, que les grandes pluies entraînent dans la rivière, sans que le sang d'Adonis y ait la moindre part. »

L'endroit du catalogue où Milton expose la faculté que les esprits ont de se transformer et de changer de dimensions, donne jour à divers incidents surprenants dans la suite du poëme. A la fin du premier livre, il y en a un qui est tout ensemble merveilleux et probable, parcequ'il a été préparé. Aussitôt que le palais infernal est achevé, la multitude et la foule des esprits inférieurs se resserre dans un petit volume, afin qu'il y ait place dans cette salle pour une assemblée si nombreuse; mais le raffinement du poëte est admirable : car, bien que le vulgaire des esprits infernaux rape-

tisse alors leur forme, ceux du premier ordre conservent toujours leur grandeur naturelle.

La peinture de Mammon et la description du Pandémonium sont remplies de beautés.

Il y a divers autres traits, dans le premier livre, d'une poésie admirable, et qui font bien voir le sublime génie de l'auteur : comme la description de la stature d'Azaziel et de l'étendard infernal qu'il déploie; l'affreuse lumière au moyen de laquelle les mauvais esprits se découvrent l'un l'autre dans le lieu de leurs tourments; les cris des anges rangés en ordre de bataille; la revue que le prince des ténèbres fait de son armée infernale; la lueur subite qui paroît au moment qu'ils tirent leurs épées; la production subite du Pandémonium; les illuminations artificielles qui l'éclairent.

L'on trouvera aussi, dans le premier livre du *Paradis perdu*, des comparaisons très belles. Il est bon d'observer que, quand Milton fait allusion aux choses ou aux personnes, il ne quitte jamais sa comparaison, qu'il ne l'ait portée à quelque idée grande et souvent étrangère au sujet qui l'a fait naître. La ressemblance ne dure peut-être pas plus d'une ligne ou deux; mais le poëte s'étend sur cette corde, jusqu'à ce qu'il en ait tiré quelque noble image, ou quelque sentiment propre à échauffer l'esprit du lecteur, et à l'entretenir d'une manière sublime et convenable à la nature du poëme héroïque. Ceux qui ont lu Virgile et Homère ne pourront qu'être charmés des comparaisons de Milton. Je me suis plus étendu sur ce point, parceque les lecteurs ignorants qui ont formé leur goût

sur de chétives comparaisons, et sur de petites pointes d'esprit si fort en vogue parmi nos poëtes modernes, ne sauroient goûter les beautés qui sont d'une nature plus élevée : ainsi, ils pourroient bien censurer les comparaisons de Milton, où ils ne voient point une similitude parfaite. Perrault, qui étoit de ce caractère, a tâché de tourner en ridicule diverses comparaisons d'Homère, qu'il appelle *comparaisons à longue queue*. Je finirai cet essai sur le premier livre de Milton par la réponse de Boileau :

« Les comparaisons, dit-il, dans les odes et poëmes épiques, ne sont pas seulement mises pour éclaircir et pour orner le discours, mais pour amuser et pour délasser l'esprit du lecteur, en le détachant de temps en temps du principal sujet, et le promenant sur d'autres images agréables : c'est en cela qu'a principalement excellé Homère, dont non seulement toutes les comparaisons, mais tous les discours, sont pleins d'images de la nature, si vraies et si variées, qu'étant toujours le même, il est néanmoins toujours différent, instruisant sans cesse le lecteur, et lui faisant observer, dans les objets mêmes qu'il a tous les jours sous les yeux, des choses qu'il ne s'avisoit pas d'y remarquer. » Il ajoute à ceci, comme une maxime universellement reconnue, qu'il n'est point nécessaire, en matière de poésie, que les points de la comparaison répondent si juste les uns aux autres ; qu'il suffit d'un rapport général, et qu'une trop grande exactitude sentiroit son rhéteur.

Enfin, si nous examinons la conduite d'Homère, de Virgile, et de Milton, nous trouvons que, comme la fable principale est l'ame du poëme, chacun des épi-

sodes est une courte fable qui sert à donner une variété agréable à leurs ouvrages; leurs comparaisons sont autant de courts épisodes; on pourroit ajouter que leurs métaphores sont autant de courtes comparaisons. Si le lecteur considère de ce point de vue les comparaisons du soleil éclipsé, du sommeil de la baleine, des abeilles en essaim autour de leurs ruches, de la danse des fées, que le premier livre contient, il sentira aisément les beautés de tous ces passages.

N° 309.

Di, quibus imperium est animarum, umbræque silentes,
Et Chaos, et Phlegethon, loca nocte silentia late,
Sit mihi fas audita loqui! sit numine vestro
Pandere res alta terra et caligine mersas.

VIRG.

J'ai déja observé en général que la conduite et les sentiments des personnages que Milton introduit dans son poëme, conviennent parfaitement à leurs caractères respectifs; chaque circonstance de leurs discours et de leurs actions est appropriée avec beaucoup d'art aux personnes qui parlent ou qui agissent. Comme le poëte excelle dans le talent de soutenir ses caractères, je demanderai permission de considérer dans cette vue divers passages du second livre. Cette prééminence et cette fausse majesté que l'on attribue au prince des ténèbres est admirablement conservée dans le commencement de ce livre : l'ouverture et la conclusion du conseil, la hardiesse avec laquelle Satan prend sur lui cette grande entreprise, dont la seule pensée faisoit trembler toute l'assemblée infernale, sa rencon-

tre avec le fantôme hideux qui gardoit les portes de l'enfer, et qui se présente à lui dans toute sa terreur, caractérisent bien cet esprit orgueilleux et entreprenant, qui ne pouvoit se soumettre à la toute-puissance.

La même hardiesse et la même intrépidité se découvrent dans diverses aventures de son voyage, à travers les régions de la matière informe : elles se manifestent particulièrement dans la manière dont il s'adresse aux puissances formidables qui dominoient dans l'empire du chaos.

Le caractère de Moloch est plein de cette violence qui le distingue du reste des mauvais anges : il est décrit dans le premier livre comme souillé du sang des sacrifices humains, et comme se délectant à voir couler les larmes paternelles, et à entendre les cris des enfants. Dans le second livre, il est représenté comme le plus furieux esprit qui eût combattu dans le ciel. Si nous considérons le rôle qu'il joue dans le sixième livre, qui rapporte la bataille des anges, nous trouverons qu'il conserve toujours ce caractère de rage et de fureur.

C'est lui qui se lève le premier dans l'assemblée; il se déclare d'une manière brusque pour la guerre; il paroît indigné contre ses compagnons de ce qu'ils perdent même tant de temps à délibérer sur ce point : tous ses conseils sont emportés, hardis, désespérés; tel est celui de s'armer de leurs propres tortures, et de tourner leurs supplices contre celui qui les a condamnés.

L'ardeur avec laquelle il consent à se voir anéanti, plutôt que de vivre misérable et couvert de honte, et

la consolation qu'il se propose en troublant la paix du ciel, sont des sentiments dignes de cet esprit implacable.

Bélial est décrit, dans le premier livre, comme l'idole de la débauche et de la luxure; dans le second livre, il est caractérisé sur ce pied comme timide et paresseux : il ne se distingue, dans les batailles des anges, que par des expressions vaines et orgueilleuses qu'il adresse à Satan, au sujet de l'avantage imaginaire qu'ils ont sur leur ennemi : voilà ce qui constitue cet esprit immonde. Sa manière d'opiner dans l'assemblée infernale répond toujours à son caractère : il y découvre les frayeurs qu'il a d'une seconde bataille, l'horreur de l'anéantissement, et son attachement à la vie, quelque misérable qu'elle soit. Je n'ai pas besoin d'observer que le contraste de ce discours et du précédent sert à varier agréablement les opinions.

Le portrait de Mammon est si bien tracé dans le premier livre, que le poëte n'y ajoute rien dans le second; nous avons appris auparavant qu'il enseigna aux hommes à fouiller la terre pour y chercher l'or et l'argent, et qu'il fut l'architecte du Pandémonium, autrement du palais infernal, où les mauvais esprits devoient s'assembler. Son discours, dans ce livre, convient parfaitement à un caractère si dépravé : cet ange n'étoit occupé dans le ciel que de la pompe extérieure et de la gloire de cette place, et songeoit plus aux richesses du pavé céleste, qu'à la vision béatifique : il conclut que la possession de l'or suffit pour rendre l'enfer supportable.

Belzébuth est regardé comme le second en dignité parmi les démons; c'est aussi, dans le premier livre,

le second qui revient de l'évanouissement général; il confère avec Satan, et il maintient toujours son rang; il se lève avec majesté; ses discours sont pleins de grandeur; il concilie par sa prudence tous les sentiments. La proposition qu'il fait de détacher quelqu'un d'entre eux pour aller à la découverte de ce nouveau monde, est fondée sur quelques paroles de Satan.

Le lecteur sent combien il étoit juste de ne pas omettre, dans le premier livre, le projet sur lequel roule tout le poëme : il convenoit au prince des démons d'en être l'auteur; et le premier après lui en dignité étoit naturellement le plus propre pour le seconder et pour l'appuyer.

L'ancienne rumeur établie dans le ciel, touchant la création du genre humain, marque la dignité de l'homme : il a été le sujet de l'entretien du ciel, avant même qu'il fût créé. Virgile, pour flatter la république romaine, fait passer en revue ses héros dans leur état de préexistence. Milton fait bien plus d'honneur à notre espèce, en nous laissant entrevoir l'homme avant même qu'il eût reçu l'être.

La séparation de cette grande assemblée est traitée d'une manière infiniment sublime et poétique.

Les divertissements des mauvais anges, et le lieu de leur demeure, sont décrits avec une abondance de pensées et une richesse d'invention surprenantes; leurs amusements sont parfaitement convenables à des êtres à qui il ne restoit plus qu'une force et des connoissances mal appliquées.

Ils emploient leur musique à célébrer leurs exploits criminels, et leurs discours à sonder les profondeurs

impénétrables du destin, du libre arbitre et de la prescience. Les rivières qui se perdent dans la mer de feu, l'opposition extrême du froid et du chaud, et le fleuve d'oubli, tout cela est fondé sur la tradition. Les monstrueux animaux que produit ce monde infernal sont représentés en une seule ligne, qui nous en donne une idée plus horrible que n'eût fait une plus longue description.

Cette peinture des démons et de leur demeure, vient très heureusement pour délasser le lecteur au sortir de leur conseil; un poëte médiocre n'auroit pas manqué d'alonger ces circonstances, et par-là il auroit affoibli la fable principale au lieu de l'embellir.

Le vol de Satan aux portes de l'enfer est parfaitement décrit.

J'ai déja déclaré mon avis sur l'allégorie du Péché et de la Mort, qui est cependant un chef-d'œuvre, pourvu qu'on ne la considère pas comme une partie du poëme épique. Satan enfante le Péché, et le Péché enfante la Mort; le mélange incestueux du Péché et de la Mort fait naître ces monstres et ces chiens d'enfer qui, de temps en temps, rentrent dans les flancs de leur mère, et déchirent les entrailles de celle qui leur donna l'être : il peint par-là les agitations d'une mauvaise conscience, et ces affreuses alarmes qu'une mort présente porte dans le cœur des réprouvés.

Il n'est pas nécessaire de faire observer au lecteur les raisons d'intérêt qui réunissent naturellement les trois personnages de cette allégorie, avec quelle justesse le Péché est commis aux portes de l'enfer, et pourquoi il est seul capable d'ouvrir les portes qui conduisent à ce lieu de tortures.

Les descriptions de cette allégorie sont énergiques et pleines d'idées sublimes. La figure de la Mort, la couronne royale sur sa tête, la menace qu'elle fait à Satan, son approche pour le combat, le cri qui accompagna sa naissance, sont des particularités remarquables, et qui conviennent parfaitement à cette puissance terrible. Il est inutile d'observer la juste filiation de ces personnages symboliques, que le Péché fut produit à la révolte de Satan, que la Mort parut peu après qu'il eut été jeté dans l'enfer, et que les terreurs de la conscience furent conçues à la porte de ce lieu de tourments. La description et l'ouverture des portes est très poétique; tout y est frappé au vrai coin de Milton.

Dans le voyage de Satan au travers du chaos, l'auteur parle de divers personnages imaginaires qui habitent cet immense abîme de matière. Ces idées peuvent être du goût de certains lecteurs, qui ne trouvent rien de bon dans un poëte que ce qui est animé; pour moi, je préfère dans cette description les endroits qui ont plus de vraisemblance, et qui sont dans la possibilité : telle est son élévation dans la fumée que vomit en haut le gouffre infernal; sa chute dans un nuage de nitre et d'autres matériaux combustibles, qui, venant à se dilater avec impétuosité, le repoussent en haut : son élancement comme une pyramide de feu, avec son passage laborieux à travers la confusion des éléments, que le poëte appelle la matrice de la nature, et peut-être son tombeau, est dans le même genre de pensées.

Les rayons lumineux qui, de l'extrémité de l'univers, percent jusque dans le chaos, et la découverte

de la terre, que le prince des ténèbres aperçoit d'une distance prodigieuse, suspendue auprès de la lune, présentent des idées nobles et poétiques.

N° 315.

Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.

HOR.

Horace conseille à un poëte de bien mesurer ses forces; il paroît que Milton a parfaitement connu les siennes : son génie étoit fait pour le sublime, son sujet est aussi le plus noble qui pût entrer dans l'esprit humain: tout ce qu'il y a de grand dans la nature, le système du monde intellectuel, le chaos et la création, le ciel, la terre, et l'enfer jouent un rôle dans son poëme.

Après avoir tracé, dans le premier et dans le second livre, le monde infernal avec toutes ses horreurs, le fil de la fable conduit naturellement dans les régions opposées, je veux dire celles de la béatitude et de la gloire.

Si Milton paroît quelquefois descendre de son élévation ordinaire, c'est dans les endroits où il introduit les personnes divines. On peut, à ce que je crois, observer que l'auteur procède avec une espèce de crainte et de tremblement, lorsqu'il fait parler le Tout-Puissant : il n'ose alors donner un plein essor à son imagination; mais il prend le parti de se restreindre aux idées tirées des livres des théologiens les plus orthodoxes, et aux expressions de l'Écriture sainte. Les beautés que nous avons à chercher dans ces discours ne sont pas d'une nature poétique, ni si propres à

remplir l'esprit de grands sentiments que de pensées de religion. La beauté particulière des discours du troisième livre, consiste dans cette brièveté et dans cette clarté avec laquelle le poëte a traité les plus grands mystères du christianisme, et rangé dans un système régulier la conduite de la Providence par rapport à l'homme; il a représenté avec énergie, et dans un jour plus fort que tout ce que j'ai trouvé dans aucun historien, les dogmes abstraits de la prédestination, du libre arbitre et de la grace, comme aussi les grands points de l'incarnation et de la rédemption; circonstances très naturelles dans un poëme qui traite de la chute de l'homme. Comme ces points en eux-mêmes sont un peu secs pour le commun des lecteurs, on ne sauroit assez admirer le jour qu'il répand sur des matières si élevées, non plus que l'art avec lequel il y entremêle tous les ornements poétiques dont le sujet est susceptible. L'univers exposé aux yeux de la Providence forme un tableau digne de la connoissance infinie de Dieu. Cette peinture est autant supérieure à la manière dont Virgile a représenté Jupiter, que l'idée chrétienne de l'Être suprême est plus raisonnable et plus sublime que celle des païens; les objets particuliers sur lesquels il lui fait jeter les yeux sont animés d'une façon très vive et très belle.

La marche de Satan vers les confins de la création est très bien représentée au commencement du discours de l'Éternel; les effets que ce discours produit sur les esprits bienheureux et sur la personne divine à qui il s'adresse, ne peuvent que remplir l'esprit du lecteur d'un sentiment secret de plaisir.

Je ne remarquerai point la beauté du passage où

l'armée des anges paroît interdite. Je me dispenserai aussi de montrer combien le silence du ciel convenoit en cette occasion; je rapporterois la conclusion de ce divin colloque, et l'hymne des esprits célestes, si les bornes de mon discours me le permettoient.

L'arrivée du prince des ténèbres sur l'extérieur de cet univers, qui se présentoit de loin comme un globe médiocre, mais qui lui sembla, quand il fut proche, une plaine immense, est noble et naturelle. Les espaces qu'il parcourt sur l'enveloppe du monde, entre la masse dont l'univers fut produit et cet amas informe de matériaux qui restèrent toujours dans le chaos et la confusion, présentent à l'esprit un tableau extraordinaire. J'ai déja parlé du Limbe de vanité, que le poëte place sur la surface extérieure de cet univers; je vais m'étendre un peu sur cet article et sur d'autres allégories du poëme.

Aristote observe que la fable d'un poëme épique doit abonder en circonstances probables et étonnantes; ou, comme les critiques français s'énoncent, la fable doit être remplie de vraisemblance et de merveilleux; cette régle est aussi belle et aussi juste qu'aucune qui soit dans la poétique d'Aristote.

Si la fable est seulement probable, elle ne diffère en rien d'une véritable histoire; si elle est seulement merveilleuse, c'est un vrai roman; le point est de donner un air de vraisemblance au merveilleux. La fable de Milton est un chef-d'œuvre dans ce genre; la guerre du ciel, la réprobation des anges, l'état d'innocence, la tentation du serpent et la chute de l'homme, malgré le merveilleux, sont non seulement croyables, mais un point de foi.

L'on peut concilier le merveilleux avec le vraisemblable, en introduisant des acteurs capables, par la supériorité de leur nature, d'effectuer le merveilleux, qui n'est pas dans le cours ordinaire des choses. Le vaisseau d'Ulysse converti en rocher, et la flotte d'Énée changée en nymphes, se rapprochent de la vraisemblance dès que les dieux s'en mêlent; par cet artifice, Homère et Virgile ont trouvé le secret de remplir leurs poëmes d'événements surprenants, mais non pas impossibles; et c'est ce qui produit si fréquemment, dans l'esprit du lecteur, le sentiment le plus agréable, je veux dire l'admiration. Si l'*Énéide* a quelque chose de vicieux dans ce genre, c'est au commencement du troisième livre, où le myrte qu'Énée arrache distille du sang: pour faire passer ce fait, Polydore, enveloppé dans l'arbre, raconte que les barbares habitants du pays l'ayant percé de leurs flèches et de leurs javelots, le bois qui resta dans ses plaies prit racine, et donna naissance à cet arbre dont le sang sortoit. Cette histoire semble avoir du merveilleux, et non de la vraisemblance, parcequ'elle est attribuée au seul effet de la nature. Si nous examinons la fable de Milton, quoique nous la trouvions pleine d'incidents surprenants, ils sont généralement convenables aux idées du christianisme: tout s'y trouve, pour ainsi dire, tempéré par une juste mesure de probabilité. Je dois seulement excepter le Limbe de vanité, avec son épisode du Péché et de la Mort, et quelques personnages imaginaires du chaos; ce sont des descriptions de songes et d'ombres, non de choses ou de personnes. Je sais que plusieurs critiques regardent comme des allégories les histoires de Circé, de Polyphème, des Sirènes,

et même toute l'*Iliade* et l'*Odyssée;* mais, quand cela seroit, ces poëmes sont des fables qui, suivant les opinions alors courantes, auroient pu être prises à la lettre; les personnages qui s'y trouvent introduits sont d'une telle nature, qu'ils auroient pu faire tout ce qui leur est attribué, comme aussi les circonstances dans lesquelles ils sont représentés auroient pu être véritables et réelles. Cette apparence de probabilité est si essentielle à la poésie, qu'Aristote observe que les anciens écrivains, pour donner davantage à leur sujet l'air de vérité, se servoient des noms de ces grands hommes qui avoient effectivement vécu dans le monde, quoique la tragédie roulât sur des aventures qui ne leur étoient jamais arrivées. En un mot, l'allégorie d'un poëme épique doit paroître vraisemblable, non seulement dans le sens caché, mais encore dans le sens littéral. L'histoire doit être telle, qu'un lecteur ordinaire puisse s'y prêter, quelque vérité naturelle, morale ou politique que les hommes d'une plus grande pénétration y puissent découvrir.

Satan, après avoir long-temps erré sur la surface ou sur l'enveloppe extérieure de cet univers, y découvre une ouverture pour entretenir la communication entre le ciel et les objets créés; c'est par-là que les anges se transportent dans ce bas monde, afin de s'acquitter de leurs messages auprès du genre humain. La pause que le prince des ténèbres fait au bord de ce passage, son attention à contempler la face de la nature, qui lui parut dans la fleur de sa beauté, et la comparaison qui marche à la suite, remplissent l'esprit du lecteur d'idées aussi nobles que surprenantes; il précipite ses yeux, ou plutôt sa vue intuitive, dans ce vaste creux

de l'univers : il parcourt les merveilles de cet immense amphithéâtre qui est entre les deux pôles du ciel, et d'un coup d'œil il envisage toute la circonférence de la création.

Son vol entre les divers mondes qui brillent à ses côtés, et la description particulière du soleil, sont de l'imagination la plus fertile; sa taille, son discours, sa transformation en ange de lumière, tout cela est traité avec une beauté exquise. Le voyage qu'il fait faire au démon vers cet astre, qui, suivant l'opinion vulgaire, est la plus brillante partie de la création, et l'ange qu'il y place, sont deux particularités remarquables, et d'autant mieux fondées, que les plus fameux philosophes ont prétendu que chaque orbe avoit son intelligence particulière. L'Écriture même nous dit qu'un apôtre vit un pareil ange dans le soleil. La réponse que cet ange fait au démon, sans le connoître, est pleine de retenue et de majesté : l'endroit où il se présente comme ayant assisté à la création, prépare le lecteur à ce qui suit dans le septième livre.

Il lui montre la terre d'une manière si distincte, que le lecteur se transporte presque dans l'éloignement pour la voir du lieu où il est.

Je ne dois pas finir mes réflexions sur ce troisième livre, sans remarquer cette célèbre plainte de Milton, qui en fait le commencement, et qui certainement mérite toutes les louanges qu'on a pu lui donner; cependant, comme je l'ai déja insinué, elle peut être plutôt regardée comme un hors-d'œuvre, que comme une partie du poëme : on peut dire la même chose de cette belle digression sur l'hypocrisie, qui se trouve dans le même livre.

N° 321.

Nec satis est pulchra esse poemata, dulcia sunto.
Hor.

Ceux qui savent combien il y a eu de volumes écrits sur Homère et sur Virgile, me pardonneront aisément la longueur de mes discours sur Milton. Le *Paradis perdu* est regardé, par les meilleurs juges, comme la plus grande production de l'esprit humain, ou du moins comme le plus bel ouvrage qui ait paru dans notre langue; ainsi, quoique j'aie tâché de donner, dans mes six premiers essais, une idée générale de ses beautés et de ses défauts, je me suis cru obligé d'en faire un sur chaque livre en particulier. Il n'est pas nécessaire d'avertir mon lecteur qu'il y a dans tout le poëme, et sur-tout dans les descriptions, une infinité de beautés que je n'ai point relevées; mon intention est de remarquer seulement celles qui me paroissent les plus frappantes, ou celles qui pourroient échapper.

Ceux qui ont lu quelques observations sur l'*Odyssée*, sur l'*Iliade* et sur l'*Énéide*, savent fort bien que leurs auteurs conviennent tous entre eux des principales beautés de ces poëmes : cependant chacun a découvert divers coups de maître qui étoient échappés aux autres; ainsi, je ne doute point que tout écrivain qui traitera ce sujet après moi ne trouve dans Milton des beautés que je n'ai pas fait sentir.

Comme les plus grands maîtres en fait de critique diffèrent entre eux sur certains points du poëme épique, je ne me suis pas astreint scrupuleusement aux régles que chacun d'eux a données; j'ai pris la liberté de me joindre tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et quel-

quefois de m'éloigner d'eux tous, quand j'ai cru que la raison l'exigeoit.

Nous pouvons distinguer en trois classes les beautés du quatrième livre. Dans la première, je comprends les peintures de la vie tranquille que nous trouvons dans les descriptions d'Éden, du paradis, du berceau d'Adam, etc.; la seconde renferme les machines, c'est-à-dire les discours et la conduite des bons et des mauvais anges; la dernière partie regarde la conduite d'Adam et d'Ève, qui sont les principaux acteurs du poëme.

A l'égard de la description du paradis, Milton a suivi la régle d'Aristote, qui veut que l'on répande tous les ornements de la diction sur les endroits languissants et dépourvus d'action: aussi le lecteur peut-il observer que les expressions sont plus fleuries et plus travaillées dans ces descriptions, que dans les autres parties du poëme. Je dois encore ajouter que, bien que ces peintures de jardin, de rivières, de météores, et des parties inanimées de la nature, soient, avec justice, censurées dans un poëme héroïque, quand elles sont trop longues, la description du paradis auroit été manquée, si le poëte ne s'étoit pas un peu étendu sur ce sujet. C'est la scène où l'action principale se passe, et nous avons par-là une idée du bonheur dont nos premiers pères sont déchus. Le plan qu'il nous en donne est très beau: il est formé sur le petit tableau qui se trouve dans la sainte Écriture.

L'imagination abondante de Milton a versé sur ce lieu de béatitude et d'innocence une si prodigieuse quantité d'agréments, qu'on ne finiroit point, si on vouloit les remarquer tous en particulier.

Je ne dois pas quitter cet article, sans observer que l'on auroit peine à trouver dans le poëme un seul discours d'Adam ou d'Ève où les sentiments et les allusions n'eussent pas rapport à cette habitation délicieuse. Durant tout le cours de l'action, le lecteur se promène agréablement au milieu du paradis. Enfin, les critiques ont remarqué que, dans les poëmes où il entre des bergers, les pensées devoient toujours avoir une teinture des bois, des champs et des rivières. Nos premiers pères ne perdent presque jamais de vue leur heureuse habitation, dans ce qu'ils disent, ni dans ce qu'ils font: leurs pensées, si le lecteur veut me permettre cette expression, se sentent toujours du paradis.

Nous avons présentement à considérer les machines du quatrième livre. A la vue d'Éden, Satan est rempli de sentiments différents de ceux qu'il avoit conçus dans les enfers: ce lieu lui inspire des pensées convenables. Il réfléchit sur l'heureuse condition dont il est déchu; il éclate par un discours où la vérité arrache de sa bouche l'aveu de son ingratitude: mais, après s'être accusé lui-même, il se confirme dans l'impénitence, et dans le dessein qu'il a formé d'entraîner l'homme dans son crime et dans sa misère. Ce combat des passions est animé avec beaucoup d'art.

Le prince des ténèbres adresse au soleil un discours plein de vivacité. Il se met ensuite en devoir d'étudier la situation de nos premiers pères, et de découvrir comment il pourra les attaquer avec le plus d'avantage. Le saut qu'il fait par-dessus les murailles du paradis, la figure qu'il prend pour se poster en embuscade sur l'arbre de vie qui étoit au milieu du jardin, et qui s'é-

levoit par-dessus tous les autres arbres; sa descente parmi la troupe des animaux, qui sont représentés si agréablement comme jouant autour d'Adam et d'Ève, et ses métamorphoses en différentes créatures, afin d'entendre la conversation de ce couple aimable; toutes ces circonstances, dis-je, donnent une agréable surprise au lecteur; elles servent encore à lier cette suite d'aventures dans lesquelles le poëte engage ce grand artisan de malice.

L'idée qu'il a eue de transformer Satan en vautour, et de le placer sur l'arbre de vie, semble être une imitation de l'*Iliade*, où, sous la figure d'un vautour, deux divinités s'abattent sur le sommet d'un chêne.

L'on ne pourroit en dire autant de l'endroit où il le place à l'oreille d'Ève sous la forme d'un crapaud. Mais le tressaillement avec lequel il reprend sa propre figure saisit le lecteur, tant par rapport à la description littérale, qu'à la morale cachée sous cette allégorie. Sa réponse, quand il est découvert et sommé de rendre compte de son état, convient à l'orgueil et à l'intrépidité de son caractère.

La réprimande de Zéphon est belle et touchante. La fierté du prince des démons, lorsqu'il paroît devant Gabriel, chef des bons anges qui gardoient le paradis, a tant de beautés, qu'elle ne peut manquer de frapper le commun des lecteurs. Le passage où Gabriel annonce de loin l'approche du nouveau captif, est rendu avec une grande force et une prodigieuse vivacité d'imagination.

Le discours de Gabriel et de Satan est soutenu de sentiments dignes de ces deux chefs. L'endroit où Satan s'arme de force et d'audace, quand il se prépare

pour le combat, est véritablement sublime et l'emporte peut-être sur la description de la Discorde célébrée par Longin, ou sur celle de la Renommée dans Virgile. Ces deux divinités sont toutes deux représentées les pieds fixes sur la terre et la tête élevée dans le ciel.

Je dois ici remarquer que Milton est par-tout plein de traits et quelquefois de passages traduits littéralement des plus grands poëtes grecs et latins; mais je ne veux pas interrompre le fil de ces remarques par des réflexions qui ne seroient d'aucun usage que pour les savants.

La séparation du combat entre Gabriel et Satan, par le moyen des balances d'or suspendues dans le ciel, est un raffinement sur la pensée d'Homère, qui nous dit que Jupiter pesa les destinées d'Hector et d'Achille avant qu'ils en vinssent aux mains. Le lecteur peut voir tout le passage au vingt-deuxième livre de l'*Iliade*.

Avant le combat qui doit décider du sort de Turnus et de celui d'Énée, Jupiter pèse leurs destinées. Quoique Milton ait tiré cette belle idée de l'*Iliade* et de l'*Énéide*, il ne l'insère pas ici comme un embellissement poétique, mais il l'emploie pour prolonger sa fable, en séparant les deux guerriers. Nous trouvons cette noble allégorie dans la sainte Écriture, où il est dit d'un méchant prince, quelques heures avant qu'il soit assassiné, qu'il a été pesé dans la balance et trouvé trop léger.

Je ne dois ici observer, par rapport aux machines, que la descente d'Uriel sur un rayon de lumière; et l'artifice dont le poëte se sert pour le faire descendre et remonter à ce soleil, est une gentillesse qu'on auroit pu admirer dans un poëte d'une petite imagina-

tion; mais cette idée semble au-dessous du génie de Milton. La description des légions des anges armés, qui font leur ronde nocturne dans le paradis, me frappe davantage.

Son idée sur les cantiques des anges, que nos premiers pères entendent souvent chanter pendant la nuit, est tout à-la-fois divine et amusante.

Nous avons en dernier lieu à considérer la manière dont il fait agir Adam et Ève dans le quatrième livre: le point de vue où le poëte les présente à Satan inspire à cet ange rebelle des mouvements d'envie et de surprise.

Nos premiers pères paroissent assis sur un lit de fleurs près d'une fontaine, entourés de divers animaux qui semblent leur rendre hommage.

Les discours de ces deux premiers amants sont également pleins de passion et de sincérité. Les déclarations qu'ils se font l'un à l'autre sont très vives, mais en même temps naturelles; en un mot, ce sont les galanteries d'un paradis.

Le morceau où Ève raconte ses idées au moment de sa création, et la façon dont elle fut conduite à Adam, est un des plus beaux endroits de Milton, et peut-être ne cède-t-il pas à ce que les poëtes ont de plus achevé. Il est travaillé avec tant d'art, qu'il plaira sûrement au lecteur le plus délicat, sans offenser le plus sévère.

Un poëte inférieur en jugement et en invention auroit trouvé de la difficulté à remplir ces situations de sentiments propres à l'état d'innocence: il n'auroit pu décrire la vivacité de l'amour, sans afféterie ou sans hyperbole; il auroit eu peine à faire dire à l'homme les choses les plus tendres, sans sortir de la dignité qui lui

étoit naturelle; et à les faire entendre à sa femme, sans blesser la modestie de son sexe. Enfin, il auroit été fort embarrassé de rapprocher la sagesse de la beauté, et de faire concerter ensemble des perfections qui semblent se faire la guerre.

La conversation que nos premiers pères ont à la fin de la journée est pleine d'images gracieuses et de sentiments convenables à leur état et à leurs caractères. Le discours d'Ève en particulier fait connoître la douceur de son esprit; les paroles et les pensées sont si naturelles, qu'il ne peut être suffisamment admiré.

Je conclurai mes réflexions sur ce livre, en observant la transition inimitable qui se trouve dans leur prière: c'est une de ces beautés que Longin a relevées dans son vingt-troisième chapitre.

N° 327.

Major rerum mihi nascitur ordo.

Virg.

Nous avons vu, dans le livre précédent, comment le démon s'approcha d'Ève, afin de lui inspirer, dans le sommeil, des pensées de vanité, d'orgueil et d'ambition. L'auteur, qui prépare tous les événements avec un art infini, fonde sur cette situation la première partie du cinquième livre. Adam, à son réveil, trouve Ève encore endormie: il découvre dans ses yeux quelque chose d'extraordinaire. La posture dans laquelle il la regarde est décrite avec une tendresse inexprimable; et le murmure dont il se sert pour l'éveiller est le plus doux qui jamais ait été porté à l'oreille d'une personne que l'on aime.

Dans la conversation d'Adam et d'Ève, Milton a eu souvent en vue le Cantique des cantiques. On voit, dans ce livre saint, l'esprit de la poésie orientale et souvent beaucoup de rapport avec Homère, qui, selon l'opinion la plus générale, étoit contemporain de Salomon. On ne sauroit douter que le poëte n'ait imité deux passages du Cantique, qui sont prononcés à une pareille occasion et qui sont remplis de ces images agréables de la nature. « Voilà mon bien-aimé qui me parle et qui me dit: Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, mon unique beauté, et venez; car l'hiver est déja passé, les pluies se sont dissipées et ont cessé entièrement. Les fleurs paroissent sur notre terre, le temps de tailler la vigne est venu; la voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre; le figuier a commencé à pousser ses premières figues; les vignes sont en fleur et on sent la bonne odeur qui en sort: levez-vous, mon unique beauté, et venez..... Venez mon bien-aimé, allons à la campagne; levons-nous de bon matin pour nous rendre à nos vignes; voyons si elles fleurissent, si la grappe tendre paroît, et si les grenades boutonnent. » (*Ch.* VII, *v.* 10; et *ch.* II, *v.* 11.)

La préférence qu'il donne au jardin d'Éden sur cet autre où le sage monarque folâtroit avec sa belle Égyptienne, montre que le poëte avoit dans l'esprit cette scène délicieuse.

Le songe d'Ève est plein de ces vaines imaginations, mères de l'orgueil, que le démon tâchoit de lui inspirer. Les paroles qu'elle adresse en dormant à Adam se sentent du même esprit.

Un poëte sans jugement auroit toujours fait tenir à Adam le même langage que celui-ci; mais la flatterie

et la fausseté ne sont pas du goût de l'Adam de Milton : d'ailleurs, dans l'état d'innocence, Ève ne pouvoit se prêter à de pareils discours, hormis dans un songe, qui étoit l'ouvrage du démon, et qui ne tendoit qu'à souiller son imagination.

Quoique ce songe prépare à la catastrophe du poëme, les particularités en sont si bien enveloppées, qu'elles ne précipitent point l'événement du neuvième livre; et, si l'on y trouve du naturel, il est accompagné d'un certain dérangement qui est l'effet du sommeil. Adam, comme il convient à la sagesse qu'il possède, instruit Ève en cette rencontre, et la console en même temps.

L'hymne du matin est une imitation de l'un de ces psaumes où, dans un transport de gratitude et d'adoration, le psalmite invite non seulement les anges, mais les parties les plus remarquables de la nature, à se joindre à lui pour exalter leur commun auteur. Ces sortes d'invocations remplissent l'esprit de grandes idées sur les ouvrages de Dieu, et réveillent cet enthousiasme naturel à la piété. Si l'on peut, en tout temps, inviter les parties inanimées de la nature à se joindre à nous pour célébrer la gloire de l'Éternel, cela convenoit encore mieux à nos premiers pères, qui avoient l'esprit tout occupé de la nouveauté de la création. Les différentes dispensations de la Providence envers le genre humain leur étoient inconnues, et ils ignoroient divers sujets de louanges, qui peuvent aujourd'hui échauffer la dévotion de leur postérité. Il seroit inutile de remarquer la noblesse et la poésie répandues dans tout cet hymne, comme la sainte résolution qui la termine.

Le départ de Raphaël, et son vol à travers les chœurs

des anges, est noblement imaginé. Milton remplit perpétuellement son poëme de circonstances merveilleuses et étonnantes : c'est pour cela qu'il représente la porte du ciel fabriquée de manière qu'elle s'ouvrît d'elle-même aux approches de l'archange.

Le poëte ici semble avoir eu en vue deux ou trois passages du dix-huitième livre de l'*Iliade*, et sur-tout celui où Homère dit, en parlant de Vulcain, qu'il avoit fait vingt trépieds qui rouloient sur des roues d'or : ces trépieds pouvoient se rendre d'eux-mêmes à l'assemblée des dieux, et s'en retourner quand ils n'étoient plus nécessaires. Scaliger a censuré très sévèrement Homère sur ce point; madame Dacier a tâché de le justifier: je ne prétends point déterminer si le merveilleux, en cet endroit d'Homère, ne s'éloigne point trop du vraisemblable. La structure des portes de Milton n'est pas si extraordinaire que celle des trépieds; mais je suis persuadé qu'il n'en auroit pas fait mention, s'il n'y avoit été autorisé par un passage de l'Écriture, où il est dit des roues célestes qu'elles étoient animées, qu'elles se remuoient d'elles-mêmes, ou qu'elles s'arrêtoient comme les chérubins qui les accompagnoient.

Dans le livre suivant il décrit le char du Messie avec des roues vivantes, conformément au plan de la vision d'Ézéchiel. Je suis persuadé que le père Le Bossu, et M. et madame Dacier, qui justifient tout ce que l'on reprend dans Homère par quelque chose de parallèle dans la sainte Écriture, n'auroient pas manqué, s'ils y eussent pensé, de comparer les trépieds de Vulcain avec les roues d'Ézéchiel.

Plusieurs poëtes français, italiens et anglais, ont donné carrière à leur imagination, pour peindre les

anges: Milton a mieux réussi que tous ceux que j'ai lus; et ce qu'il nous dit est conforme aux idées que l'Écriture nous en donne. Après nous avoir montré Raphaël dans son céleste plumage, descendant sur la terre, le poëte conclut sa description par une circonstance qui est tout à-la-fois neuve et très bien imaginée.

La réception que les anges du paradis terrestre font à Raphaël, sa marche au travers d'une pluie de parfums, et son apparition à Adam, qui le reconnoît de loin, contiennent toutes les graces dont la poésie est susceptible. L'auteur nous donne ensuite une description particulière des occupations domestiques d'Ève.

Cet endroit, aussi bien que quelques autres du même livre, ne roule que sur la manière dont nos premiers pères vivoient dans le paradis; mais il est relevé d'images si charmantes et d'expressions si fortes, qu'il n'est pas un des moins agréables de ce poëme.

La majesté naturelle d'Adam, et sa soumission à l'être supérieur qui daigne le visiter, la salutation solennelle que l'ange donne à la mère du genre humain, Ève, occupée à les servir, tout cela fait une peinture admirable.

La conduite de Raphaël convient entièrement à la dignité de sa nature, et à ce caractère d'esprit sociable sous lequel l'auteur l'a si judicieusement introduit. Il avoit reçu ordre de converser avec Adam, comme un ami avec son ami; il étoit chargé de lui parler de l'ennemi qui machinoit sa ruine: conformément à cela, il est représenté assis à table avec Adam, et mangeant des fruits du paradis. L'occasion le jette naturellement sur la manière dont les anges se nourrissent. Après avoir conversé avec l'homme sur des sujets indiffé-

rents, il l'exhorte à l'obéissance, et il passe naturellement à l'histoire des anges maudits qui travaillent à la ruine de nos premiers pères.

Si j'avois suivi la méthode du père Le Bossu, qui suppose que l'action de l'*Énéide* commence au second livre, j'aurois regardé le discours de Raphaël comme le commencement de l'action du *Paradis perdu*. Plusieurs raisons m'ont fait prendre l'autre parti. Je pourrois aussi montrer pourquoi j'ai considéré la prise de Troie comme un épisode, conformément à l'intelligence commune de ce mot; mais, comme cette dissertation seroit ennuyeuse, et peut-être inutile à ceux qui ont lu mon premier discours, je ne m'étendrai pas là-dessus. Il n'importe quelle de ces notions soit la bonne; l'unité de l'action de Milton est conservée, soit que nous considérions la chute de l'homme, dans son commencement immédiat, comme procédant des résolutions prises dans le conseil infernal, soit que nous la rapportions au moment de la première révolte des anges dans le ciel. La cause que Milton attribue à la rébellion est fondée sur des passages de la sainte Écriture et sur l'opinion de quelques grands écrivains. Le poëte ne pouvoit prendre de meilleurs garants.

La révolte des anges est décrite avec une grande force d'imagination et avec une variété admirable.

Homère, en parlant des personnes et des choses, nous dit que, dans le langage des dieux, elles ont des noms différents de ceux que les hommes leur donnent. Milton l'a imité: il est encore appuyé de l'autorité de l'Écriture. Le personnage d'Abdiel, qui, seul de l'armée de Satan, conserva l'obéissance à son créateur, nous fournit un bel exemple d'une singula-

rité religieuse. Le séraphin fait éclater son zèle par des sentiments soutenus des expressions les plus vives. Son caractère désigne ce mépris généreux et cette intrépidité qui accompagnent la vertu. L'auteur, sans doute, le propose pour modèle à ceux qui vivent dans un monde corrompu et dépravé.

N° 333.

Vocat in certamina divos.

VIRG.

Nous allons entrer dans le sixième livre du *Paradis perdu*, où le poëte décrit la bataille des anges. Dans divers passages des livres précédents, il en a fait naître une grande attente; ainsi son lecteur se trouve préparé à cette terrible guerre. Je ne me suis point arrêté, dans mes observations sur les premiers livres, à relever les endroits qui ont rapport à l'action de ce livre.

Le poëte ne parle jamais de cette bataille, qu'il ne présente des images grandes, terribles, et convenables au sujet. Je ne saurois m'empêcher de remarquer l'endroit du troisième livre où la puissance qui domine sur le chaos parle à Satan.

Il falloit une grande abondance d'invention, et une imagination très forte pour remplir cette bataille de circonstances qui pussent élever et étonner l'esprit du lecteur; il falloit en même temps un jugement très fin pour éviter tout ce qui eût pu paroître petit et trivial.

Ceux qui connoissent Homère sont surpris de trouver que ses batailles s'animent de plus en plus jusqu'à

la conclusion de l'*Iliade :* le combat des anges de Milton a la même beauté. Il débute par des signes de colère qui conviennent à la toute-puissance courroucée.

La première mêlée est sous une voûte de feu, formée par une volée de dards brûlants et de flèches innombrables. La seconde attaque est encore plus terrible; elle est remplie de tonnerres artificiels, qui semblent rendre la victoire douteuse; ils produisent même une espèce de consternation parmi les bons anges. L'enlèvement des montagnes et des promontoires se voit ensuite. Enfin, le Messie vient dans une plénitude de majesté et de terreur. La pompe de son apparition, au milieu du rugissement de ses tonnerres, du feu de ses éclairs et du bruit des roues de son char, est décrite avec toute la vivacité possible.

Il n'y a rien, dans la mêlée du premier et du dernier jour, qui ne paroisse naturel et convenable aux idées que la plupart des lecteurs se formeroient d'un combat entre deux armées de puissances spirituelles.

Ces descriptions pourront paroître extraordinaires à ceux qui n'y auront point été préparés par la lecture des anciens poëtes, et d'Homère en particulier. L'idée d'attribuer le premier usage de l'artillerie aux anges rebelles est certainement très hardie. Une si pernicieuse invention étoit digne de sortir de l'esprit de cet être, qui affecte en tout la majesté de son créateur. Cet artifice étoit le seul moyen qu'il pût mettre en œuvre pour imiter ces tonnerres qui, dans toute la poésie, tant sacrée que profane, sont nommés les ar-

mes du Tout-Puissant. L'enlèvement des montagnes n'étoit pas une pensée moins hardie que la première. Nous sommes, en quelque façon, disposés à cet incident par les relations que les anciens poëtes nous ont laissées de la guerre des géants; ce qui a encore autorisé le poëte à se servir de cette circonstance.

Plusieurs savants soutiennent que la fable de la guerre des géants, qui a fait tant de bruit dans l'antiquité, et qui a donné naissance à la plus sublime description des ouvrages d'Hésiode, étoit une allégorie fondée sur la tradition du combat entre les bons et les mauvais anges.

Il ne seroit peut-être pas hors de propos de considérer avec quel jugement Milton a évité tout ce qu'il y a de bas et de trivial dans les descriptions des poëtes grecs et latins, et comment il a en même temps embelli tout ce qu'il a trouvé de grand dans leurs ouvrages. Homère, dans un passage que Longin a célébré pour sa sublimité, et que Virgile et Ovide ont imité, nous dit que les géants jetèrent Ossa sur Olympe, et Pélion sur Ossa. Il ajouta à Pélion l'épithète de εἰνοσίφυλλον, pour le relever encore, en présentant à l'imagination des lecteurs tous ces bois qui croissent d'ordinaire sur les montagnes; il a aussi choisi, avec beaucoup d'art, ces trois monts si connus des Grecs. La scène de Milton ne lui permettoit pas de mettre en usage cette dernière beauté. Claudien, dans son fragment sur la guerre des géants, nous a bien marqué cette imagination effrénée qui lui étoit naturelle; il nous dit que les géants arrachèrent des îles entières par les racines, et qu'ils les lancèrent contre les dieux.

Il nous en décrit un en particulier, prenant dans ses bras l'île de Lemnos, et la lançant vers le ciel avec toute la boutique de Vulcain ; un autre arrache le mont Ida avec la rivière Énipée, qui descend de cette montagne; mais le poète, non content de le décrire avec cette charge sur les épaules, nous dit que le fleuve couloit de son dos pendant qu'il tenoit la montagne. Tout lecteur judicieux sent que de telles idées approchent plus du burlesque que du sublime; elles procèdent d'une imagination déréglée, et elles divertissent plutôt l'esprit qu'elles ne l'étonnent. Milton a pris tout le sublime des anciens, et il en compose de magnifiques images.

Nous avons, dans sa description, toute la majesté d'Homère, enrichie de l'imagination de Claudien sans ses puérilités.

Il n'est pas nécessaire de faire observer la situation des mauvais anges, quand ils virent les promontoires fondre sur leurs têtes d'une si terrible manière, ni les beautés infinies de ce livre; elles sont si remarquables, qu'elles ne sauroient échapper au lecteur le plus ordinaire.

Il y a en effet tant de traits merveilleux de poésie dans ce livre, et une si grande variété d'idées sublimes, qu'il seroit impossible de les faire entrer dans ce discours; d'ailleurs, je trouve que milord Roscommon les a insérés, pour la plupart, dans son *Essai sur la Poésie*.

Malgré la sublimité du génie de Milton, il s'est aidé, dans ce livre, de tout ce qu'il a pu emprunter des anciens poëtes. L'épée de Michel, qui fait un si

grand carnage parmi les mauvais anges, sortoit de l'arsenal de Dieu.

Virgile nous dit que l'épée d'Énée, qui lui avoit été donnée par une divinité, mit en piéces l'épée de Turnus, qui venoit d'une forge mortelle. La morale de cet endroit est divine ; cette épée allégorique, entre les mains d'un favori du ciel, s'accorde avec l'ancienne façon de penser des orientaux.

Homère a employé cette idée; et nous trouvons, au livre des Machabées, que le héros qui avoit combattu avec tant de gloire et de succès à la tête du peuple choisi, reçut en songe une épée de la main du prophète Jérémie. La blessure de Satan est une imitation d'Homère, qui nous dit qu'après que Dioméde eut blessé Mars et Vénus, il sortit de leurs plaies du sang très pur, qui ne provenoit pas de chairs mortelles; et que les blessures de ces substances revêtues de l'immortalité furent bientôt refermées et guéries, quoique la douleur fût très vive.

Je ne doute pas que Milton, dans la description de Moloch en fuite, et rugissant de la blessure qu'il avoit reçue, n'eût en vue l'*Iliade*. Mars, après avoir été blessé, se retire du combat, et pousse un cri plus terrible que celui d'une armée quand elle commence la charge. Homère ajoute qu'au cri du dieu des combats, les Grecs et les Troyens, qui étoient engagés dans une bataille générale, furent saisis d'effroi. Milton a conservé toute l'horreur de cet endroit, sans donner dans le même ridicule.

Il s'est encore servi utilement de plusieurs grandes images de l'Écriture : le char du Messie est d'après la

vision d'Ézéchiel, qui tient beaucoup du poétique d'Homère, comme l'observe Grotius.

L'endroit où l'Éternel envoie son fils pour confondre l'armée des anges rebelles, est imité d'un sublime passage des psaumes.

Le lecteur découvrira aisément plusieurs autres traits de même nature.

Avant que de faire venir les anges aux mains, Milton s'est sans doute échauffé l'imagination par la lecture du combat des dieux dans l'*Iliade*. Homère nous donne un spectacle d'hommes, de héros et de dieux engagés dans la mêlée. Mars anime les deux armées qui combattent; il élève sa voix, de manière qu'il est entendu distinctement au milieu des cris et de la confusion du combat. Jupiter tonne sur leur tête; Neptune élève une si furieuse tempête, que le champ de bataille et les sommets des montagnes tremblent autour des combattants. Le poëte nous dit que Pluton lui-même, dont l'habitation étoit au centre de la terre, se jeta hors de son trône.

Le poëte grec décrit ensuite Vulcain allumant un brasier ardent contre le fleuve Xanthe, et Minerve jetant un rocher sur Mars, qui couvroit, nous dit-il, sept arpents dans sa chute.

Homère fait entrer dans sa bataille des dieux tout ce qu'il y a de grand et de terrible dans la nature; Milton a rempli d'horreur le combat des anges. Les cris des armées, le bruit des chariots d'airain, les rochers et les monts lancés dans les airs, le tremblement de terre, le feu, le tonnerre, tout cela est mis en jeu pour élever l'imagination du lecteur, et pour lui donner une idée convenable d'une si grande action.

Avec quel art le poëte n'a-t-il pas représenté la terre tremblante, même avant qu'elle fût créée?

Quelle justesse et quelle sublimité ne trouve-t-on point aussi dans l'endroit où il ébranle, sous les roues du char du Messie, le ciel entier, hormis le trône de Dieu!

Quoique le Messie paroisse revêtu de terreur et de majesté, le poëte a trouvé le moyen d'en faire concevoir à son lecteur une idée encore plus grande que ce qu'il peut exprimer.

En un mot, le grand génie de Milton, soutenu d'une érudition profonde, s'élève, dans ce livre, à la sublimité de son sujet. Comme il connoissoit à fond ce qui étoit capable de toucher l'esprit, il savoit qu'il étoit nécessaire de donner de temps en temps au lecteur certains repos et certains délassements. Il a entremêlé avec beaucoup d'art quantité de discours, de réflexions, de comparaisons, et d'autres amusements semblables, pour égayer la narration, et pour soulager l'attention du lecteur, afin qu'il pût toujours suivre sa grande action, et qu'il eût, par ce contraste d'idées, un goût plus vif des plus beaux endroits de sa description.

N° 339.

Ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis:
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto
Cœperit, et rerum paullatim sumere formas.

VIRG.

Longin avance qu'il peut y avoir une élévation de sentiments dans de certains morceaux où il n'y a

point de passion. Pour justifier son opinion, il rapporte des exemples tirés des anciens auteurs. Le pathétique, comme il l'observe, peut animer le sublime et le rendre plus touchant; mais il n'y est point essentiel. C'est pourquoi, dit-il, nous trouvons fort souvent que ceux qui savent le mieux exciter les passions n'ont pas le talent d'écrire d'une manière grande et sublime; et ainsi du contraire. Milton nous a fait voir sa capacité dans ces deux genres. Le septième livre où nous entrons est un exemple de ce sublime dénué de passion. L'auteur paroît dans une espèce de majesté calme et composée: quoique les sentiments ne donnent pas une si grande émotion que ceux du livre précédent, ils ne laissent pas d'être magnifiques. Le sixième livre, comme une mer agitée, représente la grandeur au milieu de la confusion. Le septième touche l'imagination, comme une mer calme, et remplit agréablement l'esprit du lecteur, sans y rien produire de semblable au tumulte et à l'agitation.

Entre autres régles qu'il donne pour réussir dans cette sorte de sublime, Longin recommande à son lecteur l'imitation des auteurs les plus célébres: il lui conseille sur-tout de considérer, s'il écrit sur un sujet poétique, comment Homère auroit parlé dans la même occasion; par ce moyen, un grand génie saisit l'esprit d'un autre, sans le copier servilement. Il y a dans Virgile mille passages brillants où Homère, pour ainsi dire, a mis le feu.

Milton, quoique la force de son génie fût capable de produire un ouvrage parfait, a sans doute élevé ses idées par cette imitation que Longin a recommandée.

Dans le livre qui traite de l'ouvrage des six jours, le poëte n'a reçu que peu de secours des auteurs profanes, à qui les merveilles de la création étoient inconnues; mais il s'est aidé de plusieurs traits poétiques de la sainte Écriture. Le savant auteur dont j'ai parlé, quoique païen, a observé la manière sublime dont le législateur des Juifs a décrit la création au premier livre de la *Genèse*. Tous les endroits de l'Écriture sainte, où il est parlé de ce grand événement, sont pleins de la même majesté. Milton a montré son jugement d'une manière remarquable, en faisant usage de ce qui convenoit à son poëme, et en modifiant ces tours de poésie orientaux qui étoient destinés pour des lecteurs dont l'imagination étoit montée sur un ton plus haut que dans les climats les plus froids.

Le discours où Adam prie l'ange de l'instruire de ce qui s'est passé dans les régions de la nature avant sa création, est plein de grandeur et de majesté. L'endroit où il lui dit qu'il lui reste assez de jour pour traiter un pareil sujet est exquis dans son genre.

Le conseil que l'ange donne à nos premiers pères de chercher modestement à s'instruire, et les raisons qu'il rend de la création du monde, ont une grande justesse et une grande beauté. Le Messie, par lequel, comme nous l'apprenons dans l'Écriture, le monde fut créé, s'avance avec la puissance de son père, entouré d'une armée d'anges, et revêtu de toute la majesté qui lui convient en commençant un ouvrage qui, suivant nos idées, paroît l'effort de la toute-puissance. Quelle belle description notre auteur n'a-t-il pas tirée sur ce passage d'un des prophètes: « Je voyois

quatre chariots qui sortoient d'entre deux montagnes d'airain! »

J'ai déja parlé de ces chars de Dieu, et de ces portes du ciel: j'ajouterai seulement ici qu'Homère nous représente les célestes battants comme s'ouvrant d'eux-mêmes; mais il renverse ensuite cette idée, en nous disant que les Heures, quand il faut ouvrir ou refermer ces portes d'éternelle durée, écartent ou rapprochent sans peine ce nuage épais qui leur sert de barrière.

Je ne connois rien de plus sublime que la description où le Messie, à la tête de ses anges, jette les yeux dans le chaos, en calme la confusion, s'avance dans son sein, et trace la circonférence de la création.

L'idée des compas d'or est dans l'esprit d'Homère, et fait une très noble particularité de cette description merveilleuse. Quand Homère parle des dieux, il leur attribue, avec la même grandeur d'imagination, diverses armes. Que le lecteur parcoure seulement la description de l'égide ou du bouclier de Minerve, dans le cinquième livre de l'*Iliade;* celle de sa lance, qui renversoit des escadrons entiers, et de son casque assez grand pour couvrir une armée composée des troupes de cent villes. Le compas d'or paroît un instrument très naturel dans la main de celui que Platon appelle le divin géomètre. La poésie se plaît à renfermer les idées abstraites sous des allégories et des images sensibles. Nous trouvons la création traitée dans ce goût par un des prophètes, qui nous représente le tout-puissant architecte mesurant les eaux dans le creux de sa main, et les cieux de sa paume. « C'est lui, dit-il, qui réduit la poussière de

la terre dans les célestes boisseaux, qui pèse les montagnes, et qui met les collines dans la balance. » Un autre, décrivant l'Être suprême occupé à ce grand ouvrage de la création, l'offre à nos yeux jetant les fondements de la terre, et tendant sur elle une ligne droite; et, dans un autre endroit, il nous propose l'Éternel ornant les cieux, faisant reposer le pôle du septentrion sur le vide, et suspendant la terre sur le néant.

Les beautés des descriptions de ce livre sont si nombreuses, qu'il est impossible de les détailler dans ce discours; le poëte y a employé toute l'énergie de sa langue. Les diverses scènes de la création se présentent l'une après l'autre; de sorte que le lecteur se croit présent à cet ouvrage merveilleux, et qu'il tient, pour ainsi dire, sa place parmi les chœurs des anges qui en sont les spectateurs. Il y a une beauté infinie dans la conclusion du premier jour.

On trouve la même élévation de pensées dans le troisième jour, quand les montagnes furent produites, et que les vallons furent formés.

Nous voyons aussi sortir de la terre le monde végétable: la relation de ce jour est remplie de toutes les graces que les autres poëtes ont répandues sur leurs descriptions du printemps, et elle offre à l'imagination du lecteur différentes scènes qui charment et surprennent tout ensemble.

Les divers ornements des cieux brillent au quatrième jour.

On est surpris de voir comment le poëte a pu être assez concis dans sa description de l'ouvrage des six jours, pour les comprendre dans les bornes d'un

épisode, et comment il a cependant rapporté toutes les particularités capables d'en donner une idée vive Ceci est encore plus remarquable dans son récit du cinquième et du sixième jour, où il nous a mis sous les yeux la création des animaux, depuis le reptile jusqu'à l'éléphant. Le lion est le roi des animaux terrestres, léviathan ou la baleine fait l'étonnement de la mer. Ainsi l'auteur s'est appliqué avec beaucoup de jugement à les décrire. Le sixième jour se termine par la création de l'homme; sur quoi l'ange prend occasion, comme après le récit de la bataille céleste, de faire ressouvenir Adam de son obéissance, qui étoit le principal but de cette visite.

Le poëte représente ensuite le Messie retournant aux cieux et considérant son admirable ouvrage. Il y a beaucoup de sublime dans cette partie du poëme, où l'auteur décrit les circonstances admirables de ce grand période de temps. Tels sont la perfection du ciel et de la terre; le triomphe du Messie montant à travers les portes éternelles ; le plaisir qu'il prend quand il jette les yeux en bas, sur cette nouvelle création; la joie que chaque partie de la nature semble ressentir de son existence; les hymnes que les étoiles du matin chantèrent ensemble, et les acclamations que les fils de Dieu firent en son honneur.

Je ne saurois conclure ce livre sur la création sans parler d'un poëme qui a, depuis peu, paru sous ce titre. L'ouvrage est rempli de pareils sentiments et mérite d'être regardé comme une des plus belles productions de la poésie anglaise. Le lecteur verra avec un plaisir sensible les plus profonds mystères de la philosophie animés de tous les charmes de la poésie

et traités avec autant de raison que d'imagination. L'auteur nous a montré ce dessein dans tous les ouvrages de la nature, qui nous conduisent à la connoissance du premier principe. Enfin, il a mis dans un jour éclatant cette sagesse incompréhensible que le fils de Sirach a si noblement attribuée à l'Être suprême dans la formation du monde, en nous disant, *Eccles.*, c. 9, v. 1, qu'il la créa, qu'il la vit, qu'il la nomma, qu'il la répandit sur tous ses ouvrages.

N° 345.

Sanctius his animal, mentisque capacius altæ
Deerat adhuc, et quod dominari in cætera posset.
Natus homo est.

Ovid. Metam.

La peinture que fait Raphaël de la bataille des anges, et l'histoire de la création du monde, ont toutes les qualités requises dans un épisode : elles tiennent toutes deux à la principale action, et elles font corps avec la fable.

Le huitième livre s'ouvre par une belle description de l'effet que le discours de l'ange produisit sur nos premiers pères. Une curiosité naturelle engage Adam à s'informer des mouvements de ces corps célestes, ouvrages les plus distingués et les plus remarquables des six jours.

L'adresse du poëte à écarter Ève de cette savante conversation pour l'amuser d'une manière plus convenable à son sexe, mérite attention. L'épisode de ce livre eût été trop flatteur pour elle ; aussi l'auteur a-t-il cru devoir l'éloigner : il prend pour cela un tour très ingénieux.

Les réponses de l'ange aux questions d'Adam, du côté de la morale, sont édifiantes; mais du côté de la science, elles ont quelque ambiguïté, parcequ'il eût été absurde de donner l'archange pour garant d'aucun système particulier de philosophie. Les principaux points des hypothèses de Ptolémée et de Copernic y sont décrits avec beaucoup de précision et de netteté; ils sont aussi expliqués d'une manière agréable et poétique.

Il y a dans ce même livre deux beautés remarquables : l'une est l'endroit où notre premier père expose à Raphaël le plaisir qu'il a de converser avec lui, et offre, pour le retenir, de lui conter son histoire; l'autre est le tour que l'ange prend pour donner à notre premier père occasion de parler. Virgile, conduisant aux enfers Énée et la sibylle, leur fait entrevoir les portes du Tartare fermées; ils entendent les gémissements, le bruit des chaînes, et les coups qui retentissent dans ces régions de peine et de tristesse. Milton a imité ce passage de l'*Énéide*.

L'épisode où l'homme entretient l'ange présente des situations admirables. Rien n'est plus propre à réveiller l'attention du lecteur, que l'embarras de notre premier père, pendant qu'il étoit, pour ainsi dire, tout neuf et qu'il sortoit des mains du créateur. Il est surpris de sa propre existence; il considère les divers ouvrages de la nature : les lumières de sa raison lui apprennent que tout ce qu'il voit est, aussi bien que lui, la production de quelque être infiniment bon et puissant, qu'ainsi il doit son culte et son adoration à cet être. Le discours qu'il adresse au soleil et aux parties de la création les plus éclatantes, est plein de naturel.

On ne sauroit assez admirer la première idée qui se présente à son esprit, quand il passe, pour la première fois, au sommeil; il s'imagine rentrer dans le néant : le songe dans lequel il trouve la preuve de son existence, et (s'il m'est permis de me servir de ce terme) sa translation dans le jardin qui lui étoit destiné, sont des circonstances très bien imaginées, et fondées sur ce que l'histoire sainte nous enseigne.

Ces incidents merveilleux, et plusieurs autres semblables qui se trouvent dans cette partie de l'ouvrage, plairont par la nouveauté et par le naturel. Il semble qu'ils naissent du sujet; cependant, il n'y avoit qu'un grand génie qui pût les imaginer; quoiqu'ils soient naturels, ils ne sont pas communs, ce qui est le vrai caractère d'un bon ouvrage.

L'impression que la défense de toucher à l'arbre de vie laisse dans l'esprit de nos premiers pères, est décrite avec grande force et avec beaucoup de jugement. La peinture des animaux et des oiseaux qui passent en revue devant Adam, est très belle et très vive.

Adam expose aussi une conversation qu'il eut avec son créateur sur la solitude. En cet endroit, l'Être suprême fait un essai de son propre ouvrage, et met à l'épreuve cette faculté raisonnable dont il avoit doué sa créature. Adam insiste, dans ce divin colloque, sur l'impossibilité d'être heureux, malgré le paradis et l'empire du monde qu'il possédoit, sans la conversation et sans la société de quelque créature raisonnable qui partageât avec lui toutes ses bénédictions. Ce dialogue, par la seule beauté des pensées, sans aucuns ornements poétiques, est un des plus beaux en-

droits du poëme : le lecteur en doit examiner la justesse et la délicatesse. Le poëte a merveilleusement conservé le caractère de majesté et de condescendance dans le créateur, et en même temps celui d'humilité et d'adoration dans la créature.

Adam passe à l'histoire de son second sommeil, et du songe dans lequel il vit la formation d'Ève. La nouvelle passion que cette vue excite dans son cœur est magnifiquement touchée.

La tristesse d'Adam quand il perdit de vue ce beau fantôme, ses exclamations de joie et de gratitude lorsqu'il découvrit une créature réelle et semblable à l'apparition qui lui avoit été présentée en songe, et ses démonstrations d'amitié, sont exprimées avec toute la délicatesse possible.

Quoique cette partie du poëme soit écrite avec beaucoup de feu et d'esprit, l'amour que l'on y voit est convenable à l'état d'innocence. Si le lecteur compare la manière dont Adam conduisit Ève au berceau nuptial, avec ce que Dryden a fait, sur la même occasion, dans une scène de la chute de l'homme, il s'apercevra du soin que Milton a eu d'éviter, dans un sujet si délicat, toutes les pensées qui pouvoient offenser la religion ou la pudeur. Les sentiments sont chastes, mais ils ne sont pas froids, et ils offrent à l'esprit des idées de la passion la plus vive, et de la plus grande pureté. Quel noble mélange de transports et d'innocence notre auteur n'a-t-il pas joint dans la réflexion qu'Adam fait sur les plaisirs de l'amour, comparés à ceux des sens !

La déclaration de notre premier père développe si bien à l'ange le cœur humain, qu'il semble appréhender les maux que les excès de cette passion pourront

causer à l'espèce en général, aussi bien qu'à Adam en particulier. Il le fortifie par des avis de saison, qui préparent le lecteur aux aventures du livre suivant, où la foiblesse qu'Adam laisse ici entrevoir l'engage dans la désobéissance qui est le sujet du poëme. Sa réponse à la remontrance de l'ange montre que son amour, quelque violent qu'il parût, étoit toujours fondé sur la raison, et, par conséquent, qu'il n'étoit pas indigne du paradis.

Le discours d'Adam à l'ange, quand il part, marque une déférence et une gratitude qui sied bien à une nature inférieure; il est rempli de la dignité qui convenoit au père du genre humain dans l'état d'innocence.

N° 351.

In te omnis domus inclinata recumbit.

VIRG.

Si nous faisons attention aux trois grands poëmes qui ont paru jusqu'ici, nous trouverons que le sujet en est fort simple. Homère vivoit environ trois cents ans après la guerre de Troie; comme les Grecs n'écrivoient pas beaucoup dans ce temps, nous pouvons supposer que la tradition n'avoit conservé jusqu'à lui que très peu de chose de l'histoire d'Ulysse et d'Achille.

L'histoire qui fait le fond du poëme de Virgile étoit pareillement très nue: son obscurité autorisoit la fiction, et permettoit à Virgile de donner une pleine carrière à son imagination: nous voyons cependant qu'il a mêlé, dans le cours de sa fable, les principales par-

ticularités de l'histoire d'Énée. Le lecteur en trouvera un abrégé dans Denys d'Halicarnasse.

Puisque aucun des critiques n'a considéré la fable de Virgile du côté de l'historique, il ne sera peut-être pas hors de propos de l'examiner dans ce jour autant que mon sujet me le permet. Tout homme qui prendra la peine de lire l'abrégé dont je viens de parler, sentira que le caractère d'Énée étoit distingué par une grande piété pour les dieux, et par une superstitieuse observation de prodiges, d'oracles et de prédictions. Virgile a non seulement conservé ce caractère dans la personne d'Énée; il a donné place dans son poëme aux prophéties que le rapport des écrivains et la tradition avoient fait passer jusqu'à lui. Le poëte romain s'est contenté de prendre les faits reçus, et il leur a donné le tour qu'il a voulu pour les faire paroître plus naturels, plus agréables, ou plus surprenants. Je crois que plusieurs lecteurs ont été choqués de cet oracle puéril qu'une des harpies prononce aux Troyens dans le troisième livre : savoir, qu'avant qu'ils aient bâti la ville qu'ils se proposent, ils seront réduits par la faim à manger leurs propres tables. Quiconque saura que cette circonstance étoit un point de l'histoire d'Énée, conviendra que le poëte a très bien fait d'en parler. Denys d'Halicarnasse nous rapporte qu'une devineresse avoit prédit à Énée qu'il devoit pousser sa route à l'occident, jusqu'à ce que ses compagnons dévorassent leurs tables. Cette prophétie se vérifia lorsqu'ils eurent débarqué en Italie : ils se mirent à manger les gâteaux dont ils se servoient faute d'assiettes; sur quoi un de la compagnie dit plaisamment : Comment! nous mangeons nos tables! Ils saisirent tout d'un coup ce

discours, et ils conclurent que la prédiction étoit accomplie. Virgile n'a pas cru qu'il fût à propos d'omettre une particularité si essentielle : mais il est bon de considérer avec quel jugement il l'a traitée, et comme il a retranché tout ce qui pouvoit paroître au-dessous de la majesté du poëme héroïque. C'est une harpie affamée qui fait la prédiction, et le jeune Ascagne qui relève une bagatelle.

Cette observation est bien dans la bouche d'un enfant : elle auroit été ridicule dans la bouche de tout autre personne de la compagnie. Je croirois volontiers que le changement de la flotte troyenne en nymphes peut de même se justifier. Cette machine est ce qu'il y a de plus forcé dans l'*Énéide ;* aussi plusieurs critiques en ont-ils été choqués. Virgile lui-même, avant de commencer ce récit, prévient que ce qu'il va dire paroîtra incroyable, mais qu'il est autorisé par la tradition. Ce qui me confirme encore que ce changement de la flotte étoit un fait reçu, c'est qu'Ovide a inséré la même métamorphose dans son histoire de la mythologie païenne.

Je n'ai trouvé aucun critique qui ait considéré de cette sorte la fable de l'*Énéide*, ni qui ait observé que la tradition autorise ces endroits qui paroissent les plus défectueux. J'espère que la longueur de cette réflexion ne sera pas désagréable à quelques curieux.

Le fait sur lequel roule le poëme de Milton est encore plus raccourci que le sujet de l'*Iliade* et de l'*Énéide.* Le poëte en a fait entrer toutes les circonstances dans le corps de sa fable. Le neuvième livre est fondé sur quelques paroles de l'Écriture, où nous apprenons que le serpent étoit le plus subtil de tous les animaux ;

qu'il proposa à la femme de manger du fruit défendu; qu'elle succomba à la tentation, et qu'Adam suivit son exemple. De ce petit nombre de particularités, Milton a formé un sujet intéressant: il a entremêlé ces diverses circonstances de tant de fictions agréables et naturelles, que son histoire paroît un commentaire sur la sainte Écriture, ou plutôt, semble une relation complète d'un événement dont l'autre est seulement l'abrégé. J'ai insisté d'autant plus sur cette considération, que je regarde la conduite comme la principale beauté du neuvième livre, qui est plus chargé d'incidents qu'aucun autre de tout le poëme. Le voyage de Satan autour du globe, et l'ombre de la nuit dans laquelle il se tient toujours, de peur d'être découvert par l'ange du soleil, qui l'avoit auparavant démasqué, préparent admirablement ce que nous voyons arriver dans la suite. Le prince des démons, après avoir examiné toutes les créatures, et choisi celle qui convenoit le mieux à ses vues, retourne au paradis terrestre: il s'insinue de nuit dans le jardin, par le moyen d'une rivière souterraine, et il sort de ce gouffre par une fontaine qui couloit près de l'arbre de vie. Le poëte, qui ne parle en personne que le moins qu'il est possible, et qui, suivant l'exemple d'Homère, remplit tout son ouvrage d'actions et de caractères, expose un monologue de notre ennemi infernal. Après que Satan a fini son discours, il se glisse comme un brouillard à travers le jardin, pour chercher l'animal sous la forme duquel il avoit résolu de tenter nos premiers pères. Cette peinture a quelque chose de très poétique et de très surprenant.

La description du matin convient parfaitement à un

poëme divin, et au printemps de la nature. L'auteur représente la terre, avant qu'elle fût maudite, comme un grand autel qui exhale son encens de toutes parts, et qui envoie une odeur agréable vers le trône de son créateur. Il fait ensuite une noble peinture d'Adam et d'Ève, qui offrent leur prière matinale, et qui entrent dans le concert universel de louanges et d'adoration en l'honneur du vrai Dieu.

La dispute qui suit entre nos deux premiers pères est traitée avec beaucoup d'art : elle procède d'une différence de jugement, non de la passion : il ne s'y mêle aucune aigreur ; chacun expose doucement ses raisons. Cette dispute est de la nature de celles qui auroient pu arriver dans le paradis, si l'homme eût conservé l'heureux état d'innocence. Il y a beaucoup de délicatesse dans la morale que renferme le discours d'Adam. Le lecteur le plus ordinaire ne sauroit manquer de la sentir. Cet amour violent que le père du genre humain décrit si magnifiquement dans le huitième livre se manifeste ici de plusieurs manières : ces regards tendres qu'il jette sur Ève, quand elle s'éloigne de lui, nous l'annoncent ; son impatience et son occupation durant son absence l'expriment : mais il se découvre particulièrement dans ce discours passionné, où, la voyant perdue sans ressource, il prend la résolution de périr avec elle, plutôt que de vivre sans elle.

Les différentes ruses que le tentateur met en œuvre, quand il a trouvé Ève séparée de son mari, les charmantes images de la nature qui sont entremêlées dans cette partie de l'histoire, et les progrès naturels vers la catastrophe, sont des beautés si remarquables, qu'il est inutile de les relever.

Je ne me suis point attaché, dans mes remarques sur ce grand ouvrage, à observer les comparaisons; j'en ai donné une idée générale dans mon discours sur le premier livre. Il y en a cependant une dans cette partie du poëme que je remarquerai ici, parcequ'elle est non seulement très belle, mais qu'elle est la plus vive de tout le poëme; je veux dire celle qui exprime la promptitude et la noble démarche du serpent animé par le malin esprit, et conduisant Ève à sa ruine, pendant qu'Adam étoit trop éloigné d'elle pour l'assister.

Ce plaisir empoisonné, ces transports passagers de crime et de joie que le poëte représente dans nos premiers pères, au temps qu'ils mangent du fruit défendu; cet accablement d'esprit, cette morne tristesse, et ces mutuelles accusations qui succèdent; tout cela est plein d'imagination et de naturel.

Quand Didon, dans le quatrième livre de l'*Énéide*, succombe au mouvement qui fut la cause de sa ruine, Virgile nous dit que la terre trembla, que les cieux furent remplis d'éclairs, et que les nymphes poussèrent des hurlements sur le sommet des montagnes. Milton, avec le même esprit, représente toute la nature troublée au moment où Ève mangea du fruit défendu.

Lorsqu'Adam tombe dans le même crime, l'univers paroît une seconde fois dans les convulsions.

Comme toute la nature se ressentit du crime de nos premiers pères, ces symptômes de trouble et de consternation sont bien imaginés; ils servent tout à-la-fois de prodiges et de témoignages de la douleur universelle.

La conversation d'Adam et d'Ève, après qu'ils ont

mangé du fruit défendu, est une copie exacte de celle de Jupiter et de Junon, dans le quatorzième livre de l'*Iliade*. Junon s'approche de Jupiter avec la ceinture qu'elle a reçue de Vénus; Jupiter lui dit qu'elle lui paroît plus belle et plus adorable qu'il ne la trouva dans le commencement de leurs amours. On les voit après se reposer sur le sommet du mont Ida, qui produit sous eux un lit de fleurs, les lotos, le safran et l'hyacinthe. Homère conclut sa description par leur sommeil.

De tous les poëtes, Milton est celui qui a le plus étudié Homère, et qui a le plus de rapport à son génie; ainsi je crois que j'aurois donné un détail imparfait de ses beautés, si je n'avois pas observé les endroits parallèles qui sont les plus remarquables dans ces deux grands auteurs. J'aurois encore pu remarquer plusieurs vers et plusieurs expressions qui sont tirés du poëte grec; mais j'ai craint que ces petites observations ne parussent trop recherchées, et j'ai omis exprès ces similitudes. A l'égard des incidents plus considérables, leur conformité avec Homère non seulement les fera valoir, mais les mettra à couvert de la censure des ignorants et des petits esprits.

N° 357.

Quis talia fando
Temperet a lacrymis?

VIRG.

Le dixième livre du *Paradis perdu* a une plus grande variété de personnages qu'aucun autre du poëme. L'auteur, sur le point du dénouement, introduit tous

ceux qui ont eu part à l'action : c'est comme le dernier acte d'une bonne tragédie, où tous les personnages sont amenés devant le spectateur, pour faire une figure convenable à la situation qu'ils ont eue dans la pièce.

Je considèrerai ce livre par rapport aux personnages célestes, infernaux, humains, et imaginaires.

Pour commencer par les choses du ciel, nous voyons les anges gardiens du paradis qui retournent vers l'empyrée, après la chute de l'homme, dans le dessein de justifier leur vigilance. Leur arrivée, leur réception, et la douleur où s'abandonnèrent ces esprits qui se réjouissent, comme dit l'Écriture, de la conversion d'un pécheur, sont très bien décrites.

Le fils de Dieu, qui, dans les parties précédentes de ce poëme, intercède pour nos premiers pères avant leur chute; qui détruisit les anges rebelles et qui créa le monde, descend du paradis, et prononce la sentence sur les trois coupables. La fraîcheur du soir, circonstance que la sainte Écriture amène dans cette grande scène, est poétiquement décrite par notre auteur. Il s'est tenu aux termes de leur jugement, tels qu'ils sont dans la Bible : il a mieux aimé négliger la cadence de ses vers que de rien changer aux discours qui nous ont été divinement transmis; le remords et la confusion de nos premiers pères, tout nus devant leur juge, sont bien présentés. A l'arrivée des deux monstres, le Péché et la Mort, qui s'élancent sur la terre, le Tout-Puissant expose aux anges la profondeur de ses desseins.

Les voix célestes, comparées par l'Écriture au bruit du tonnerre ou des grandes eaux, célèbrent, dans leurs cantiques, le Saint des saints.

Quoique l'auteur fasse de fréquentes allusions à l'Écriture, je n'ai observé, dans mes remarques, que celles qui sont d'une nature poétique, comme dans l'endroit de ce livre où il décrit le Péché et la Mort marchant à travers les ouvrages de la nature. Elle n'étoit point encore montée sur son cheval pâle, ce qui revient à ce passage de l'Écriture si poétique et si terrible à l'imagination : *En même temps je vis paroître un cheval pâle; et celui qui étoit monté dessus s'appeloit* la Mort; l'Enfer *le suivoit.* (*Apoc.* chap. VI, v. 8.)

Dans la classe des choses célestes, nous pouvons comprendre l'ordre que reçurent les anges de produire divers changements dans la nature, et d'altérer sa pureté.

En conséquence, ils donnent aux astres et aux planètes des influences malignes; ils affoiblissent la lumière du soleil; ils apportent l'hiver dans les régions les plus tempérées; ils placent les vents et les tempêtes en divers quartiers des cieux; ils munissent les nuages de tonnerres; en un mot, ils mettent un rapport secret entre la nature et l'homme corrompu. Ces incidents sont très beaux; et l'endroit où nous voyons les anges soulevant la terre, dont ils changent la position par rapport au soleil, est rempli de cette imagination sublime qui étoit si particulière à ce grand auteur.

En second lieu, nous avons à considérer les agents infernaux suivant l'idée que Milton nous en a donnée dans ce livre. Ceux qui ont voulu relever la grandeur du plan de Virgile, observent qu'il a conduit son lecteur à travers toutes les parties de la terre connues de son temps : l'Asie, l'Afrique et l'Europe lui servent de théâtre. Celui de Milton est d'une plus grande éten

due, et remplit l'esprit d'idées bien plus étonnantes. Satan fait sept fois le tour de la terre. Au sortir du paradis, il monte parmi les constellations; et après avoir traversé l'univers, il poursuit son voyage à travers le chaos : nous le conduisons de vue jusque dans son empire infernal.

La première apparition qu'il fait dans l'assemblée des anges de ténèbres est pleine de circonstances qui donnent une agréable surprise au lecteur : mais il n'y a point d'incident qui frappe davantage que la transformation des assistants. Le changement lent et sensible de Satan en affreux dragon est dans le goût d'Ovide, et peut aller de pair avec les plus célèbres de ses métamorphoses. Milton ne manque jamais d'embellir ses peintures et de donner la dernière main à chaque incident qu'il admet dans son poëme. Le sifflement subit qui se fait entendre dans cet épisode, les dimensions et le volume de Satan, si supérieur à celui des esprits infernaux transformés comme lui, et la métamorphose annuelle qu'il leur fait subir, tout cela justifie ce que je viens d'avancer : la beauté de la diction est remarquable dans cet épisode. J'ai observé, dans le sixième discours de ces remarques, combien il y a de jugement et de force d'invention.

Nous avons ensuite à considérer Adam et Ève, ou les personnages humains. L'art de Milton n'est nulle part plus marqué que dans la manière dont il conduit le caractère de nos premiers pères. La représentation qu'il nous en donne, sans falsifier l'histoire, doit inspirer au lecteur de la compassion pour eux. Quoiqu'Adam enveloppe toute l'espèce dans sa misère, son crime procède d'une foiblesse que tout homme est

porté à excuser. Nous nous sentons du penchant à la plaindre, en ce que nous voyons un effet de la fragilité humaine plutôt qu'une mauvaise intention; et chacun excuse volontiers une faute, où il auroit lui-même pu tomber. C'est un excès d'amour pour Ève qui a ruiné Adam et sa postérité. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'auteur est justifié dans ce point par plusieurs des Pères et des écrivains les plus orthodoxes. Milton remplit son poëme de ce style engageant que les critiques français appellent *le tendre*.

Dans le livre que nous considérons maintenant, Adam et Ève nous laissent voir des sentiments qui non seulement intéressent le lecteur dans leur affliction, mais qui excitent les passions les plus touchantes dhumanité et de commisération. Quand Adam voit les divers changements de la nature, il paroît dans un désordre d'esprit convenable à quelqu'un qui a perdu tout à-la-fois son innocence et son bonheur: il est rempli d'horreur, de remords, de désespoir. Dans l'angoisse de son cœur, il se plaint à son créateur de ce qu'il lui a donné l'existence qu'il ne lui demandoit pas.

Il revient immédiatement de sa présomption; il avoue que sa condamnation est juste, et il demande la mort comme l'effet de la parole de Dieu.

Tout ce discours est plein de la même émotion, et de sentiments naturels à un esprit accablé de trouble et de chagrin. Je ne dois pas omettre cette généreuse compassion que notre premier père montre pour sa postérité: le lecteur en doit être touché.

Qui peut ensuite voir le père du genre humain, la face contre terre, se lamentant pendant la nuit, pleu-

rant son existence et souhaitant la mort, sans prendre part à sa douleur?

La situation d'Ève, dans ce livre, n'est ni moins touchante ni moins propre à disposer le lecteur en sa faveur : elle s'approche d'Adam avec beaucoup de tendresse; mais il la repousse avec un esprit de reproche et d'indignation proportionné à l'état d'un homme que la passion emporte. Les discours qu'elle emploie pour l'apaiser ont quelque chose de très poétique.

La réconciliation d'Adam et d'Ève est pleine de tendresse. Ève, aveuglée par son désespoir, propose à son mari de vivre dans le célibat pour empêcher leur crime de pénétrer jusqu'à leur postérité; elle consent à se donner la mort, si le premier parti lui paroît impossible à exécuter. Ces sentiments excitent la compassion du lecteur, ils contiennent de plus une très belle morale. La résolution de mourir, pour finir notre misère, ne montre pas tant de fermeté que le dessein de la supporter et de se soumettre aux décrets de la providence; c'est pourquoi notre auteur attribue, avec grande délicatesse, cette pensée à Ève, et il la fait désapprouver à Adam.

Nous devons enfin considérer les personnages imaginaires, ou la Mort et le Péché. Ces allégories sont certainement l'effort des grands génies; mais, comme je l'ai déja observé, elles ne sont pas conformes à la nature d'un poëme héroïque. Celle du Péché et de la Mort est exquise dans son genre, si on ne la considère pas comme partie d'un tel ouvrage. Les vérités qui y sont renfermées sont si claires et si sensibles, que je ne perdrai point le temps à les remarquer; j'observerai seulement qu'on a de la peine à concevoir comment le

poëte a pu trouver des mots et des tours si propres pour décrire les actions de ces deux personnages imaginaires, et particulièrement dans cette partie où il fait bâtir à la Mort un pont sur le chaos : cet ouvrage étoit digne de Milton.

Puisque je trouve jour à parler de ces sortes de personnages imaginaires qui peuvent être admis dans les poëmes épiques, je proposerai avec soumission mon sentiment sur une matière curieuse en elle-même, et qui n'a jamais encore été traitée par aucun critique. Il est certain qu'Homère et Virgile sont pleins de personnages imaginaires, qui font un très bon effet dans la poésie, quand ils se rencontrent seulement sans avoir d'action suivie. Homère personnifie le Sommeil et il lui donne un rôle court dans son *Iliade*. Quoique nous regardions ce personnage comme chimérique, nous devons considérer que les païens lui ont érigé des statues, qu'ils l'ont placé dans leurs temples, et qu'ils en font une divinité réelle. Homère n'emploie ces figures, que pour transmettre agréablement au lecteur quelque chose de simple. Il passe légèrement là-dessus, et ces sortes d'expressions doivent plutôt être regardées comme des phrases poétiques, que comme des descriptions allégoriques. Au lieu de nous dire naturellement que les hommes prennent la fuite quand ils sont épouvantés, il introduit la Fuite et la Crainte, compagnes inséparables ; au lieu de dire que le temps où Apollon auroit dû recevoir sa récompense étoit venu, il nous dit que les Heures la lui apportèrent ; au lieu de décrire les effets que produisoit l'égide de Minerve dans la bataille, il nous dit que la Terreur, la Déroute, la Discorde, la Fureur, la Poursuite, le Massacre, et

la Mort, en faisoient la bordure. Il nous représente de même la Victoire suivant Dioméde; la Discorde, mère des Funérailles et de la Tristesse; Vénus habillée par les Graces; Bellone, portant la Terreur et la Consternation ainsi qu'un habillement. Virgile nous fourniroit aussi plusieurs exemples. Milton se sert souvent de ces figures, comme lorsqu'il dit que la Victoire se tenoit à la droite du Messie, quand il marchoit contre les anges rebelles; qu'au lever du soleil, les Heures ouvroient les portes de la lumière; que la Discorde étoit la fille du Péché. Telles sont encore ces expressions où, décrivant le chant du rossignol, il ajoute, *le Silence étoit charmé;* et, quand le Messie ordonna au Chaos de se tranquilliser, *la Confusion entendit sa voix.* Je pourrois ajouter une infinité de figures semblables qui se trouvent dans Milton. Il est évident que ces allégories ne sont pas faites pour être prises dans le sens littéral, mais seulement pour présenter d'une manière agréable différentes idées au lecteur. Ainsi je conclus que ces personnages imaginaires ne devoient point être admis pour principaux acteurs; ils sont trop hardis, et ils ne conviennent pas à un poëme héroïque, dont les principales parties doivent être vraisemblables.

Je ne saurois m'empêcher de croire que le Péché et la Mort sont des acteurs aussi déplacés que la Force et la Nécessité dans une des tragédies d'Eschyle, qui représente ces deux personnages garottant Prométhée à un rocher; aussi a-t-il été justement censuré par les plus grands critiques. Je ne connois aucun personnage imaginaire employé d'une manière plus sublime que dans un des prophétes; il représente Dieu descendant

des cieux pour visiter les péchés des hommes; et il ajoute cette terrible circonstance, *devant lui marchoit la Peste.* Il est sûr qu'il auroit pu décrire ce personnage imaginaire avec toutes ses taches de pourpre; il auroit pu le faire précéder par la Fièvre; il auroit pu placer la Douleur à sa droite, la Frénésie à sa gauche, et la Mort derrière elle; il auroit pu l'introduire ici-bas, en la faisant tomber de la queue d'une comète, ou en la dardant au milieu d'un éclair; son haleine pouvoit corrompre l'atmosphère, et le feu de ses yeux pouvoit dévorer les humains; mais je pense que chaque lecteur sentira que la simplicité de l'Écriture a quelque chose de plus juste, de plus grand et de plus sublime, que tout ce que le poëte le plus fertile auroit pu y ajouter.

N° 363.

Crudelis ubique
Luctus, ubique pavor, et plurima mortis imago.
VIRG.

Milton a montré un art merveilleux, en décrivant cette variété de passions qui s'élevèrent dans nos premiers pères après leur désobéissance. Nous les voyons passer, du triomphe de leur crime, aux remords, à la honte, au désespoir, à la contrition, à la prière, et à l'espérance, qui les conduisent, comme par degrés, à un repentir parfait. Vers la fin du dixième livre, ils se prosternent contre terre, ils l'arrosent de leurs larmes; à quoi le poëte joint cette belle circonstance, qu'ils offrirent leur pénitence au même lieu où leur juge avoit prononcé leur arrêt.

La même beauté se trouve dans une tragédie de So-

phocle : Œdipe, après s'être arraché les yeux, au lieu de se précipiter de son balcon (ce qui fournit un spectacle amusant pour les Anglais), demande à être conduit au mont Cithéron, afin de finir sa vie dans le même endroit où il avoit été exposé après sa naissance, et où il seroit mort, si la volonté paternelle eût été exécutée.

L'auteur ne manque jamais de donner à ses pensées un tour poétique. Au commencement de ce livre, nous voyons leur prière exaucée dans une courte allégorie que l'auteur a fondée sur ce beau passage de la sainte Écriture : « Il vint un autre ange qui se présenta devant l'autel avec un encensoir d'or; et on lui donna une grande quantité de parfums, afin qu'il offrît les prières de tous les saints sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu; et la fumée des parfums, composée des prières des saints, s'élevant de la main de l'ange, monta devant Dieu. (*Apocalypse*, *ch.* 8, *v.* 3 *et* 4.)

La même pensée se trouve encore dans une intercession du Messie, qui est conçue d'une manière très noble et très emphatique.

Parmi les endroits poétiques de l'Écriture que Milton a fait entrer dans sa narration, je ne dois pas omettre ce passage où Ézéchiel, parlant des anges qui lui apparurent dans une vision, dit que chacun avoit quatre faces, et que leurs corps, leurs dos, leurs mains, et leurs ailes, étoient parsemés d'yeux.

Le concours des anges qui s'assemblent pour entendre l'auguste décret que Dieu a prononcé contre l'homme, est représenté d'une manière très vive. Au milieu du jugement, le Tout-Puissant se ressouvient de sa miséricorde, et commande à Michel d'exécuter

son message dans les termes les plus doux, de peur que l'esprit de l'homme, déja accablé du remords de son crime et du sentiment de sa misère, ne se désespérât.

La conversation d'Adam et d'Ève est pleine de sentiments tendres. Aussitôt qu'ils se sont levés, après la triste nuit qu'ils ont passée ensemble, ils découvrent l'aigle et le lion poursuivant chacun leur proie vers la porte orientale du paradis. Il y a une double beauté dans cet incident : il n'offre pas seulement de grands et de justes présages qui sont toujours agréables en poësie, il caractérise encore cette inimitié qui fut alors produite parmi les animaux. Le poëte, pour montrer les autres changements de la nature, aussi bien que pour orner la fable d'un beau prodige, fait éclipser le soleil. Ce phénomène dans le ciel trouve un noble contraste. Un nuage brillant, et rempli d'une armée d'anges plus lumineux que le soleil même, descend à l'occident. Tout le théâtre de la nature est obscurci, afin que cette glorieuse machine puisse paroître avec plus d'éclat et de magnificence.

Je n'ai pas besoin de démontrer avec quel jugement notre auteur, qui distribue ses rôles dans la perfection, emploie Michel pour mettre hors du paradis nos premiers pères. En cette rencontre l'archange ne se présente point dans sa forme naturelle : il n'aborde point les coupables avec cet air familier dont Raphaël entretenoit le père du genre humain avant sa chute. Sa personne, sa démarche et sa conduite répondent à son rang.

La plainte d'Ève, lorsqu'elle entend qu'il lui faut sortir du paradis, est remarquable. Les sentiments

sont non seulement propres au sujet, ils ont encore quelque chose de doux et de féminin, s'il m'est permis de me servir de ce terme.

Le discours d'Adam est composé de sentiments touchants, mais d'un tour plus mâle et plus élevé.

L'ange conduit Adam au plus haut mont du paradis : il expose devant lui un hémisphère entier comme le théâtre de ces visions qui vont paroître à ses yeux. J'ai déja observé combien le plan de Milton est, en plusieurs endroits, plus grand que celui de l'*Iliade* ou de l'*Énéide*. Le héros de Virgile a le plaisir de voir tous ceux qui doivent descendre de lui : quoique cet épisode soit justement admiré, comme un des plus beaux de l'*Énéide*, chacun doit convenir que celui de Milton est d'une nature plus élevée. La vision d'Adam n'est pas resserrée à une tribu particulière du genre humain : elle s'étend sur toute l'espèce.

Dans cette grande revue qu'Adam fait de ses fils et de ses filles, le premier objet qui se présente est l'histoire de Caïn et d'Abel : elle est traitée avec toute la précision et toute la justesse possibles. Cette curiosité et cette horreur naturelle qu'Adam conçoit à la vue du premier homme mourant, sont décrites avec une grande beauté.

La seconde vision qui lui passe devant les yeux est l'image de la mort, dans une grande variété d'apparitions. L'ange, pour lui donner une idée générale des effets que son crime a produits sur sa postérité, place devant lui un lieu de douleur rempli de personnes attaquées de toutes sortes d'infirmités mortelles. Quelle beauté n'y a-t-il point dans l'endroit où le poëte, employant judicieusement ces personnages allégoriques

dont j'ai parlé dans mon discours précédent, nous représente des hommes attaqués de maladies douloureuses et incurables!

La compassion que cette vue excite dans le cœur d'Adam est très naturelle.

Le discours qui suit entre l'ange et Adam renferme une belle morale.

Comme il n'y a rien de plus agréable en poésie qu'un contraste bien ménagé, l'auteur, après ce triste aspect de mort et de maladies, présente une scène de réjouissance, d'amour, et de joie. Le plaisir secret qui s'insinue dans le cœur d'Adam attentif à cette vision, est imaginé avec beaucoup de délicatesse. Je ne dois pas omettre la description de cette troupe de femmes libertines qui séduisirent les fils de Dieu, comme ils sont appelés dans l'Écriture.

La vision suivante est d'une nature toute contraire: elle est remplie des horreurs de la guerre; Adam, à cette vue, fond en larmes, et s'abandonne à de tristes réflexions.

Milton, pour entretenir une agréable variété dans ces visions, après avoir excité dans l'esprit de son lecteur les diverses idées de terreur que la guerre peut produire, passe à ces douces images de triomphe et de fête, et présente un tableau de la débauche et de la luxure qui amenèrent le déluge.

Il est visible que le poëte a copié la description du déluge d'Ovide; mais le lecteur peut observer avec quel jugement il a évité tout ce qui est superflu ou puéril dans le poëte latin. Nous ne voyons pas ici le loup nageant parmi les brebis, ni aucune de ces vagues imaginations que Sénéque reprend comme peu convena-

bles à la grande catastrophe de la nature. Si le poëte a imité ces vers où Ovide nous dit que tout étoit mer, et que cette mer n'avoit point de rivage, il n'a pas mis cette pensée dans une lumière assez grande pour encourir la censure que les critiques ont prononcée sur le poëte latin. La dernière partie du vers d'Ovide est traînante et superflue; mais elle est belle et juste dans Milton.

La première partie de la description du poëte anglais n'efface point la dernière.

Le lecteur peut trouver d'autres endroits parallèles entre la description anglaise et la description latine du déluge, où notre poëte est, sans contredit, supérieur. Les cieux chargés de nuages, la fonte des pluies, l'élévation des mers et l'arc majestueux qui paroît dans le ciel, sont des images dont la beauté se fait sentir à tout le monde. La circonstance qui a rapport à la destruction du paradis est heureusement imaginée, et conforme à l'opinion de plusieurs savants auteurs.

La transition du déluge à l'impression qu'il fit sur Adam, est parfaitement belle et copiée d'après Virgile, quoique la première pensée qu'il introduit soit plutôt dans l'esprit d'Ovide.

J'ai fait plus de remarques sur ce livre, parcequ'on ne le regarde pas généralement comme un des plus brillants de ce poëme; ainsi le lecteur pourroit passer par-dessus plusieurs endroits qui méritent l'admiration. Les deux derniers livres sont uniquement fondés sur la retraite de nos premiers pères hors du paradis. Quoique ce sujet ne soit pas aussi grand que celui de la plupart des livres précédents, il est diversifié par tant d'incidents surprenants, et par tant de charmants

épisodes, que ces deux livres ne sont point au-dessous de ce divin poëme. Je dois encore ajouter que, si Milton n'avoit pas représenté nos premiers pères chassés du paradis, la chute de l'homme n'auroit pas été complète, et par conséquent son action auroit été imparfaite.

N° 369.

Segnius irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

Hor.

Après avoir passé en revue l'histoire du genre humain jusqu'à son premier période, Milton en expose la suite dans une narration. Il imagine un motif très fin pour engager l'ange à en agir de la sorte avec Adam; mais la véritable raison, sans contredit, c'est la difficulté que le poëte auroit trouvée à figurer, par des objets visibles, une histoire si mixte et si compliquée. J'aurois pourtant souhaité que l'auteur l'eût fait, quelque peine que cela lui eût coûté. Pour dire librement mon avis, je crois qu'en représentant partie de l'histoire du genre humain dans une vision et partie dans une narration, il fait comme un peintre qui se contenteroit de mettre en couleurs la moitié de son sujet et qui écriroit le reste. Si le poëme de Milton traîne et languit quelque part, c'est dans cette narration. L'auteur s'est tellement attaché dans ce livre à la théologie, qu'il a négligé sa poésie. J'avoue que la narration est heureusement animée, quand le sujet est capable d'ornements poétiques, comme on peut le voir dans la confusion qui se mêle parmi les entrepreneurs de Babel, et

dans la description des plaies de l'Égypte. La tempête de grêle et de feux, et les ténèbres qui couvrirent la terre pendant trois jours, sont décrites avec beaucoup de vivacité.

Le dragon ou le crocodile, fréquent dans le fleuve du Nil, est la figure de Pharaon. L'auteur le désigne par cette allusion, tirée d'un sublime passage d'Ézéchiel: *Voici ce que dit le Seigneur: Je viens à vous, Pharaon, roi d'Égypte, grand dragon, etc.* Ézéchiel, chapitre 29, v. 3.

Milton nous représente une autre image très noble et très poétique dans la même description, qu'il a prise presque mot pour mot de l'histoire de Moïse.

Il s'agit, dans cet épisode, de donner à Adam une idée de la divine personne qui devoit racheter la nature humaine, et la rétablir dans la béatitude et la perfection dont elle étoit déchue; ainsi le poëte se restreint à la ligne d'Abraham, dont le Messie devoit sortir: l'ange voit le patriarche voyageant actuellement dans la terre promise: ce qui jette une vivacité particulière sur cette partie de la narration.

Comme la vision du sixième livre de l'*Énéide* a probablement donné à Milton l'idée de cet épisode, la dernière ligne est une traduction de ce vers où Anchise nomme diverses places par les noms qu'elles auront un jour:

Hæc tum nomina erunt, nunc sunt sine nomine terræ.

VIRG.

Le poëte a très bien exprimé la joie et la satisfaction

qui s'élèvent dans le cœur d'Adam, lorsqu'il entend parler du Messie. Aussitôt qu'il voit, à travers des types et des figures, le jour de ce rédempteur, il se réjouit; mais quand il trouve la rédemption de l'homme compléte, et le paradis renouvelé, il est saisi d'un saint transport.

J'ai avancé dans mon sixième discours sur Milton, que le dénouement d'un poëme héroïque doit être heureux; c'est-à-dire qu'il faut que le lecteur soit conduit à travers le doute, la crainte, les chagrins et les inquiétudes, dans un état de satisfaction et de tranquillité. La fable de Milton, si recommandable par d'autres endroits, étoit défectueuse en ce point. Le poëte a montré son jugement, aussi bien que la fécondité de son imagination, en trouvant une manière de remédier au défaut naturel de son sujet. La dernière fois qu'il nous présente l'adversaire du genre humain, il le plonge dans un abîme d'humiliation et de déses poir: nous le voyons, mâchant des cendres, rampant dans la poussière, accablé de peines et de tourments. Au contraire, nos premiers pères sont rassurés par des songes et par des visions gracieuses, consolés par des promesses de salut, et portés, en quelque sorte, à un plus grand bonheur que celui qu'ils avoient perdu. Enfin, Satan est extrêmement misérable au milieu de ses triomphes, et Adam triomphe au fort de sa misère.

Le poëme de Milton finit avec noblesse : les derniers discours d'Adam et de l'archange sont remplis de morale et de sentiments instructifs. Le sommeil qui surprend Ève, et qui sert à tranquilliser le désordre de son esprit, produit la même consolation dans l'esprit du lecteur, qui ne sauroit passer sans un secret

plaisir, au dernier discours attribué à la mère du genre humain.

Héliodore, en ses *Éthiopiques*, nous avertit que le mouvement des dieux diffère de celui des mortels, en ce que les premiers ne remuent point les pieds, et ne marchent point pas à pas, mais glissent sur la surface de la terre, par un mouvement uniforme de tout le corps. Le lecteur peut observer la manière poétique avec laquelle Milton attribue le même mouvement aux anges qui devoient prendre possession du paradis.

L'auteur a encore imité la conduite de l'ange qui, dans la sainte Écriture, fut chargé de tirer hors de Sodome Lot et sa famille.

La scène qui surprend nos premiers pères, lorsqu'ils regardent derrière eux dans le paradis, frappe merveilleusement l'imagination du lecteur. Il n'y a rien de plus naturel que les larmes qu'ils versent dans cette conjoncture.

Le nombre des livres du *Paradis perdu* est égal à celui de l'*Énéide*. Notre auteur, dans sa première édition, avoit divisé son poëme en dix livres; mais depuis, au moyen de quelques petites additions, il partagea le septième et le dixième en deux livres. Si l'on y prend garde, on trouvera qu'il fit très judicieusement cette seconde division. Il ne s'y porta point par l'amour d'une beauté aussi chimérique que cette conformité de nombre avec Virgile, mais pour disposer ce grand ouvrage d'une manière plus juste et plus régulière.

Ceux qui ont lu le P. Le Bossu, et plusieurs des critiques qui ont écrit depuis, ne me pardonneroient pas si je manquois d'observer la morale particulière qui est

insinuée dans le *Paradis perdu.* Quoique je ne pense pas, comme eux, qu'un auteur épique choisisse d'abord une certaine morale pour être le fondement de son poëme, et qu'il y ajuste ensuite une histoire, je crois cependant qu'un poëme héroïque seroit imparfait, si l'on n'en pouvoit tirer quelque grande morale. Celle de Milton est la plus universelle, la plus utile que l'on puisse imaginer; elle se réduit, en peu de mots, à prouver que l'obéissance à la volonté de Dieu rend les hommes heureux, et que la désobéissance à ses ordres les rend misérables : c'est là visiblement la morale de la fable principale, si l'on considère qu'Adam et Ève restèrent dans le paradis tout le temps qu'ils gardèrent l'ordre formel qui leur avoit été donné, et qu'ils en furent chassés dès qu'ils l'eurent transgressé. C'est aussi la morale de l'épisode principal, qui nous montre comment une multitude innombrable d'anges fut précipitée dans les enfers par sa désobéissance. Outre la grande morale, que l'on peut regarder comme l'ame de la fable, il y a, dans le cours de l'ouvrage, une infinité de belles maximes qui rendent le poëme plus utile et plus instructif qu'aucun autre.

Ceux qui ont travaillé sur l'*Odyssée*, sur l'*Iliade,* et sur l'*Énéide,* ont pris beaucoup de peine à fixer le nombre de mois ou de jours que l'action dure. Si quelqu'un veut se donner la peine d'examiner cette particularité dans Milton, il trouvera que, depuis la première apparition d'Adam, dans le quatrième livre, jusqu'au temps qu'il est chassé du paradis, dans le douzième, il s'écoule dix jours. Quant à cette partie de l'action qui est décrite dans les trois premiers livres, comme elle ne se passe point dans les régions de la na-

ture, j'ai déja observé qu'elle n'est point sujette au calcul du temps.

Voilà toutes mes observations sur un ouvrage qui fait infiniment d'honneur à la nation anglaise. J'en ai donné une vue générale sous ces quatre considérations, la fable, les caractères, les sentiments, l'expression; et j'ai fait un discours particulier sur chacune de ces parties. J'ai ensuite remarqué ce qu'on pouvoit reprocher à notre auteur sur ces quatre chefs: j'ai réduit ces objections à deux discours. J'en aurois pu augmenter le nombre, si j'avois été d'humeur à m'arrêter sur un sujet si ingrat; mais je crois que le plus sévère lecteur ne trouvera, dans cet auteur, aucune faute qui ne se puisse rapporter à ce que j'ai remarqué.

Après avoir parlé en général du *Paradis perdu*, j'ai cru qu'il ne suffisoit pas de célébrer ce poëme en gros, sans entrer dans le détail: c'est pourquoi j'ai fait un discours sur chaque livre, et j'ai tâché non seulement de prouver que le poëme est beau, mais d'en démêler les beautés particulières, et de marquer en quoi elles consistent. J'ai observé comment certains passages sont beaux par le sublime, d'autres par la douceur, d'autres par le naturel. J'ai fait voir les endroits remarquables par la passion, par la morale, par les sentiments, et par la diction. Je me suis pareillement appliqué à montrer comment le génie du poëte brille par une heureuse invention, par des allusions recherchées, ou par une imitation judicieuse; comment il a copié et embelli Homère ou Virgile, et comment il a élevé sa propre imagination par l'usage qu'il a fait de plusieurs idées de l'Écriture. J'aurois pu insérer aussi divers passages du Tasse, que notre auteur a imités; mais comme

je ne regarde pas le Tasse comme un garant suffisant, je n'ai pas voulu embarrasser mon lecteur de ces citations, qui feroient plus d'honneur au poëte italien qu'au poëte anglais. Enfin, j'ai tâché de particulariser toutes les différentes beautés qui sont essentielles à la poésie, et que l'on peut trouver dans les ouvrages de ce grand auteur; mais il seroit ennuyeux de les récapituler ici.

Si j'avois cru, en m'engageant dans ce dessein, qu'il m'eût mené si loin, je l'aurois laissé là; mais la réception que des personnes dont j'estime le jugement ont faite à mon ouvrage, ne me donne pas lieu de me repentir de la peine que j'ai prise à le composer.

PARADIS PERDU.

LIVRE I.

THE ARGUMENT.

The first Book proposes, first in brief, the whole subject, Man's disobedience, and the loss thereupon of Paradise wherein he was placed: then touches the prime cause of his fall, the Serpent, or rather Satan in the serpent; who, revolting from God, and drawing to his side many legions of angels, was, by the command of God, driven out of Heaven, with all his crew, into the great deep. Which action passed over, the poem hastens into the midst of things, presenting Satan with his angels now falling into Hell, described here, not in the center (for Heaven and Earth may be supposed as yet not made, certainly not yet accursed), but in a place of utter darkness, fitliest called Chaos: here Satan with his angels, lying on the burning lake, thunder-struck and astonished, after a certain space recovers, as from confusion; calls up him who next in order and dignity lay by him. They confer of their miserable fall. Satan awakens all his legions, who lay till then in the same manner confounded. They rise; their numbers; array of battle; their chief leaders named, according to the idols known afterwards in Canaan and the countries adjoining. To these Satan directs his speech; comforts them with hope yet of regaining Heaven; but tells them lastly of a new world and new kind of creature to be created, according to an ancient prophecy or report in Heaven; for that

ARGUMENT.

Milton propose d'abord en peu de mots le sujet du poëme, la désobéissance de l'homme, et sa punition. Il nomme ensuite l'auteur du péché, le serpent, ou plutôt Satan, qui, sous la forme du serpent, séduisit nos premiers pères, pour se venger de Dieu, dont la justice redoutable l'avoit chassé du ciel, en le précipitant dans l'abîme avec les compagnons de sa révolte. Après avoir passé légèrement sur cette action, le poëte entre en matière, et présente Satan et ses anges au milieu des enfers, qu'il ne place point au centre du monde, puisque le ciel et la terre n'existoient point encore, mais dans les ténèbres extérieures, qui sont mieux connues sous le nom de *chaos;* ils y paroissent plongés dans l'étang de feu, évanouis, et foudroyés. Le prince des ténèbres reprend ses esprits; et, revenu à lui-même, il adresse la parole à Belzébuth, le premier après lui en puissance et en dignité; ils confèrent ensemble sur leur chute malheureuse. Satan réveille ses légions; elles s'élèvent hors des flammes; on voit leur nombre prodigieux, leur ordre de bataille, et leurs principaux chefs, sous les noms des idoles connues par la suite en Chanaam et dans les pays voisins. Le prince des démons les harangue et les console par l'espérance de regagner le ciel; il leur parle aussi d'un nouveau monde et d'une nouvelle créature qui devoit un jour exister; car plusieurs pères croient que les anges ont été créés long-

angels were, long before this visible creation, was the opinion of many ancient Fathers. To find out the truth of this prophecy, and what to determine thereon, he refers to a full council. What his associates thence attempt. Pandemonium, the palace of Satan, rises, suddenly built out of the deep. The infernal peers there sit in council.

temps avant ce monde visible. Il propose d'examiner en plein conseil le sens d'une prophétie sur la création, et de déterminer ce qu'ils peuvent tenter en conséquence. Ses associés y consentent, et construisent en un moment Pandémonium, palais de Satan. Les puissances infernales s'y assemblent pour délibérer.

PARADISE LOST.

BOOK THE FIRST.

Of Man's first disobedience, and the fruit
Of that forbidden tree, whose mortal taste
Brought death into the world, and all our woe,
With loss of Eden, till one greater Man
Restore us, and regain the blissful seat,
Sing, heavenly Muse! that on the secret top
Of Oreb, or of Sinai, didst inspire
That shepherd, who first taught the chosen seed,
In the beginning, how the Heavens and Earth
Rose out of Chaos: Or, if Sion-hill
Delight thee more, and Siloa's brook that flow'd
Fast by the oracle of God: I thence
Invoke thy aid to my adventurous song,
That with no middle flight intends to soar
Above the' Aonian mount, while it pursues
Things unattempted yet in prose or rhyme.
And chiefly thou, O Spirit! that dost prefer
Before all temples the' upright heart and pure,
Instruct me, for Thou know'st; Thou from the first
Wast present, and with mighty wings out-spread,
Dove-like sat'st brooding on the vast abyss,
And mad'st it pregnant: what in me is dark,

PARADIS PERDU.

LIVRE PREMIER.

Le premier attentat commis par les humains,
Le fruit mortel cueilli par leurs coupables mains,
Tous les maux punissant ce crime héréditaire,
Jusqu'au jour, où, du ciel victime volontaire,
L'Homme-Dieu, par son sang, rachète l'univers;
Muse, voilà quel est le sujet de mes vers:
Sujet vaste et sacré, dont jamais le génie
N'enchanta les bosquets des nymphes d'Aonie.
  Toi donc qui, célébrant les merveilles des cieux,
Prends loin de l'Hélicon un vol audacieux,
Soit que, te retenant sous ses palmiers antiques,
Sion avec plaisir répète tes cantiques,
Soit que, cherchant d'Horeb la tranquille hauteur,
Tu rappelles ce jour où la voix d'un pasteur,
Des Hébreux attentifs ravissant les oreilles,
De la création leur contoit les merveilles;
Soit que, chantant le jour où Dieu donna sa loi,
Le Sina sous tes pieds tressaille encor d'effroi;
Soit que, près du saint lieu d'où partent ses oracles,
Les flots du Siloé te disent ses miracles;
Muse sainte, soutiens mon vol présomptueux!
Jamais sujet plus grand et plus majestueux

Illumine; what is low, raise and support;
That to the heighth of this great argument
I may assert eternal Providence,
And justify the ways of God to men.

Say first, for Heaven hides nothing from thy view,
Nor the deep tract of Hell; say first, what cause
Mov'd our grand parents, in that happy state,
Favour'd of Heaven so highly, to fall off
From their Creator, and transgress his will
For one restraint, lords of the world besides?
Who first seduc'd them to that foul revolt?
The' infernal Serpent; he it was, whose guile,
Stirr'd up with envy and revenge, deceiv'd
The mother of mankind, what time his pride
Had cast him out from Heaven, with all his host
Of rebel angels, by whose aid aspiring
To set himself in glory' above his peers,
He trusted to have equall'd the Most High,
If he oppos'd; and with ambitious aim
Against the throne and monarchy of God,

Des poëtes divins n'échauffa le délire.
Viens! sous l'archet sacré déja frémit ma lyre.
Et toi, toi qui, planant sur le sombre chaos,
Où dormoient confondus l'air, la terre, et les flots,
Couvois, par la chaleur de ton aile féconde,
La vie encore informe et les germes du monde,
Esprit saint! remplis-moi de ton souffle puissant;
Et si ton plus beau temple est un cœur innocent,
Viens épurer le mien, viens aider ma foiblesse;
Fais que de mon sujet j'égale la noblesse,
Et que mon vers brûlant, animé de ton feu,
Venge aux yeux des mortels la justice de Dieu!
Mais d'abord apprends-moi, puisque ton œil embrasse
Et les cieux et l'enfer, et le temps et l'espace,
Pourquoi, quand tous les biens, hormis le fruit mortel,
Appartenoient sans borne au favori du ciel,
L'homme, rebelle aux lois du Dieu qui le fit naître,
Tomba du rang auguste où le plaça son maître?
Quel pouvoir séduisit cette jeune beauté,
Qui transmit ses malheurs à sa postérité?
Ce fut l'affreux Satan : l'orgueil qui le dévore
De ses fameux revers se ressouvient encore,
Quand, jaloux du pouvoir, cet ange ambitieux
Prétendit s'égaler au monarque des cieux.
Vain espoir! dans sa vaste et brûlante déroute,
Lancé, le corps en feu, de la céleste voûte,
L'Éternel l'envoya, lui, tous ses bataillons,
Tomber, s'ensevelir dans un gouffre sans fonds,

Rais'd impious war in Heaven, and battle proud,
With vain attempt! Him the Almighty Power,
Hurl'd headlong flaming from the' ethereal sky,
With hideous ruin and combustion, down
To bottomless perdition; there to dwell
In adamantine chains and penal fire,
Who durst defy the' Omnipotent to arms.
Nine times the space that measures day and night
To mortal men, he with his horrid crew
Lay vanquish'd, rolling in the fiery gulf,
Confounded, though immortal: but his doom
Reserv'd him to more wrath; for now the thought,
Both of lost happiness and lasting pain,
Torments him: round he throws his baleful eyes,
That witness'd huge affliction and dismay,
Mix'd with obdurate pride and stedfast hate.
 At once, as far as angels ken, he views
The dismal situation waste and wild;
A dungeon horrible on all sides round,
As one great furnace flam'd; yet from those flames
No light, but rather darkness visible
Served only to discover sights of woe,
Regions of sorrow, doleful shades, where peace
And rest can never dwell: hope never comes,
That comes to all; but torture without end
Still urges, and a fiery deluge, fed
With ever-burning sulphur unconsum'd:
Such place eternal Justice had prepar'd

Séjour des feux vengeurs, épouvantable abîme,
Où les peines sans fin se mesurent au crime,
Et tiennent accablé sous cent chaînes d'airain
L'insensé qui brava le pouvoir souverain.
Jeté du haut des airs en ces cachots funèbres,
Durant neuf fois le temps où règnent les ténèbres,
Durant neuf fois le temps qui mesure le jour,
Dans la profonde horreur de son nouveau séjour,
Au milieu de sa noire et hideuse phalange,
Resta, muet d'effroi, l'audacieux archange;
Malheureux, il rouloit dans ce gouffre éternel,
Foudroyé, mais vivant; souffrant, mais immortel:
Conservé pour subir la céleste justice,
Le refus de la mort est son plus grand supplice.
De ses maux à venir, de ses biens d'autrefois
Il sent peser sur lui l'insupportable poids:
Il se soulève enfin; et de l'abîme immense,
Jette un coup d'œil sinistre, où sont peints la vengeance,
L'effroi, le désespoir sur lui-même acharné,
Et la haine inflexible, et l'orgueil obstiné;
De regrets sans remords indomptable victime,
Expiant à-la-fois et méditant le crime.
    D'aussi loin que d'un ange aperçoivent les yeux,
Il regarde, il parcourt cet océan de feux,
Qui, brûlant tristement sous ces voûtes funèbres,
Sans répandre le jour, laissent voir les ténèbres;
Il ne découvre au loin que de brûlants tombeaux,
Que des champs de douleurs, des régions de maux,

For those rebellious; here their prison ordain'd
In utter darkness, and their portion set
As far remov'd from God and light of Heaven,
As from the center thrice to the' utmost pole.
O how unlike the place from whence they fell!

There the companions of his fall, o'erwhelm'd
With floods and whirlwinds of tempestuous fire,
He soon discerns; and weltering by his side
One next himself in power, and next in crime,
Long after known in Palestine, and nam'd
Beëlzebub. To whom the Arch-Enemy,
And thence in Heaven call'd Satan, with bold words
Breaking the horrid silence, thus began.

« If thou beest he; but O how fall'n! how chang'd
From him, who in the happy realms of light,
Cloth'd with transcendent brightness, didst outshine
Myriads though bright! If he whom mutual league,
United thoughts and counsels, equal hope
And hazard in the glorious enterprise,
Join'd with me once, now misery hath join'd
In equal ruin: into what pit thou seest
From what heighth fallen; so much the stronger prov'd
He with his thunder: and till then who knew

Du deuil, de la souffrance inconsolable asile;
L'espoir, présent par-tout, à jamais s'en exile;
Par-tout régnent l'effroi, l'horreur, l'obscurité,
Et des méchants punis l'affreuse éternité.
Point de tréve aux tourments: un torrent de bitume
Sans cesse alimenté, sans cesse se rallume.
Séjour bien différent des délices du ciel!

Ce spectacle a frappé l'archange criminel;
Il voit ses compagnons, il entend sur leurs têtes
Gronder des feux roulants les brûlantes tempêtes.
Soudain il aperçoit, étendu près de lui,
Un ange, son complice et son plus ferme appui.
Son nom est Belzébuth: ce guerrier redoutable,
Après lui le plus grand, comme le plus coupable;
Il le fixe long-temps dans un morne repos,
Rompt son affreux silence, et commence en ces mots:

« Est-ce toi, Belzébuth, est-ce toi? mais que dis-je?
De ta grandeur première où trouver un vestige?
Qu'est devenu l'éclat de ce front radieux
Dont la gloire éclipsoit les chœurs brillants des cieux?
Si c'est toi qui jadis, dans cette horrible guerre
Que livra notre audace au maître du tonnerre,
Partageois de mon cœur les fiers ressentiments,
Mon égal en pouvoir, mon égal en tourments,
De quel comble de gloire, en quel gouffre effroyable
Nous a précipités ce maître impitoyable!

The force of those dire arms? Yet not for those,
Nor what the potent victor in his rage
Can else inflict, do I repent or change,
Though chang'd in outward lustre, that fix'd mind,
And high disdain, from sense of injur'd merit,
That with the Mightiest rais'd me to contend,
And to the fierce contention brought along
Innumerable force of Spirits arm'd,
That durst dislike his reign, and me preferring,
His utmost power with adverse power oppos'd
In dubious battle on the plains of Heaven,
And shook his throne. What though the field be lost?
All is not lost: the' unconquerable will,
And study of revenge, immortal hate,
And courage never to submit or yield,
And what is else not to be overcome;
That glory never shall his wrath or might
Extort from me. To bow and sue for grace
With suppliant knee, and deify his power,
Who from the terror of this arm so late
Doubted his empire; that were low indeed,
That were an ignominy, and shame beneath
This downfall: since, by fate, the strength of Gods
And this empyreal substance cannot fail:
Since through experience of this great event,
In arms not worse, in foresight much advanc'd,
We may with more successful hope resolve
To wage by force or guile eternal war,

Que son foudre vengeur fut terrible pour nous!
Eh! qui pouvoit prévoir les traits de son courroux?
Mais le coup qu'il porta, celui qui nous menace,
Ne peut au repentir abaisser mon audace:
Si mes traits sont changés, mon ame ne l'est pas;
Il connoîtra ce cœur, il connoîtra ce bras
Qui, lassé d'une vile et lâche obéissance,
Disputa l'empyrée à sa toute-puissance,
L'attaqua dans sa gloire, et rangea sous ma loi
Tous ces fiers chérubins conjurés contre moi:
Ne les a-t-il pas vus, unis sous mon enseigne,
Me choisir pour leur maître, insulter à son régne,
Opposer à ses feux leurs brûlants tourbillons,
Contre ses bataillons armer leurs bataillons,
Répondre à son tonnerre, et vaincus avec gloire,
Dans un combat douteux balancer la victoire?
En vain le sort a fait triompher son pouvoir:
Le combat est perdu, mais non pas notre espoir.
Il vit encore en moi, cet espoir indomptable;
J'ai pour moi ma fureur, ma haine insurmontable:
Ni danger, ni revers ne peut me l'arracher;
Au sein de son triomphe elle ira le chercher.
Qui plieroit le genou, qui courberoit sa tête
Devant cet ennemi qui, fier de sa conquête,
Naguère, devant ceux qu'il nomme ses sujets,
A tremblé sur son trône et douté du succès?
Loin de nous tant de honte et tant d'ignominie!
D'un revers passager notre audace est punie:

Irreconcileable to our grand foe,
Who now triumphs, and, in the' excess of joy
Sole reigning, holds the tyranny of Heaven.»

So spake the apostate Angel, though in pain,
Vaunting aloud, but rack'd with deep despair:
And him thus answer'd soon his bold compeer.
« O Prince, O Chief of many throned Powers,
That led the' embattled Seraphim to war
Under thy conduct, and, in dreadful deeds
Fearless, indanger'd Heaven's perpetual king,
And put to proof his high supremacy,
Whether upheld by strength, or chance, or fate;
Too well I see, and rue the dire event,
That with sad overthrow, and foul defeat,
Hath lost us Heaven, and all this mighty host
In horrible destruction laid thus low,
As far as Gods and heavenly essences
Can perish: for the mind and spirit remains
Invincible, and vigour soon returns,
Though all our glory' extinct, and happy state
Here swallow'd up in endless misery.

Mais un enfant des cieux n'est point né pour mourir :
Il peut être vaincu, mais il ne peut périr.
Imprudent ! il nous fit des ames immortelles ;
Eh bien ! livrons-lui donc des guerres éternelles.
Eh ! comptes-tu pour rien les leçons du malheur ?
Les revers n'ont-ils pas instruit notre valeur ?
Profitons de nos maux : par force ou par adresse
Attaquons le tyran, dont l'insolente ivresse
Triomphe dans les cieux, et, régnant sans rivaux,
Foule aux pieds nos débris, et jouit de nos maux. »

La terreur dans le sein et l'orgueil dans la bouche,
Tel Satan exhaloit son désespoir farouche.

Belzébuth lui répond : « O chef de nos guerriers,
Qui guidois, enflammois leurs courages altiers,
Quand ces héros du ciel firent, par leur vaillance,
Entre eux et l'Éternel chanceler la balance,
Et laissèrent douter si la loi du destin,
La force ou le hasard, le fit leur souverain ;
Qui verroit sans effroi leur chute épouvantable ?
Chérubins, séraphins, cette armée innombrable
Qui fit trembler les cieux, tout en un même jour
Dans l'éternel abîme a péri sans retour,
(Autant qu'ont pu périr des essences divines) :
Notre ame échappa seule à ces vastes ruines :
Nous vivons ; et bientôt oubliant leur langueur,
Nos esprits indomptés reprendront leur vigueur.

But what if he, our conqueror (whom I now
Of force believe Almighty, since no less
Than such could have o'erpower'd such force as ours),
Have left us this our spirit and strength entire
Strongly to suffer and support our pains,
That we may so suffice his vengeful ire,
Or do him mightier service as his thralls
By right of war, whate'er his business be,
Here in the heart of Hell to work in fire,
Or do his errands in the gloomy deep?
What can it then avail, though yet we feel
Strength undiminish'd, or eternal being
To undergo eternal punishment?»
Whereto with speedy words the' Arch-fiend replied.
« Fall'n Cherub, to be weak is miserable,
Doing or suffering: but of this be sure,
To do ought good never will be our task;
But ever to do ill our sole delight,
As being the contrary to his high will
Whom we resist. If then his providence
Out of our evil seek to bring forth good,
Our labour must be to pervert that end,
And out of good still to find means of evil,
Which oft-times may succeed, so as perhaps
Shall grieve him, if I fail not, and disturb
His inmost counsels from their destin'd aim.
But see, the angry victor hath recall'd
His ministers of vengeance and pursuit,

Mais ce Dieu tout-puissant... (car ce débris immense
Me force enfin de croire à sa toute-puissance...)
Et quel autre qu'un Dieu put triompher de nous?
Qu'importe que sa main adoucisse ses coups,
Qu'il nous laisse assez forts pour traîner notre chaîne,
Pour endurer son sceptre, et suffire à sa haine?
Peut-être il nous faudra, serviles instruments,
Attiser ses brasiers, aider à nos tourments;
Et soumis en vaincus, châtiés en rebelles,
Exercer ou souffrir des peines éternelles. »

« Foibles guerriers, jadis l'honneur des chérubins,
Travailler ou souffrir, quels que soient nos destins!
Il est dur, dit Satan, de sentir sa foiblesse.
Que nous veut de ce Dieu la fureur vengeresse?
Je ne sais, mais crois-moi, désormais aucun bien
N'est plus fait pour ton cœur, n'est plus fait pour le mien.
Eh bien! pour affliger ce monarque suprême,
Aimons ce qu'il abhorre, abhorrons ce qu'il aime.
Changer le mal en bien est le plaisir d'un Dieu;
Changer le bien en mal, voilà mon digne vœu.
Remplissons nos destins; du moins la résistance
Pourra de ses desseins fatiguer la constance;
Et nos esprits pervers, combattant ses bontés,
Mêleront quelque charme à nos calamités.

Back to the gates of Heaven: the sulphurous hail,
Shot after us in storm, o'erblown, hath laid
The fiery surge, that from the precipice
Of Heaven receiv'd us falling; and the thunder,
Wing'd with red lightning and impetuous rage,
Perhaps hath spent his shafts, and ceases now
To bellow through the vast and boundless deep.
Let us not slip the' occasion, whether scorn,
Or satiate fury, yield it from our foe.
Seest thou yon dreary plain, forlorn and wild,
The seat of desolation, void of light,
Save what the glimmering of these livid flames
Casts pale and dreadful? Thither let us tend
From off the tossing of these fiery waves;
There rest, if any rest can harbour there,
And re-assembling our afflicted Powers,
Consult how we may henceforth most offend
Our enemy; our own loss how repair;
How overcome this dire calamity;
What reinforcement we may gain from hope;
If not, what resolution from despair.»

Thus Satan, talking to his nearest mate,
With head up-lift above the waves, and eyes
That sparkling blaz'd, his other parts besides,
Prone on the flood, extended long and large,
Lay floating many a rood, in bulk as huge
As whom the fables name of monstrous size,

Mais vois, notre vainqueur rappelle son armée;
Ces tourbillons brûlants, cette grêle enflammée,
Ces tonnerres volants sur l'aile des éclairs,
Ces torrents qui tantôt de la voûte des airs
Poursuivoient notre chute en ces profonds abîmes,
Du moins quelques instants épargnent leurs victimes.
Soit dédain du vainqueur, soit que sa main sur nous
Ait épuisé ses traits et lassé son courroux,
L'occasion nous rit: réparons notre perte.
Vois cette plaine immense, inféconde et déserte,
Lamentable séjour, lugubres régions,
Où tremblent dispersés quelques pâles rayons,
De ces lacs enflammés lumière ténébreuse.
Marchons là: loin des flots de cette mer affreuse,
D'un paisible repos cherchons-y les bienfaits,
Si dans ces lieux cruels peut habiter la paix!
Là, des chefs rassemblés consultons la prudence;
Rallions nos guerriers, ranimons leur vaillance;
Cherchons tout ce qui peut désoler le vainqueur;
Rappelons le courage au fond de notre cœur;
Et si l'espoir ne vient rassurer nos alarmes,
Le désespoir, du moins, nous fournira des armes. »
Tel, de son compagnon dans les flammes plongé,
Satan aiguillonnoit le cœur découragé.
Sur la vague brûlante il éléve sa tête:
Ses regards sont l'éclair, et sa voix la tempête.
Sur la face des eaux, du superbe guerrier
S'avance et s'élargit l'immense bouclier;

Titanian, or Earth-born, that warr'd on Jove;
Briareos or Typhon, whom the den
By ancient Tarsus held; or that sea-beast
Leviathan, which God of all his works
Created hugest that swim the' ocean stream:
Him haply, slumbering on the Norway foam,
The pilot of some small night-founder'd skiff
Deeming some island, oft, as seamen tell,
With fixed anchor in his scaly rind
Moors by his side under the lee, while night
Invests the sea, and wished morn delays:
So stretch'd out huge in length the Arch-fiend lay
Chain'd on the burning lake; nor ever thence
Had risen, or heav'd his head; but that the will
And high permission of all-ruling Heaven
Left him at large to his own dark designs;
That with reiterated crimes he might
Heap on himself damnation, while he sought
Evil to others; and, enrag'd, might see
How all his malice serv'd but to bring forth
Infinite goodness, grace and mercy, shown
On man by him seduc'd; but on himself
Treble confusion, wrath and vengeance pour'd.
Forthwith upright he rears from off the pool
His mighty stature; on each hand the flames,
Driven backward, slope their pointing spires, and roll'd
In billows, leave i' the' midst a horrid vale.
Then with expanded wings he steers his flight

Vingt stades sont couverts de sa flottante masse.
Tels on peint des Titans la gigantesque race,
L'énorme Briarée, et ces vastes Typhons
Que Tarse renfermoit dans ses antres profonds;
Telle de l'océan l'énorme souveraine,
Le géant de la mer, l'effrayante baleine,
De loin paroît une île aux yeux des matelots,
Quand le monstre assoupi sommeille sur les flots,
Reçoit l'ancre mordante en sa masse écaillée,
Tandis que, prolongeant sa terrible veillée,
Le pêcheur par ses vœux hâte le jour trop lent:
Tel s'étendoit l'archange; et du gouffre brûlant
Il n'eût pu relever sa tête criminelle,
Si Dieu n'eût déchaîné son audace rebelle.
Dieu vouloit qu'en forgeant les misères d'autrui,
Ses coupables projets retombassent sur lui;
Qu'il fît mieux éclater, pour croître son supplice,
Envers l'homme séduit sa bonté protectrice,
Et qu'un double forfait attirât sur son front
Les traits de sa colère et le sceau de l'affront.
Dans toute sa hauteur Satan se léve, avance,
Et laisse dans l'abîme une vallée immense.
Tandis qu'à ses côtés des brûlants tourbillons
Le flot grondant s'écarte et roule à gros bouillons,
Et que ses larges mains des flammes dévorantes
Rabaissent loin de lui les flèches pénétrantes;
Ses deux ailes, soudain, s'étendant à-la-fois,
De son énorme corps ont soulevé le poids:

Aloft, incumbent on the dusky air,
That felt unusual weight; till on dry land
He lights, if it were land that ever burn'd
With solid, as the lake with liquid fire;
And such appear'd in hue, as when the force
Of subterranean wind transports a hill
Torn from Pelorus, or the shatter'd side
Of thundering Ætna, whose combustible
And fuel'd entrails thence conceiving fire,
Sublim'd with mineral fury, aid the winds,
And leave a singed bottom all involv'd
With stench and smoke: such resting found the sole
Of unblest feet. Him follow'd his next mate:
Both glorying to have 'scap'd the Stygian flood
As Gods, and by their own recover'd strength,
Not by the sufferance of supernal Power.

« Is this the region, this the soil, the clime,
Said then the lost Arch-angel, this the seat
That we must change for Heaven; this mournful gloom
For that celestial light! Be' it so, since he,
Who now is Sov'ran, can dispose and bid
What shall be right: farthest from him is best,
Whom reason hath equall'd, force hath made supreme
Above his equals. Farewell, happy fields,

L'air étonné gémit sous sa charge nouvelle.
Son œil fixe de loin la rive qui l'appelle ;
Il part, vole, s'abat sur le terrain brûlant,
Si l'on peut nommer terre un sol étincelant,
Qui, sur les bords du lac où roule un feu liquide,
Dans ses champs calcinés présente un feu solide,
Semblable en sa couleur à ces monts déchirés
Dont la flamme et les vents ensemble conjurés,
A travers les débris de leurs voûtes croulantes,
Dispersent en éclats les entrailles fumantes,
Et ne laissent au fond qu'un sol bitumineux,
Noirci par la fumée, et brûlé par les feux :
Ainsi d'un rouge obscur tristement se colore
Un débris du Vésuve, un éclat du Pélore.
Là s'arrête Satan ; son compagnon le suit.
Chacun, fier d'échapper au séjour de la nuit,
Aux flots tumultueux de ces vagues bouillantes,
Pense avoir reconquis ses forces défaillantes ;
Triomphe sans victoire, et ne soupçonne pas
Que Dieu dans son courroux permet leurs attentats.
En voyant ce désert, cette terre flétrie :
« Voilà donc, dit Satan, ma nouvelle patrie !
Quel climat ! quel séjour ! C'est pour ces tristes lieux
Que nous avons perdu la lumière des cieux !
Eh bien, je suis content ; j'accepte mon partage ;
Puisque de l'oppresseur dont nos maux sont l'ouvrage,
La force fait les droits, grace à ces droits affreux,
Heureux qui loin de lui sait être malheureux !

Where joy for ever dwells. Hail, horrors; hail,
Infernal world; and thou, profoundest Hell,
Receive thy new possessor; one who brings
A mind not to be chang'd by place or time:
The mind is its own place, and in itself
Can make a Heaven of Hell, a Hell of Heaven.
What matter where, if I be still the same,
And what I should be; all but less than He
Whom thunder hath made greater?

« Here at least
We shall be free; the' Almighty hath not built
Here for his envy; will not drive us hence:
Here we may reign secure;—and, in my choice,
To reign is worth ambition, though in Hell:
Better to reign in Hell than serve in Heaven!
But wherefore let we then our faithful friends,
The' associates and copartners of our loss,
Lie thus astonish'd on the' oblivious pool,
And call them not to share with us their part

Asservis par la force, égaux par la nature,
Sachons ou supporter, ou venger notre injure.
Adieu, champs de lumière! adieu, séjour de paix!
Et vous, d'un fils du ciel effroyable palais,
Salut, séjour d'effroi! salut, terribles ombres!
Noir enfer, ouvrez-moi les gouffres les plus sombres:
J'embrasse vos horreurs, lieux terribles! et toi,
Empire ténébreux, accepte aussi ton roi!
Eh! qu'importe une terre ou riante, ou maudite?
Ce ne sont pas les lieux, c'est son cœur qu'on habite:
Le cœur, de notre sort cet arbitre éternel,
Fait du ciel un enfer, et de l'enfer un ciel.
Me plonge encor plus bas ce monarque suprême;
Tous les lieux sont égaux, lorsque l'ame est la même.
Viens, je t'apporte un cœur que rien ne peut changer,
Ni les lieux, ni les temps, ni tourment, ni danger:
Reçois un malheureux qui se résout à l'être,
Qu'indigne le pardon, et que révolte un maître.
« Je suis libre ici-bas; c'est assez: j'aime mieux
Un trône dans l'enfer, que des fers dans les cieux.
Eh! qui peut m'envier l'horreur qui m'environne?
Quel front pourroit tenter ma brûlante couronne?
Ce Dieu de notre exil est lui-même trop fier:
Qui nous ôta les cieux doit nous laisser l'enfer.
Qu'il garde son pouvoir proclamé par la foudre,
Qu'il règne; à le servir rien ne peut me résoudre;
Mes destins sont fixés: c'en est fait. Mais pourquoi
Laisser là nos guerriers immobiles d'effroi?

In this unhappy mansion; or once more
With rallied arms to try what may be yet
Regain'd in Heaven, or what more lost in Hell? »

So Satan spake, and him Beëlzebub
Thus answer'd: « Leader of those armies bright,
Which but the' Omnipotent none could have foil'd,
If once they hear that voice, their liveliest pledge
Of hope in fears and dangers, heard so oft
In worst extremes, and on the perilous edge
Of battle when it rag'd, in all assaults
Their surest signal, they will soon resume
New courage and revive; though now they lie
Groveling and prostrate on yon lake of fire,
As we erewhile, astounded and amaz'd;
No wonder, fall'n such a pernicious heighth. »

He scarce had ceas'd, when the superior Fiend
Was moving toward the shore: his ponderous shield,
Ethereal temper, massy, large and round,
Behind him cast; the broad circumference
Hung on his shoulders like the Moon, whose orb
Through optic glass the Tuscan artist views
At evening from the top of Fesolé,
Or in Valdarno, to descry new lands,
Rivers, or mountains in her spotty globe.

Qu'ils viennent. Consultons, délibérons ensemble;
Que du tyran commun la haine les rassemble.
Contre un bonheur barbare excitons leur malheur,
Et décidons enfin ce que l'art, la valeur,
Peuvent reconquérir sur ce Dieu que j'abhorre,
Ou ce que dans l'enfer nous pouvons perdre encore. »
« Chef de ces légions que rien n'a pu dompter,
Dans tes nobles transports que j'aime à t'écouter!
Répondit Belzébuth: ah! si ta voix puissante,
Qui cent fois, ranimant notre force expirante,
Au fort de la mêlée, au milieu des assauts,
Au poste de l'honneur ramena nos drapeaux,
Étoit comme autrefois, aux champs de la victoire,
Le signal du triomphe et le cri de la gloire,
Crois-moi, tous ces guerriers, sortis de leur sommeil,
Feroient payer bien cher leur terrible réveil;
Eux qui, sans mouvement, sur cette mer ardente
Restent saisis d'horreur, et muets d'épouvante:
Tant sont tombés de haut ces habitants des cieux! »
A peine il a parlé, son chef audacieux
S'avance vers le lac dans un profond silence.
Son large dos soutient un bouclier immense,
Orbe prodigieux, dont le vaste contour
Semble l'astre des nuits, quand, du haut d'une tour,
Ou du sommet des monts, l'œil, aidé par le verre,
S'étonne d'y trouver l'image de la terre,
Ses gouffres, ses rochers, ses fleuves, ses volcans,
Qu'un long tube montroit au Newton des Toscans.

His spear, to equal which the tallest pine
Hewn on Norwegian hills, to be the mast
Of some great ammiral, were but a wand,
He walk'd with, to support uneasy steps
Over the burning marle, not like those steps
On Heaven's azure, and the torrid clime
Smote on him sore besides, vaulted with fire:
Nathless he so endur'd, till on the beach
Of that inflamed sea he stood, and call'd
His legions, angel-forms, who lay intranc'd,
Thick as autumnal leaves that strow the brooks
In Vallombrosa, where the' Etrurian shades,
High over-arch'd, imbower; or scatter'd sedge
Afloat, when with fierce winds Orion arm'd
Hath vex'd the Red-Sea coast, whose waves o'erthrew
Busiris and his Memphian chivalry,
While with perfidious hatred they pursued
The sojourners of Goshen, who beheld
From the safe shore their floating carcases
And broken chariot wheels: so thick bestrown,
Abject and lost, lay these, covering the flood,
Under amazement of their hideous change.
He call'd so loud, that all the hollow deep
Of Hell resounded. « Princes, Potentates,
Warriors, the flower of Heaven, once yours, now lost,
If such astonishment as this can seize
Eternal spirits; or have ye chosen this place
After the toil of battle to repose

Sa lance est dans sa main ; le pin que la Norwége
Pour l'empire des mers a nourri dans la neige,
Près de l'arme terrible est à peine un roseau :
Sur elle de son corps appuyant le fardeau,
Il marche, non pas tel qu'au haut de l'empyrée
Superbe il s'élançoit dans la plaine azurée ;
Les feux qu'il respira, les feux qu'il a sentis,
Retardent en marchant ses pas appesantis.
Vers le lac enflammé lentement il arrive,
Se pose sur sa lance ; et, debout sur la rive,
Contemple ses guerriers de frayeur éperdus,
Et sur le lac en feu tristement étendus.
Rien ne peut s'égaler à leur foule nombreuse.
Sous les profonds berceaux des bois de Vallombreuse,
Moins pressés, moins épais, des feuillages flétris
Au retour des hivers s'entassent les débris ;
Moins serrés sont ces joncs qu'entouré des orages,
Le fougueux Orion couche sur tes rivages,
Mer fameuse, où l'Hébreu voyoit de l'autre bord
Les fiers tyrans du Nil dévorés par la mort,
Et, sur un vaste amas de chars et de victimes,
Les flots en mugissant refermer leurs abîmes :
Tels, sur les flots du lac brûlant et ténébreux,
En foule sont couchés ses bataillons nombreux.
Sa voix tonne de loin sous la voûte profonde ;
Les airs en sont troublés, et tout l'enfer en gronde :
« O vous, l'honneur du ciel ; vous, mon plus ferme appui,
Hélas ! et que mon œil méconnoît aujourd'hui !

Your wearied virtue, for the ease you find
To slumber here, as in the vales of Heaven?
Or in this abject posture have ye sworn
To' adore the conqueror? who now beholds
Cherub and Seraph rolling in the flood
With scatter'd arms and ensigns, till anon
His swift pursuers from Heaven-gates discern
The advantage, and, descending, tread us down
Thus drooping; or with linked thunderbolts
Transfix us to the bottom of this gulf?
Awake, arise, or be for ever fall'n. »

They heard, and were abash'd, and up they sprung
Upon the wing, as when men wont to watch
On duty, sleeping found by whom they dread,
Rouse and bestir themselves ere well awake.
Nor did they not perceive the evil plight
In which they were, or the fierce pains not feel;
Yet to their general's voice they soon obey'd
Innumerable. As when the potent rod
Of Amram's son, in Egypt's evil day,
Wav'd round the coast, up call'd a pitchy cloud
Of locusts, warping on the eastern wind,

Rois, princes, potentats, chérubins, fiers archanges,
D'un chef jadis heureux belliqueuses phalanges,
Vous, qu'à vivre toujours le ciel a destinés,
Est-ce donc la terreur qui vous tient enchaînés?
Ou bien, pour respirer de votre chute horrible,
Choisîtes vous ces feux et cette mer terrible
Pour y dormir en paix comme au palais des cieux?
Ou bien redoutez-vous un vainqueur odieux,
Et ce front prosterné vient-il de reconnoître
Le tyran que la force a nommé notre maître?
Il nous voit de son trône; il voit flotter épars
Nos armes, nos guerriers, nos drapeaux et nos chars.
Que dis-je? ses guerriers, saisissant l'avantage,
Peut-être jusqu'ici s'en vont porter leur rage;
Et des traits de sa foudre enfoncés dans nos flancs,
A ces brûlants tombeaux nous attacher vivants.
Levez-vous, armez-vous, ou servez en esclaves. »
Il dit: impatients de rompre leurs entraves,
Tous sortent à-la-fois du gouffre des enfers,
Et de leur vol terrible ont fait frémir les airs.
Tels des gardes, la nuit sommeillant sous leurs armes,
Si le péril approche, au premier cri d'alarmes,
Se lèvent en tumulte, et, dormant à demi,
Les yeux à peine ouverts, volent à l'ennemi.
De la vague enflammée ainsi part et s'élance
Ce bataillon rapide, impétueux, immense.
Tout s'émeut, tout frémit; et quoique sur leurs cœurs
Pèsent leur infortune et le poids des douleurs,

That o'er the realm of impious Pharaoh hung
Like night, and darken'd all the land of Nile:
So numberless were those bad Angels seen
Hovering on wing under the cope of Hell,
'Twixt upper, nether, and surrounding fires;
Till, as a signal given, the' up-lifted spear
Of their great Sultan waving to direct
Their course, in even balance down they light
On the firm brimstone, and fill all the plain;
A multitude, like which the populous North
Pour'd never from her frozen loins, to pass
Rhene or the Danaw, when her barbarous sons
Came like a deluge on the south, and spread
Beneath Gibraltar to the Lybian sands.

Forthwith from every squadron and each band
The heads and leaders thither haste, where stood
Their great commander; godlike shapes and forms
Excelling human: princely Dignities;
And Powers that erst in Heaven sat on thrones;
Though of their names in heavenly records now
Be no memorial; blotted out and ras'd
By their rebellion, from the books of life.
Nor had they yet among the sons of Eve
Got them new names, till, wandering o'er the earth,

Ensemble déployant leurs innombrables ailes,
A sa voix ont volé leurs légions fidèles.
Ainsi, lorsque d'Amram le redoutable fils
Voulut punir l'orgueil de l'altière Memphis,
A peine il eut tourné sa baguette puissante,
Soudain vinrent tomber sur l'Égypte tremblante,
Des insectes ailés, des nuages vivants
Qui noircissoient les airs et voloient sur les vents.
Leur foule ainsi s'empresse; ainsi dans la nuit sombre
Nagent parmi les feux leurs bataillons sans nombre.
Moins nombreux autrefois, le peuple entier du Nord
Dans les champs du Midi vint apporter la mort,
Inonda les Germains de sa horde guerrière,
Des roches de Calpé traversa la barrière,
Et vomit par torrents ses barbares essaims
Des glaces de Norwége aux sables africains.

Tout part, forme ses rangs: déja de chaque bande
Les chefs ont entouré le chef qui les commande.
Leurs figures, leurs traits n'offrent rien de mortel;
Tous sur des trônes d'or ont siégé dans le ciel.
Leurs noms n'existent plus: leur rebelle folie
Les a tous effacés du livre de la vie.
Depuis, cherchant leur proie, et quêtant des autels,
Dieu, par leur culte impie, éprouva les mortels.
Parmi l'encens et l'or et les fêtes pompeuses,
L'homme les adora sous cent formes trompeuses,

Through God's high sufferance for the trial' of man,
By falsities and lies the greatest part
Of mankind they corrupted to forsake
God their Creator, and the' invisible
Glory of him that made them, to transform
Oft to the image of a brute, adorn'd
With gay religions full of pomp and gold,
And devils to adore for deities:
Then were they known to men by various names,
And various idols through the Heathen world.

Say, Muse, their names then known, who first, who last,
Rous'd from the slumber, on that fiery couch,
At their great emperor's call, as next in worth
Came singly where he stood on the bare strand,
While the promiscuous crowd stood yet aloof.

The chief were those, who, from the pit of Hell,
Roaming to seek their prey on earth, durst fix
Their seats long after next the seat of God,
Their altars by his altar; gods ador'd
Among the nations round; and durst abide
Jehovah thundering out of Sion, thron'd
Between the Cherubim; yea, often plac'd
Within his sanctuary itself their shrines,
Abominations, and with cursed things
His holy rites and solemn feasts profan'd,
And with their darkness durst affront his light.

Et dressant à la brute un autel imposteur,
Dans sa gloire invisible oublia son auteur.

Muse, dis-moi les rangs, les chefs de cette armée;
Dans quel ordre, sorti de sa couche enflammée,
Chacun saisit son poste, et, docile à sa loi,
D'une brillante élite environne son roi,
Tandis qu'au loin planant dans la vaste étendue,
La foule dans les airs flotte encor suspendue.

Les premiers furent ceux dont les fantômes vains,
Courbant à leurs genoux les crédules humains,
De la terre idolâtre usurpèrent l'hommage,
En face du vrai Dieu placèrent leur image;
Qui, jusque sur son trône assis dans le saint lieu,
Osèrent affronter l'œil foudroyant d'un Dieu,
Et par des rits impurs, des fêtes criminelles,
Profanoient de Sion les pompes solennelles.

First, Moloch, horrid king, besmear'd with blood
Of human sacrifice, and parents' tears;
Though for the noise of drums and timbrels loud
Their children's cries unheard, that pass'd through fire
To his grim idol. Him the Ammonite
Worshipt in Rabba and her watery plain,
In Argob and in Basan, to the stream
Of utmost Arnon: nor content with such
Audacious neighbourhood, the wisest heart
Of Solomon he led by fraud to build
His temple right against the temple' of God,
On that opprobrious hill; and made his grove
The pleasant valley of Hinnom, Tophet thence
And black Gehenna call'd, the type of Hell.

Next, Chemos, the obscene dread of Moab's sons,
For Aroar to Nebo, and the wild
Of southmost Abarim, in Hesebon
And Horonaim, Seon's realm, beyond
The flowery dale of Sibma clad with vines,
And Elealé to the' Asphaltic pool.
Peor his other name, when he entic'd
Israel in Sittim, on their march from Nile,
To do him wanton rites, which cost them woe.
Yet thence his lustful orgies he enlarg'd,
Even to that hill of scandal, by the grove

A leur tête est Moloch, dont les affreux autels
Boivent le sang humain et les pleurs maternels.
En vain pendant l'horreur de ces scènes fatales
Les tambours résonnants, les bruyantes cymbales,
Des enfants dans les feux étouffent les clameurs;
Tendres mères, leur cri retentit dans vos cœurs.
L'aquatique Rabba lui soumit ses rivages:
Du cruel Ammonite il reçut les hommages,
Conquit Basan, Argob: des rives de l'Arnon
Courut de proche en proche aux campagnes d'Hinnon,
Y plaça son image, y fonda son empire;
Le plus sage des rois éprouva son délire,
Et sur le mont d'opprobre, en ses vœux criminels,
Aux autels du Très-Haut opposa ses autels.

Des filles de Moab épouvantail obscène,
Après lui vint Chamos, dont l'infame domaine
D'Aroër à Nébo courut vers le Midi,
Poussa sur Hésébon son empire agrandi,
Traversa le désert, franchit ces belles plaines,
Où des vins de Sibma la grappe enfle ses veines,
Régna d'Éléalé jusqu'au lac sulfureux,
Où de Gomorrhe éteint fument encor les feux.
Péor étoit son nom, quand loin de son rivage
Le Nil vit les Hébreux d'un impudique hommage
Honorer ses autels, source de leurs malheurs.
Sur le mont, renommé par l'opprobre des mœurs,

Of Moloch homicide, lust hard by hate;
Till good Josiah drove them thence to Hell.

With these came they, who, from the bordering flood
Of old Euphrates to the brook that parts
Egypt from Syrian ground, had general names
Of Baalim and Ashtaroth; those male,
These feminine: for Spirits, when they please,
Can either sex assume, or both; so soft
And uncompounded is their essence pure;
Not tied or manacled with joint or limb,
Nor founded on the brittle strength of bones,
Like cumbrous flesh; but, in what shape they choose,
Dilated or condens'd, bright or obscure,
Can execute their aery purposes,
And works of love or enmity fulfil.
For those the race of Israel oft forsook
Their living strength, and unfrequented left
His righteous altar, bowing lowly down
To bestials gods; for which their heads as low
Bow'd down in battle, sunk before the spear
Of despicable foes. With these in troop
Came Astoreth, whom the Phœnicians call'd

La pudeur s'effraya de sa lascive orgie;
Elle vit s'élever sa hideuse effigie
Dans les vallons fleuris, le long des verts bosquets
Où fumoient de Moloch les horribles banquets:
Lieux cruels, où le meurtre et la débauche impure
Vinrent d'un double outrage affliger la nature,
Jusqu'au jour mémorable où, vengeant l'Éternel,
Le pieux Josias renversa leur autel.
Après eux s'avançoient tous ces esprits immondes,
Qui de l'antique Euphrate asservirent les ondes,
Jusqu'à l'humble ruisseau qui des bords syriens
Sépare en serpentant les noirs Égyptiens.
Astaroth et Baal furent les noms vulgaires
Qui distinguoient leur sexe et non leurs caractères.
Des deux sexes divers chaque esprit a le choix;
Chacun peut en lui seul les unir à-la-fois;
Tant leur être est parfait, tant leur souple nature
Surpasse des mortels la grossière structure;
Cet amas d'or, de chairs, d'organes, de ressorts,
Qui captive notre ame et surcharge nos corps.
Chacun forme à son choix sa taille variée,
Obscure ou lumineuse, épaisse ou déliée;
Et, libre en ses desirs, satisfait tour-à-tour
Ou ses projets de haine, ou ses penchants d'amour.
Pour eux abandonnant le Créateur suprême,
L'homme honora la brute, et s'abrutit lui-même.
Dieu le vit; et bientôt, au glaive abandonné,
Israël expia son temple profané.

Astarte, queen of Heaven, with crescent horns;
To whose bright image nightly by the moon
Sidonian virgins paid their vows and songs;
In Sion also not unsung, where stood
Her temple of the' offensive mountain, built
By that uxorious king, whose heart, though large,
Beguil'd by fair idolatresses, fell
To idols foul.

Thammuz came next behind,
Whose annual wound in Lebanon allur'd
The Syrian damsels to lament his fate
In amorous ditties all a summer's day;
While smooth Adonis from his native rock
Ran purple to the sea, suppos'd with blood
Of Thammuz yearly wounded: the love-tale
Infected Sion's daughters with like heat;
Whose wanton passions in the sacred porch
Ezekiel saw, when, by the vision led,
His eye survey'd the dark idolatries
Of alienated Judah. Next came one
Who mourn'd in earnest, when the captive ark
Maim'd his brute image, head and hands lopt off
In his own temple, on the grunsel-edge,
Where he fell flat, and sham'd his worshippers:
Dagon his name, sea-monster, upward man

Vint ensuite, entouré d'une escorte nombreuse,
Asthoret, éclipsé dans la nuit ténébreuse;
Asthoret, qui depuis, sous le nom d'Astarté,
Fier d'un double croissant tout brillant de clarté,
Fut la reine des nuits, et, dans les temps antiques,
Des vierges de Sidon écouta les cantiques.
Sion connut son culte: un roi que l'Éternel
Sans murmure combla de tous les dons du ciel,
Séduit par les beautés dont il suivit l'exemple,
Sur la montagne impie édifia son temple;
Et, chargeant de ses dons des autels impuissants,
Entre elles et leur dieu partagea son encens.
Ensuite vint Thammuz, Thammuz dont la blessure
Rouverte tous les ans, sous la noire verdure
Des cèdres du Liban, autour de son cercueil,
Des vierges de Sidon renouveloit le deuil;
Là, pleure un jour entier leur troupe virginale,
Tandis que l'Adonis de sa roche natale
S'échappe, et vers les mers coulant en doux ruisseaux,
De son sang adoré s'en va rougir les eaux.
Bientôt courut par-tout cette fable amoureuse;
Sion même en gardoit l'erreur contagieuse,
Quand, de son œil perçant, le triste Ézéchiel
Des filles de Juda vit l'amour criminel,
Et de leur culte impur les infames pratiques
Du temple du vrai Dieu profaner les portiques.
Ensuite s'avança celui dont les douleurs
Baignèrent son autel de véritables pleurs,

And downward fish: yet had his temple high
Rear'd in Azotus, dreaded through the coast
Of Palestine, in Gath and Ascalon,
And Accaron and Gaza's frontier-bounds.

Him follow'd Rimmon, whose delightful seat
Was fair Damascus, on the fertile banks
Of Abbana and Pharphar, lucid streams.
He also' against the house of God was bold!
A leper once he lost, and gain'd a king;
Ahaz, his sottish conqueror, whom he drew
God's altar to disparage and displace,
For one of Syrían mode, whereon to burn
His odious offerings, and adore the Gods
Whom he had vanquish'd. After these appear'd
A crew, who, under names of old renown,
Osiris, Isis, Orus, and their train,
With monstruous shapes and sorceries abus'd
Fanatic Egypt and her priests, to seek
Their wandering gods disguis'd in brutish forms
Rather than human. Nor did Israel 'scape

Quand, sur ce dieu vainqueur vengeant son esclavage,
L'arche sainte brisa son impuissante image;
Et, dans son propre temple, à ses prêtres surpris,
De leur dieu mis en poudre étala les débris.
Dagon étoit son nom : cet exilé céleste
Est homme par le buste, et poisson par le reste.
Dans les champs d'Ascalon, dans les vallons de Ger,
La terreur adoroit ce monstre de la mer :
Sous son sceptre trembloit la Palestine entière ;
Ascalon et Gaza, sur leur vaste frontière,
Voyoient régner son culte, et d'un front orgueilleux
Son temple dans Azote alloit braver les cieux.
Après lui vint Rimmon, qui, près des fraîches ondes
Que bordent de Damas les campagnes fécondes,
D'Abana, de Pharphar, ruisseaux délicieux,
Attiroit les mortels par le charme des lieux ;
Ce dieu vit son vainqueur au rang de ses conquêtes ;
Pour lui, des Syriens rivalisant les fêtes,
Achaz fonda son culte, et, fier de son appui,
Au vrai Dieu préféra des dieux vaincus par lui.
A son tour s'avança la foule ridicule
Des monstres honorés par l'Égypte crédule :
C'étoient Orus, Isis, Osiris, tous ces dieux,
D'autant mieux révérés, qu'ils étoient plus hideux ;
Et tous ces animaux, déités vagabondes,
Que le peuple adoroit sur la terre et les ondes :
Insensés qui, de Dieu prostituant le nom,
Devant le vil instinct abaissoient la raison.

The' infection, when their borrow'd gold compos'd
The calf in Oreb, and the rebel king
Doubled that sin in Bethel and in Dan,
Likening his Maker to the grazed ox;
Jehovah, who in one night, when he pass'd
From Egypt marching, equall'd with one stroke
Both her first-born, and all her bleating gods.

Belial came last, than whom a Spirit more lewd
Fell not from Heaven, or more gross to love
Vice for itself: to him no temple stood
Or altar smok'd; yet who more oft than he
In temples and at altars, when the priest
Turns atheist, as did Eli's sons, who fill'd
With lust and violence the house of God?
In courts and palaces he also reigns,
And in luxurious cities, where the noise
Of riot' ascends above their loftiest towers,
And injury and outrage; and when night
Darkens the streets, then wander forth the sons
Of Belial, flown with insolence and wine.

Israël même eut part à cette erreur impure,
Quand l'or, du veau stupide empruntant la figure,
Par le peuple d'Horeb devant lui prosterné,
Vit du grand Jéhovah le culte abandonné.
Bientôt Bethel et Dan virent un roi rebelle
Lui-même se créer un dieu sur ce modèle.
Mais enfin, las de voir des prêtres suborneurs
A de vils animaux transporter ses honneurs,
Dieu se leva, s'arma de son glaive terrible,
Et dans la même nuit, nuit à jamais horrible!
Des mères d'un seul coup frappa les fruits naissants,
Et le prêtre, et le temple, et ses dieux mugissants.
  Enfin vint Bélial: dans la troupe rebelle
Nul ne mérita mieux la vengeance éternelle;
Pour l'amour seul du vice, au vice abandonné,
La vertu révoltoit son cœur désordonné;
Nul autel, nul encens, nulle cérémonie
N'honoroit ses fureurs; mais souvent son génie
Se glissa dans le temple, et, jusque sur l'autel,
Au pontife inspira l'oubli de l'Éternel:
Par lui des fils d'Éli la brutale luxure
Outragea le saint lieu, les lois, et la nature;
Il hante les palais, il règne dans les cours,
Habite les cités et plane sur leurs tours:
Là des hymnes lascifs, de l'obscène licence,
Des cris de la fureur, de ceux de la vengeance,
Accents délicieux pour cet esprit pervers,
Arrivent jusqu'à lui les horribles concerts.

Witness the streets of Sodom, and that night
In Gibeah, when the hospitable door
Expos'd a matron, to avoid worse rape.

These were the prime in order and in might:
The rest were long to tell, though far renown'd,
The' Ionian Gods, of Javan's issue, held
Gods, yet confess'd later than Heaven and Earth,
Their boasted parents: Titan, Heaven's first-born,
With his enormous brood, and birthright seiz'd
By younger Saturn; he from mightier Jove,
His own and Rhea's son, like measure found;
So Jove usurping reign'd: these first in Crete
And Ida known, thence of the snowy top
Of cold Olympus, rul'd the middle air,
Their highest Heaven; or on the Delphian cliff
Or in Dodona, and through all the bounds
Of Doric land: or who with Saturn old
Fled over Adria to the' Hesperian fields,
And o'er the Celtic roam'd the utmost isles.
All these and more came flocking; but with looks
Downcast and damp, yet such wherein appear'd
Obscure some glimpse of joy, to' have found their chief
Not in despair, to' have found themselves not lost
In loss itself, which on his countenance cast
Like doubtful hue: but he, his wonted pride

J'en atteste Sodôme et l'impure Gomorrhe,
Théâtre des forfaits que la nature abhorre;
Et toi, séjour flétri par l'impudicité,
Où le toit protecteur de l'hospitalité,
Pour éviter l'horreur d'un viol plus infame,
Au crime abandonna la pudeur d'une femme.
Tous, fiers du premier rang, menaçoient l'Éternel.
Dirai-je ces enfants de la terre et du ciel,
Ces dieux, ces demi-dieux, familles innombrables
Dont l'erreur en cent lieux a propagé les fables:
Titan le premier-né, Saturne avec son fils,
De l'empire des cieux l'un par l'autre bannis,
Aïeux, pères, enfants, immense colonie
Que la Créte autrefois reçut de l'Ionie;
Qui cherchant sur les monts une image des cieux,
Courut du sombre Ida sur l'olympe orageux,
A Delphes, à Dodone inspira son délire,
Et des champs doriens agrandit son empire;
Ou qui, suivant le dieu proscrit par Jupiter,
Du fougueux Adria franchit l'étroite mer,
Traversa l'Hespérie, et des plaines celtiques
Porta jusqu'à Thulé ses autels fanatiques?
A tous ces dieux guerriers, jadis l'honneur des cieux,
En foule vint s'unir le vulgaire des dieux,
L'air morne, l'œil éteint; pourtant, dans leur tristesse,
Se laissoit entrevoir un rayon d'alégresse:
A l'aspect de leur chef, qui, ferme en son malheur,
Contre le désespoir a défendu son cœur,

Soon recollecting, with high words, that bore
Semblance of worth, not substance, gently rais'd
Their fainting courage, and dispell'd their fears.
Then straight commands, that at the warlike sound
Of trumpets loud and clarions be uprear'd
His mighty standard, that proud honour claim'd
Azazel as his right, a Cherub tall;
Who forthwith from the glittering staff unfurl'd
The 'imperial ensign, which, full high advanc'd,
Shone like a meteor streaming to the wind,
With gems and golden lustre rich imblaz'd,
Seraphic arms and trophies; all the while
Sonorous metal blowing martial sounds:
At which the universal host up-sent
A shout, that tore Hell's concave, and beyond
Frighted the reign of Chaos and old Night.

All in a moment through the gloom were seen
Ten thousand banners rise into the air
With orient colours waving: with them rose
A forest huge of spears; and thronging helms
Appear'd, and serried shields in thick array
Of depth immeasurable; anon they move

Eux-mêmes, au milieu de leur ruine immense,
S'applaudissent tout bas d'un reste d'espérance.
Satan s'en aperçoit; il hésite, et ses yeux
Expriment de son cœur les sentiments douteux.
Mais enfin, reprenant son audace première,
Il cherche à ranimer leur vaillance guerrière;
Et, pour rendre l'espoir à leur cœur attristé,
D'une fausse assurance il pare sa fierté.
Il veut qu'au bruit des cors, au son de la cymbale,
Se déroule à l'instant son enseigne royale:
Il commande; et soudain le fier Azariel,
Qu'honoroit cet emploi dans l'empire du ciel,
Obéit à son ordre. Il vient, et, plein de joie,
L'enseigne impériale en ses mains se déploie;
L'éclatant météore éblouit moins les yeux:
Des perles y traçoient leurs chiffres radieux,
Et l'or armorié par l'ange de mémoire,
A ces enfants du ciel parle encor de leur gloire;
Enfin l'airain sonore a donné le signal:
Soudain un vaste cri du palais infernal
Parcourt la voûte immense, et dans ses gouffres sombres
Va porter l'épouvante au royaume des ombres.
Aussitôt, rayonnant dans la nuit des enfers,
D'innombrables drapeaux s'élèvent dans les airs;
L'orient envieroit leur couleur éclatante;
Le vent gonfle les plis de leur pourpre flottante;
Alors une forêt de casques et de dards,
Et l'or des boucliers, brillent de toutes parts.

In perfect phalanx to the Dorian mood
Of flutes and soft recorders; such as rais'd
To heighth of noblest temper heroes old
Arming to battle; and instead of rage
Deliberate valour breath'd, firm and unmov'd
With dread of death to flight or foul retreat:
Nor wanting power to mitigate and 'swage
With solemn touches troubled thoughts, and chase
Anguish, and doubt, and fear, and sorrow', and pain,
From mortal or immortal minds. Thus they,
Breathing united force, with fixed thought,
Mov'd on in silence to soft pipes, that charm'd,
Their painful steps o'er the burnt soil; and now
Advanc'd in view they stand; a horrid front
Of dreadful length and dazzling arms, in guise
Of warriors old with order'd spear and shield;
Awaiting what command their mighty chief
Had to impose.

He through the armed files
Darts his experienc'd eye, and soon traverse
The whole batalion views; their order due;
Their visages and stature as of Gods;
Their number last he sums. And now his heart
Distends with pride, and hardening in his strength
Glories: for never, since created man,

L'œil admire leur nombre et leur magnificence,
Et de leurs rangs serrés la profondeur immense.
Le moment est venu : tout s'ébranle à-la-fois
Aux accents doriens des flûtes, des hautbois :
Mode majestueux, solennelle harmonie,
Dont la gravité mâle à la douceur unie,
De l'antique héroïsme entretenoit les feux ;
Qui charme les enfers, et la terre et les cieux,
Tempère la valeur, l'aiguillonne ou l'arrête,
Lui donne un air tranquille au fort de la tempête,
Fait taire le danger, la souffrance, la peur,
Et produit le courage et non pas la fureur.
Tels étoient ces guerriers ; tels, sûrs de leur vaillance,
Forts de leur union, tous marchoient en silence
Au bruit de ces concerts, qui du sol sulfureux
Tempéroient les ardeurs sous leurs pas douloureux.
Ils avancent : déja se déploie à la vue
De leur front menaçant l'effrayante étendue ;
Ces files de guerriers, d'armes, de javelots,
Terribles, imposants même dans leur repos,
Armés, tels qu'on nous peint les héros du vieil âge.
  Arrêtés à leur poste, et bouillants de courage,
Tous n'attendent qu'un signe ; et le roi des enfers,
D'un coup d'œil plus perçant, plus prompt que les éclairs,
De ce coup d'œil qui fait le destin des batailles,
Traverse de leurs rangs les vivantes murailles.
Leur fier maintien, l'ardeur qui brille dans leurs yeux,
Leur port, tel que la fable a peint celui des dieux,

Met such imbodied force, as nam'd with these
Could merit more than that small infantry
Warr'd on by cranes: though all the giant brood
Of Phlegra with the' heroic race were join'd
That fought at Thebes and Ilium, on each side
Mix'd with auxiliar Gods; and what resounds
In fable and romance, of Uther's son
Begirt with British and Armoric knights;
And all who since, baptiz'd or infidel,
Jousted in Aspramont, or Montalban,
Damasco, or Marocco, or Trebisond,
Or whom Biserta sent from Afric shore,
When Charlemain with all his peerage fell
By Fontarabbia.

Thus far these beyond
Compare of mortal prowess, yet observ'd
Their dread Commander: he, above the rest
In shape and gesture proudly eminent,
Stood like a tower; his form had yet not lost
All her original brightness; nor appear'd
Less than Archangel ruin'd, and the' excess
Of glory' obscur'd: as when the sun, new risen,

L'ordre, le nombre enfin, leur plus foible avantage,
D'espérance et d'orgueil ont enflé son courage.
Ce que la terre entière a vu de bataillons
De leurs flots débordés inonder les sillons,
Près d'eux ressembleroit à l'humble et foible armée
Qu'aux escadrons volants opposoit le Pygmée.
Rassemblez ces Titans dont l'audace entassa
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa,
Les héros des Thébains, les guerriers que Pergame
A vus, Grecs ou Troyens, s'armer pour une femme,
Tous les dieux alliés qui combattoient pour eux,
Tout ce que les romans ont peint de valeureux,
Ce qu'inventa la fable et raconta l'histoire;
Ces preux, qu'au grand Arthus associa la gloire,
Tout ce qu'ont vu jouter, chrétien ou musulman,
Les créneaux d'Apremont, les tours de Montauban,
Les remparts de Damas, les champs de Trébisonde,
Ces essaims dont l'Afrique inonda notre monde;
Tous ces pouvoirs mortels, que sont-ils, comparés
A ces rivaux du ciel contre lui conjurés?

Au-dessus de leur foule immense, mais docile,
Satan, comme une tour, éléve un front tranquille;
Lui seul, ainsi qu'en force il les passe en grandeur:
Son front, où s'entrevoit son antique splendeur,
D'ombres et de lumière offre un confus mélange;
Et si c'est un débris, c'est celui d'un archange,
Qui, lumineux encor, n'est plus éblouissant.
Vers l'horizon obscur, tel le soleil naissant

Looks through the horizontal misty air
Shorn of his beams: or from behind the moon,
In dim eclipse, disastrous twilight sheds
On half the nations, and with fear of change
Perplexes monarchs. Darken'd so, yet shone
Above them all the Archangel: but his face
Deep scars of thunder had intrench'd; and care
Sat on his faded cheek, but under brows
Of dauntless courage, and considerate pride
Waiting revenge; cruel his eye, but cast
Signs of remorse and passion, to behold
The fellows of his crime, the followers rather,
(Far other once beheld in bliss) condemn'd
For ever now to have their lot in pain:
Millions of Spirits for his fault amerc'd
Of Heaven, and from eternal splendours flung
For his revolt, yet faithful how they stood,
Their glory wither'd.

As when Heaven's fire
Hath scath'd the forest oaks, or mountain pines,

Jette à peine, au milieu des vapeurs nébuleuses,
De timides rayons et des lueurs douteuses;
Ou tel, lorsque sa sœur offusque ses clartés,
Pâle, et portant le trouble aux rois épouvantés,
Il épanche à regret une triste lumière,
Des désastres fameux sinistre avant-courrière;
Mais, à travers la nuit qui nous glace d'effroi,
Tous les astres encor reconnoissent leur roi.
Tel se montre Satan; tel son éclat céleste,
Tout éclipsé qu'il est, éclipse tout le reste.
Foudroyé, mais debout, triste et majestueux,
Sur son front, que du ciel ont sillonné les feux,
Du tonnerre vengeur on voit encor les traces:
La douleur dans ses traits a gravé ses disgraces;
Mais dans son air pensif perce, à travers son deuil,
Le courroux révolté, l'opiniâtre orgueil.
Cependant le remords est dans son œil farouche;
La vengeance l'aigrit, le repentir le touche;
Il voit avec douleur tous ces infortunés,
Innombrables esprits dans sa chute entraînés,
Déshérités du ciel, perdus dans ses abîmes,
Compagnons de sa faute, ou plutôt ses victimes:
Si brillants autrefois, éclipsés aujourd'hui,
Malheureux à jamais, et malheureux par lui,
Ainsi que ses forfaits partageant sa misère;
Et cependant, du ciel défiant la colère,
Leur malheur généreux se voue à son malheur;
Leurs honneurs sont perdus, mais non pas leur valeur:

With singed top their stately growth, though bare,
Stands on the blasted heath.

He now prepar'd
To speak; whereat, their doubled ranks they bend
From wing to wing, and half enclose him round
With all his peers: attention held them mute.
Thrice he assay'd, and thrice, in spite of scorn,
Tears, such as Angels weep, burst forth: at last
Words, interwove with sighs, found out their way.

« O Myriads of immortal Spirits! O Powers
Matchless, but with the' Almighty, and that strife
Was not inglorious, though the' event was dire,
As this place testifies, and this dire change,
Hateful to utter: but what power of mind,
Foreseeing or presaging, from the depth
Of knowledge past or present, could have fear'd
How such united force of Gods, how such
As stood like these, could ever know repulse?
For who can yet believe, though after loss,
That all these puissant legions, whose exile
Hath emptied Heaven, shall fail to re-ascend
Self-rais'd, and repossess their native seat?
For me be witness all the host of Heaven,
If counsels different, or danger shunn'd

Tels le chêne des bois et le pin des collines,
Dont la foudre en éclats dispersa les ruines,
D'une riche verdure autrefois habillés,
Bravent encor le ciel de leur front dépouillés.
Satan vient, il s'adresse à ses troupes fidèles :
Vers lui l'armée en cercle a recourbé ses ailes :
Et, d'avance soumis à sa suprême loi,
Tous les chefs en silence ont entouré leur roi.
Trois fois à ces guerriers, appuyés sur leurs armes,
Il veut parler ; trois fois d'involontaires larmes
(Larmes telles qu'en verse un habitant des cieux),
Trahissant sa fierté, s'échappent de ses yeux.
Enfin à ce discours ses soupirs ont fait place :
« Vous, dont le Tout-Puissant put seul dompter l'audace,
Chérubins, séraphins, vous tous dont le grand cœur
Combattit sans succès, mais non pas sans honneur ;
Ce combat fut affreux, hélas ! tout nous l'atteste,
Nos revers, nos débris, et ce cachot funeste :
Mais voyez cette armée, et ce peuple de dieux
Fièrement révoltés contre un joug odieux !
Quel esprit pénétrant, et quelle expérience
De leur lutte terrible eût prévu l'impuissance ?
Que dis-je ? puis-je croire, en cet état cruel,
Que ceux de qui l'exil a dépeuplé le ciel,
Ne puissent point briser leur prison infernale,
Vaincre, et reconquérir leur demeure natale ?
Et moi, moi votre chef, doutez-vous de ma foi ?
Ai-je rien fait sans vous, rien entrepris pour moi ?

By me, have lost our hopes. ' But he, who reigns
Monarch in Heaven, till then as one secure
Sat on his throne, upheld by old repute,
Consent or custom; and his regal state
Put forth at full, but still his strength conceal'd,
Which tempted our attempt, and wrought our fall.
Henceforth his might we know, and know our own:
So as not either to provoke, or dread
New war, provok'd: our better part remains
To work in close design, by fraud or guile,
What force effected not; that he no less
At length from us may find, who overcomes
By force, hath overcome but half his foe.
Space may produce new worlds; whereof so rife
There went a fame in Heaven that he ere long
Intended to create, and therein plant
A generation, whom his choice regard
Should favour equal to the sons of Heaven:
Thither, if but to pry, shall be perhaps
Our first eruption; thither or elsewhere;
For this infernal pit shall never hold
Celestial Spirits in bondage, nor the' abyss
Long under darkness cover. But these thoughts
Full counsel must mature; Peace is despair'd;
For who can think submission? War then, War,
Open or understood, must be resolv'd. »

He spake: and to confirm his words, out-flew
Millions of flaming swords, drawn from the thighs

Nul de nous n'a failli dans cette grande cause.
Mais celui qui là-haut tranquillement repose,
Ce dieu qu'ont soutenu sur son trône incertain
L'imposant appareil du pouvoir souverain,
L'usage, un vieux respect; en cachant sa puissance,
Lui-même encouragea la désobéissance:
De là tous nos malheurs; mais le sort aujourd'hui
Nous apprend à juger et de nous et de lui.
N'allons donc point braver ni craindre son tonnerre:
Moins forts, mais plus adroits, par une sourde guerre,
Attaquons son pouvoir; prouvons qu'un ennemi
Par la force accablé n'est vaincu qu'à demi.
Tout change avec le temps: des mondes peuvent naître,
Qui de notre oppresseur nous vengeront peut-être.
Un bruit court dans les cieux qu'en un riant séjour
Des êtres de son choix vont recevoir le jour,
Êtres favorisés, et de ses dons suprêmes
Comblés presque à l'égal de ses anges eux-mêmes.
Sortons, courons d'abord reconnoître ces lieux;
Sortons: sommes-nous faits pour ce gouffre odieux?
Non, nous n'avons point vu la lumière céleste,
Pour languir enchaînés dans ce cachot funeste.
Mais dans un grand conseil mûrissons ces projets:
Enfin, point de traités, de trêve, ni de paix!
Guerre ouverte ou cachée à ce tyran du monde!
La guerre! c'est mon vœu: que le vôtre y réponde. »
A peine il a parlé, jusqu'au fond des enfers
Les glaives flamboyants font jaillir mille éclairs;

Of mighty cherubim; the sudden blaze
Far round illumin'd Hell: highly they rag'd
Against the Highest, and fierce with grasped arms
Clash'd on their sounding shields the din of war,
Hurling defiance toward the vault of Heaven.

There stood a hill not far, whose grisly top
Belch'd fire and rolling smoke; the rest entire
Shone with a glossy scurf; undoubted sign
That in his womb was hid metallic ore,
The work of sulphur. Thither, wing'd with speed,
A numerous brigade hasten'd: as when bands
Of pioneers, with spade and pickaxe arm'd,
Forerun the royal camp, to trench a field,
Or cast a rampart. Mammon led them on:
Mammon, the least erected spirit that fell
From Heaven; for e'en in Heaven his looks and thoughts
Were always downward bent, admiring more
The riches of Heaven's pavement, trodden gold,
Than ought, divine or holy, else enjoy'd
In vision beatific: by him first
Men also, and by his suggestion taught,
Ransack'd the center, and with impious hands
Rifled the bowels of their mother earth
For treasures, better hid.

Soon had his crew
Open'd into the hill a spacious wound,

Tout donne, tout reçoit le signal des alarmes;
Les armes à grand bruit entre-choquent les armes;
Le blasphème insolent, les cris séditieux
Vont porter leur défi jusqu'au trône des cieux.

Non loin s'offroit un mont, dont la cime enflammée
Rouloit des tourbillons de feux et de fumée;
Le terrain qui s'étend sous son front escarpé,
D'une croûte brillante au loin enveloppé,
Trahissoit le trésor des mines souterraines,
Lent ouvrage du soufre infiltré dans leurs veines.
Là, d'escadrons ailés vole un nombreux essaim:
Tels, s'armant de la bêche, et la hache à la main,
D'intrépides sapeurs, par bandes détachées,
Élèvent des remparts ou creusent des tranchées.
A leur tête est Mammon, dont les penchants honteux
Font de lui le plus vil de ces enfants des cieux:
Même au séjour divin sa passion sordide
Tenoit ses yeux baissés; et son regard avide,
Aux saintes visions des chérubins ravis,
Sembloit préférer l'or des célestes parvis.
Par lui la soif de l'or vint infecter le monde:
Enfant dénaturé d'une mère féconde,
L'homme perça la terre, et son avare main
Lui ravit les trésors qu'elle cache en son sein.
Bientôt pour tirer l'or de sa prison obscure,
Leur troupe a fait au mont une large blessure.

And digg'd out ribs of gold. Let none admire
That riches grow in Hell; that soil may best
Deserve the precious bane. And here let those,
Who boast in mortal things, and wondering tell
Of Babel, and the works of Memphian kings,
Learn how their greatest monuments of fame,
And strength and art, are easily out-done
By spirits reprobate, and in an hour
What in an age they with incessant toil
And hands innumerable scarce perform.
Nigh on the plain, in many cells prepar'd,
That underneath had veins of liquid fire
Sluic'd from the lake, a second multitude
With wondrous art founded the massy ore,
Severing each kind, and scumm'd the bullion dross:
A third as soon had form'd within the ground
A various mould, and from the boiling cells,
By strange conveyance, fill'd each hollow nook;
As in an organ, from one blast of wind,
To many a row of pipes the sound-board breathes.
Anon, out of the earth a fabric huge
Rose like an exhalation, with the sound
Of dulcet symphonies and voices sweet,
Built like a temple, where pilasters round
Were set, and Doric pillars overlaid
With golden architrave; nor did there want
Cornice or frieze, with bossy sculptures graven:
The roof was fretted gold. Not Babylon,

Qu'on ne s'étonne point que l'enfer cache l'or :
A quel sol convient mieux ce funeste trésor ?
Et vous qui nous vantez les merveilles humaines,
De Babel, de Memphis, les pompeux phénomènes,
Voyez, dans un prodige enfanté d'un clin d'œil,
Ces esprits, des mortels humilier l'orgueil,
Et seuls, en peu d'instants, passer dans leurs ouvrages
Les longs travaux des arts, des peuples et des âges.
Tout agit, tout s'empresse : au pied du mont brûlant,
Des creusets préparés, du lac étincelant
Par cent conduits secrets tiroient un feu liquide :
Là, d'autres mains fondoient chaque masse solide,
Séparoient les métaux, et dans des creux profonds
Des ruisseaux écumants épuroient les bouillons.
Ailleurs le sol durci, formant un vaste moule,
Attend les flots brûlants, et le métal qui coule
Dans ces creux variés, prend mille aspects nouveaux
Ainsi le même vent, par différents canaux,
De l'orgue modulant la voix mélodieuse,
Exhale en sons divers son ame harmonieuse.
Sous la forme d'un temple aussitôt enfanté,
Sort comme une vapeur l'édifice enchanté,
Au bruit d'une agréable et douce symphonie
Dont la belle ordonnance égale l'harmonie.
Tels au son de la lyre, en cadence croissants,
Des Thébains autrefois on vit les murs naissants.
Il monte : autour de lui les piliers magnifiques,
Les architraves d'or, les colonnes doriques,

Nor great Alcairo, such magnificence
Equall'd in all their glories, to enshrine
Belus or Sérapis their gods, or seat
Their kings, when Egypt with Assyria strove
In wealth and luxury.

The' ascending pile
Stood fix'd her stately heighth: and straight the doors,
Opening their brazen folds, discover wide
Within, her ample spaces, o'er the smooth
And level pavement: for the arched roof
Pendant by subtle magic many a row
Of starry lamps and blazing cressets, fed
With naphtha and asphaltus, yielded light
As from a sky. The hasty multitude
Admiring enter'd; and the work some praise,
And some the architect; his hand was known
In Heaven by many a tower'd structure high,
Where scepter'd angels held their residence,
And sat as princes; whom the supreme King,
Exalted to such power, and gave to rule,
Each in his hierarchy, the orders bright.
Nor was his name unheard, or unador'd
In ancient Greece; and in Ausonian land
Men call'd him Mulciber; and how he fell
From Heaven, they fabled, thrown by angry Jove
Sheer o'er the crystal battlements: from morn

La corniche, la frise aux contours gracieux,
Que relevoit en bosse un travail précieux,
Le toit d'or ciselé, qu'enrichit la sculpture,
Tout étonne et ravit: jamais l'architecture,
Quand l'Euphrate et le Nil rivalisoient entre eux,
Aux palais de leurs rois, aux temples de leurs dieux,
N'a prodigué tant d'art et de magnificence.
Enfin se montre entier le monument immense,
Prodige de grandeur, de richesse et de goût;
Et sur ses fondements l'édifice est debout.
Alors à deux battants la porte d'airain s'ouvre:
Soudain jusques au fond l'œil étonné découvre
Sa structure imposante et son immensité.
Sur son riche parvis, rayonnant de clarté,
Descendoient, suspendus à ses voûtes superbes,
Des lustres d'où partoient mille brillantes gerbes;
L'asphalte inextinguible alimente leurs feux,
Et l'enfer un instant leur retrace les cieux.
La foule entre; et, du temple admirant l'artifice,
L'un vante l'architecte, et l'autre l'édifice:
L'un est digne de l'autre; et l'artiste immortel,
Ainsi que dans l'enfer, s'illustra dans le ciel.
C'est lui qui fabriqua ces dômes magnifiques,
Ces célestes palais des pouvoirs séraphiques,
Qui, le sceptre à la main, sur le trône pompeux,
Gouvernent sous leur roi les provinces des cieux.
La terre le connut; la Grèce et l'Ausonie,
Sous le nom de Vulcain, adoroient son génie:

To noon he fell, from noon to dewy eve,
A summer's day, and with the setting sun
Dropt from the zenith like a falling star,
On Lemnos the' Ægean isle: thus they relate,
Erring; for he with this rebellious rout
Fell long before; nor ought avail'd him now
To' have built in Heaven high towers; nor did he 'scape
By all his engines, but was headlong sent
With his industrious crew, to build in Hell.

Meanwhile the winged heralds, by command
Of sov'ran power, with awful ceremony
And trumpet's sound, throughout the host proclaim
A solemn council, forthwith to be held
At Pandemonium; the high capital
Of Satan and his peers: their summons call'd
From every band and squared regiment
By place or choice the worthiest; they anon,
With hundreds and with thousands, trooping came
Attended: all access was throng'd: the gates
And porches wide, but chief the spacious hall
(Though like a cover'd field, where champions bold

C'est lui, si l'on en croit la fabuleuse erreur,
C'est lui que Jupiter jeta, dans sa fureur,
Des palais de cristal qu'il construisit lui-même.
Précipité du haut de l'empire suprême,
De l'aurore naissante à la moitié du jour,
Du midi jusqu'à l'heure où l'ombre est de retour,
Tout un long jour d'été continuant sa route,
Tel qu'un astre échappé de la céleste voûte,
Il roula dans l'espace, et, du trône des airs,
Vint tomber à Lemnos, fille antique des mers.
Là finit son voyage: ainsi content les fables.
Que dis-je, dès long-temps tous les anges coupables
Étoient tombés des cieux. Que lui sert désormais
D'avoir bâti du ciel les célestes palais?
Dieu l'en bannit lui-même, et, pour prix de son crime,
Il l'envoya bâtir dans l'éternel abîme.

Cependant des hérauts, en pompeux appareil,
Au nom du fier Satan assembloient son conseil:
Au Pandémonium, sa vaste capitale,
La trompette appeloit son armée infernale.
Là, de chaque phalange, arrivent à-la-fois
Tous ses pairs, désignés par leur rang ou son choix:
La porte est assiégée; à leur vaste affluence
A peine suffisoit le vestibule immense.
Mais le temple sur-tout, quoique égal en grandeur
Aux champs où des guerriers, pleins d'une noble ardeur
Venoient rompre la lance, ou d'un élan rapide
Heurtoient contre un coursier un coursier intrépide,

Wont ride in arm'd, and at the Soldan's chair
Defied the best of Panim chivalry
To mortal combat, or career with lance)
Thick swarm'd, both on the ground and in the air
Brush'd with the hiss of rustling wings. As bees
In spring-time, when the sun with Taurus rides,
Pour forth their populous youth about the hive
In clusters; they among fresh dews and flowers
Fly to and fro, or on the smoothed plank,
The suburb of their straw-built citadel,
New rubb'd with balm, expatiate and confer
Their state-affairs. So thick the aery crowd
Swarm'd and were straiten'd; till, the signal given,
Behold a wonder!

They but now who seem'd
In bigness to surpass earth's giant sons,
Now less than smallest dwarfs, in narrow room
Throng numberless, like that pygmean race
Beyond the Indian mount; or faery elves,
Whose midnight revels, by a forest-side
Or fountain, some belated peasant sees,
Or dreams he sees, while over-head the moon
Sits arbitress, and nearer to the earth
Wheels her pale course; they, on their mirth and dance
Intent, with jocund music charm his ear;
At once with joy and fear his heart rebounds.
Thus incorporeal spirits to smallest forms
Reduc'd their shapes immense, and were at large,

A peine à contenir ce peuple des enfers;
Il inonde la terre, il obscurcit les airs;
L'espace au loin frémit sous leurs ailes bruyantes:
Tels ces nombreux essaims d'abeilles bourdonnantes,
Quand l'astre printanier ramène les chaleurs,
Sur la fraîche rosée et sur l'émail des fleurs,
En groupes font sortir leur volante peuplade;
Ou d'un ais qui déborde inondant l'esplanade,
Sur leur palais de chaume, en un conseil nombreux,
Des besoins de l'état délibèrent entre eux:
Tels étoient ces guerriers; telle, admise avec peine,
Leur foule dans ces lieux se trouvoit à la gêne.

Tout-à-coup, ô prodige! on donne le signal,
Et ce peuple géant de l'empire infernal,
Que sa taille égaloit aux enfants de la terre,
Pareil à d'humbles nains en un point se resserre;
Ainsi le veut Satan: telle, si l'on en croit
L'histoire du Pygmée, en un espace étroit
Sa nation s'assemble; ou tel, au bord de l'onde,
Le long des bois, suivant sa course vagabonde,
La nuit le berger voit, ou s'imagine voir,
D'un peuple aérien l'humble essaim se mouvoir;
Tandis que, suspendue au-dessus de leur tête,
L'amie et le témoin et l'astre de leur fête,
La lune leur sourit: de l'oreille et des yeux,
Timide il suit de loin leurs pas mystérieux,

Though without number still, amidst the hall
Of that infernal court. But far within,
And in their own dimensions, like themselves,
The great seraphic lords and cherubim
In close recess and secret conclave sat;
A thousand demi-gods on golden seats,
Frequent and full. After short silence then,
And summons read, the great consult began.

Leurs nocturnes ébats, leur voix enchanteresse,
Et palpite à-la-fois de crainte et d'alégresse.
Tel ce peuple nombreux de l'infernale cour,
Naguère trop serré dans ce vaste séjour,
Tout-à-coup a réduit sa stature hautaine,
Et la foule en un point se meut enfin sans peine.
Seuls, dominant de loin leurs flots respectueux,
Chérubins, séraphins, leurs chefs majestueux,
Gardent leur port altier et leur taille imposante.
Pour le conseil secret chacun d'eux se présente :
Tous, sur leur trône d'or avec pompe exhaussés,
Comme un sénat de dieux à leur rang sont placés ;
Un ordre solennel commande le silence ;
On se tait, on attend, et le conseil commence.

REMARQUES

SUR LE LIVRE PREMIER.

L'annonce du sujet, comme le remarque Addison, est de la plus grande simplicité; j'observerai seulement que Milton a passé une circonstance essentielle, je veux dire l'hérédité terrible de la mort et des malheurs, léguée par nos premiers parents à leur postérité.

L'invocation est de la plus grande beauté. L'auteur y parcourt de la manière la plus poétique les lieux et les événements les plus célèbres dans l'histoire sainte; c'est avec raison qu'il place son sujet au-dessus de tous les sujets profanes et fabuleux; c'est là que se trouve, dans toute sa magnificence, le beau idéal, qui est la véritable source du sublime. Ce sujet a l'avantage de réunir le merveilleux avec la vérité, tous les intérêts du ciel et de la terre, les charmes de la nature encore vierge, de l'homme encore innocent, la perspective des grands malheurs que sa première faute a transmis à ses descendants.

L'exposition du sujet est simple et rapide, et ressemble, non seulement par la forme, mais par le fond, à celle des poëmes épiques les plus célèbres: dans l'*Iliade*, c'est la colère d'Achille; dans l'*Énéide*, celle de Junon; dans le *Paradis perdu*, celle de Satan.

Rien n'égale l'énergie avec laquelle Milton a peint toute cette armée d'anges rebelles, précipités dans une mer de feu; Satan relevant sa tête au-dessus de ses vagues brûlantes, et contemplant avec effroi les débris de son armée. Le caractère de ce chef des rebelles se montre déja dans le dis-

cours qu il adresse à Belzébuth, son complice, et après lui le premier dans le ciel ; mais dans ce discours, et dans la réponse de Belzébuth, se montrent déja la supériorité de courage et le caractère indomptable du chef des anges révoltés. Satan espère encore; Belzébuth n'espère plus. Rien n'est plus sublime que la peinture de Satan sortant du gouffre, son corps gigantesque laissant dans l'abîme une vallée immense, la hauteur de sa taille, la grandeur de son armure, son port, son maintien, tout est au-dessus des héros ordinaires des poëmes épiques, et annonce d'avance, de la manière la plus énergique, la lutte de l'enfer contre le ciel. Il seroit difficile de trouver dans aucun autre poëte un discours plus énergique et plus éloquent que celui où Satan exprime les sentiments que lui inspire la vue de l'enfer, sa nouvelle patrie. L'expression de sa colère, de ses regrets, est de la plus admirable vivacité; sa résignation même fait frémir. La réponse de Belzébuth semble accorder de nouveau la première place à Satan, et le reconnoître pour son chef, pour celui sur qui l'enfer doit fonder toutes ses espérances.

La marche de Satan vers le lac de feu, son vaste corps appesanti par la souffrance, cicatrisé par la foudre, se traînant péniblement appuyé sur sa lance, est peinte des plus vives couleurs; le discours qu'il adresse, debout sur la rive, à ses guerriers étendus sur la mer enflammée, est de la plus sombre et de la plus impétueuse éloquence. Une verve admirable régne dans le morceau suivant, pour exprimer la multitude immense de ses guerriers qui accourent de la mer brûlante à la voix de leur chef. Le poëte a accumulé les comparaisons à la manière d'Homère, dont il est en cet endroit le disciple et le rival. Tous les lecteurs ne seront pas également contents des détails de géographie moderne qui se trouvent dans ce morceau, et qui forment une sorte de disparate avec le sujet de son poëme: c'est là que Milton a montré pour la première fois son goût excessif pour ce genre

d'érudition, dont il est ridiculement prodigue dans presque toutes les parties de son ouvrage.

A l'imitation des poëtes anciens, Milton a fait une énumération de l'armée de Satan et des principaux chefs qui devoient combattre sous lui; il paroît en cet endroit inférieur à ses modèles. L'histoire de l'idolâtrie, pleine de détails géographiques très exacts et très savants, est presque étrangère au sujet; cette énumération, d'ailleurs, manque de l'intérêt national qu'on trouve dans les morceaux du même genre que nous ont laissés Homère et Virgile: c'étoit la population, la géographie de leur pays que peignoient ces deux poëtes. On sait que l'énumération que fait Homère des différents peuples qui partoient pour le siége de Troie, étoit regardée par les Grecs comme le monument le plus fidèle de leur histoire et de leur géographie: cette fidélité a été reconnue par les savants de tous les âges, et chaque détail de ce morceau est encore une autorité pour les géographes. Milton a été plus heureux dans la peinture qu'il fait de l'armée de Satan, rangée en bataille; Homère et Virgile n'offrent rien de plus brillant et de plus animé. La construction du Pandémonium, toute fantastique qu'elle est, est peinte des couleurs les plus magnifiques: c'est l'imagination parlant à l'imagination. Le goût ne peut pas approuver également l'endroit où Milton peint tous ces esprits infernaux, que leur palais n'eût pu contenir dans leur état ordinaire, rapetissés à la voix de Satan, et changés tout-à-coup en nains et en pygmées. Cette fiction, peu héroïque, ressemble trop aux aimables extravagances de l'Arioste, mais elle se termine par une comparaison ingénieuse et pleine de poésie. Enfin, ce chant, malgré ses défauts, est regardé avec raison comme un des plus beaux de l'ouvrage: on ne peut rien ajouter, ni à l'éloquence des discours, ni à la magnificence des descriptions; on y trouve déja établie avec un art admirable la vraisemblance d'une guerre invraisemblable entre un Dieu vainqueur et des anges vaincus.

Les plus grandes difficultés que le traducteur ait eu à vaincre se trouvent sans contredit dans l'énumération des anges rebelles, et dans les détails géographiques des lieux différents où ils ont été l'objet d'un culte idolâtre. Le traducteur a mis dans ce passage la plus scrupuleuse fidélité, et ne s'est pas permis de retrancher aucun des noms de lieux ou de villes qui se trouvent dans l'original : aussi ce morceau est un de ceux qui ont été le plus goûtés par les personnes des deux nations qu'il a consultées dans l'exécution de cet ouvrage.

PARADIS PERDU.

LIVRE II.

THE ARGUMENT.

The consultation begun, Satan debates whether another battle be to be hazarded for the recovery of Heaven: some advise it, others dissuade: a third proposal is preferred, mentioned before by Satan, to search the truth of that prophecy or tradition in Heaven, concerning another world, and another kind of creature equal, or not much inferior to themselves, about this time to be created: their doubt who shall be sent on this difficult search; Satan, their chief, undertakes alone the voyage, is honoured and applauded. The council thus ended, the rest betake them several ways, and to several employments, as their inclinations lead them, to entertain the time till Satan return. He passes on his journey to Hell-gates; finds them shut, and who sat there to guard them; by whom at length they are opened, and discover to him the great gulf between Hell and Heaven; with what difficulty he passes through, directed by Chaos, the power of that place, to the sight of this new world which he sought.

ARGUMENT.

Satan agite dans le conseil s'il est à propos de hasarder encore une bataille pour recouvrer le ciel. Quelques uns en sont d'avis; d'autres s'y opposent. L'on déclare qu'il faut avant tout suivre l'idée de Satan, et éclaircir la prophétie ou tradition du ciel, au sujet d'un monde destiné à une espèce de créatures peu inférieures aux anges, et qui devoient exister à-peu-près dans ce temps. Leur embarras pour savoir qui ils enverront à la découverte de ce monde. Satan se charge tout seul de cette entreprise; il reçoit des honneurs et des applaudissements. Le conseil fini, les esprits se dispersent, et, pour charmer leurs maux, s'occupent à différents exercices, en attendant le retour de leur grand général. Il arrive aux portes de l'enfer, qu'il trouve fermées, et gardées par deux monstres affreux. Après quelques éclaircissements, les portes lui sont ouvertes. Satan aperçoit le gouffre entre l'enfer et le ciel; il traverse l'abîme avec beaucoup de difficulté. Le Chaos qui préside dans cet espace lui désigne sa route vers ce monde qu'il cherchoit.

PARADISE LOST.

BOOK THE SECOND.

High on a throne of royal state, which far
Outshone the wealth of Ormus and of Ind,
Or where the gorgeous East with richest hand
Showers on her kings barbaric pearl and gold,
Satan exalted sat, by merit rais'd
To that bad eminence: and, from despair
Thus high uplifted beyond hope, aspires
Beyond thus high, insatiate to pursue
Vain war with Heaven; and, by success untaught,
His proud imaginations thus display'd.

"Powers and dominions, deities of Heaven;
For since no deep within her gulf can hold
Immortal vigour, though oppress'd and fall'n,
I give not Heaven for lost. From this descent
Celestial virtues rising, will appear
More glorious and more dread than from no fall,
And trust themselves to fear no second fate.
Me though just right, and the fix'd laws of Heaven,

PARADIS PERDU.

LIVRE DEUXIÈME.

Sur un trône éclatant, dont la splendeur royale
Efface de l'Indus la pompe impériale,
Et le riche Orient, qui prodigue à-la-fois
L'or, la perle, et l'ivoire au luxe de ses rois,
Satan, dans tout l'éclat de sa magnificence,
S'assied en souverain : triste prééminence,
Qui paya son mérite et nourrit son orgueil !
Le plus haut rang pour lui n'est qu'un plus haut écueil ;
Son désespoir l'y suit, conseiller téméraire,
Qui rallume l'audace au feu de la colère.
C'étoit trop peu pour lui du trône des enfers ;
Mal instruit par sa chute, il brave les revers ;
Et flattant de ses vœux l'orgueilleuse impuissance,
Il déploie en ces mots sa superbe espérance :
« Rois, princes, potentats, divinités du ciel,
Car puisque cet élan d'un esprit immortel,
Tout accablé qu'il est d'un joug illégitime,
Ne peut rester captif dans l'éternel abîme,
Croirai-je que le ciel soit à jamais perdu ?
Non, vers l'heureux séjour dont il est descendu,
Sa chute lui redonne un espoir plus rapide :
Qui tomba sans frayeur, se relève intrépide.

Did first create your leader; next, free choice,
With what besides, in counsel or in fight,
Hath been achiev'd of merit; yet this loss,
Thus far at least recover'd, hath much more
Establish'd in a safe unenvied throne,
Yielded with full consent. The happier state
In Heaven, which follows dignity, might draw
Envy from each inferior; but who here
Will envy whom the highest place exposes
Foremost to stand against the Thunderer's aim,
Your bulwark, and condemns to greatest share
Of endless pain? Where there is then no good
For which to strive, no strife can grow up there
From faction; for none sure will claim in Hell
Precedence; none, whose portion is so small
Of present pain, that with ambitious mind
Will covet more. With this advantage then
To union, and firm faith, and firm accord,
More than can be in Heaven, we now return
To claim our just inheritance of old,
Surer to prosper than prosperity
Could have assur'd us; and, by what best way,
Whether of open war, or covert guile,
We now debate: who can advise, may speak.»

He ceas'd; and next him Moloch, scepter'd king,
Stood up the strongest and the fiercest spirit

Pour moi, mon rang suprême et votre libre choix
Sur le trône où je siége établissent mes droits;
Et peut-être à ces droits, dont mon orgueil s'honore,
Ce que j'ai fait pour vous peut ajouter encore:
Enfin, dans ce haut rang, j'ai pour moi nos revers.
Il est peu d'aspirants au sceptre des enfers;
C'est au séjour du ciel que doit régner l'envie:
Là, d'un dépit jaloux la faveur est suivie;
Mais de mon sceptre affreux qui voudroit se charger?
Plus le pouvoir est grand, plus grand est le danger.
D'où les biens sont bannis, l'ambition s'exile;
Le séjour du malheur de la paix est l'asile.
Qui voudroit, mécontent de sa part de douleurs,
En croissant de pouvoir, accroître ses malheurs;
Et, jaloux des dangers que le sort m'abandonne,
Disputer à mon front ma brûlante couronne?
Non, non, laissons au ciel la folle ambition:
L'excès de nos malheurs scella notre union.
Mettant donc à profit un si triste avantage,
Osons reconquérir notre antique héritage;
Plus heureux, nous serions bien moins sûrs du bonheur.
Écoutons l'intérêt, interrogeons l'honneur:
Pour réparer nos maux, pour venger notre perte,
Choisissons de la ruse ou de la guerre ouverte.
J'attends votre conseil. »

Il achève; et soudain,
Le premier en pouvoir après son souverain,

That fought in Heaven, now fiercer by despair:
His trust was with the' Eternal to be deem'd
Equal in strength; and rather than be less
Car'd not to be at all; with that care lost
Went all his fear: of God, or Hell, or worse,
He reck'd not, and these words thereafter spake.

« My sentence is for open war: of wiles,
More unexpert, I boast not: them let those
Contrive who need, or when they need, not now.
For, while they sit contriving, shall the rest,
Millions that stand in arms, and longing wait
The signal to ascend, sit lingering here,
Heaven's fugitives, and for their dwelling-place
Accept this dark opprobrious den of shame,
The prison of his tyranny who reigns
By our delay? No, let us rather choose,
Arm'd with Hell-flames and fury, all at once,
O'er Heaven's high towers to force resistless way,
Turning our tortures into horrid arms
Against the torturer; when to meet the noise
Of his almighty engine he shall hear
Infernal thunder; and, for lightning, see
Black fire and horror shot with equal rage
Among his angels; and his throne itself

De tous ceux qui formoient cette ligue coupable
Le plus fort, le plus fier, et le plus indomptable,
Moloch, qui se disoit égal à l'Éternel,
Qui vouloit ou périr ou régner dans le ciel,
Et dont le désespoir, aigri par ses disgraces,
Oublia Dieu, le ciel, l'enfer, et ses menaces,
L'affreux Moloch se léve, et s'exprime en ces mots :
« Vengeance ! guerre ouverte à l'auteur de nos maux !
Je déteste la feinte, et connois peu la ruse ;
Dans un pressant danger le lâche seul en use.
Quoi ! tandis que le temps se perd en vains complots,
Faut-il que tout un peuple, indigné du repos,
Attendant le signal, dévore ici l'outrage,
Trop heureux d'obtenir un tranquille esclavage ;
Et, captif résigné dans un coin des enfers,
De boire en paix la honte et de traîner ses fers ;
Tandis que, triomphant de notre ignominie,
Par nos honteux délais régne la tyrannie !
Loin cette lâcheté ! Partons, volons, brisons
Cette voûte infernale et ces noires prisons ;
Armons-nous de ces fers, forgés pour nos souffrances ;
Instruments des douleurs, qu'ils le soient des vengeances.
Ces torrents sulfureux qu'alluma son courroux,
Contre leur propre auteur qu'ils marchent devant nous ;
Renvoyons-lui les traits qu'il lança sur nos têtes :
Aux tempêtes du ciel opposons nos tempêtes.
Qu'il tonne : les éclairs répondront aux éclairs ;
Nos foudres heurteront ses foudres dans les airs,

Mix'd with Tartarean sulphur, and strange fire,
His own invented torments.
But perhaps
The way seems difficult, and steep to scale
With upright wings against a higher foe.
Let such bethink them, if the sleepy drench
Of that forgetful lake benumb not still,
That in our proper motion we ascend
Up to our native seat: descent and fall
To us is adverse. Who but felt of late,
When the fierce foe hung on our broken rear
Insulting, and pursued us through the deep,
With what compulsion and laborious flight
We sunk thus low? The' ascent is easy then;
The' event is fear'd; should we again provoke
Our stronger, some worse way his wrath may find
To our destruction; if there be in Hell
Fear to be worse destroy'd. What can be worse
Than to dwell here, driven out from bliss, condemn'd
In this abhorred deep to utter woe;
Where pain of unextinguishable fire
Must exercise us, without hope of end,
The vassals of his anger, when the scourge
Inexorably, and the torturing hour
Calls us to penance? More destroy'd than thus,
We shall be quite abolish'd, and expire.
What fear we then? what doubt we to incense
His utmost ire? which, to the heighth enrag'd,

Ébranleront son trône, et, dans sa cour suprême,
Parmi ses chérubins l'iront chercher lui-même...
« Mais, du fond des enfers, quel vol audacieux
Atteindra jusqu'à lui? De la hauteur des cieux
Son bras peut nous combattre avec trop d'avantage.
Vain effroi! Savons-nous si le fatal breuvage
Des ondes de l'Oubli n'a pas de notre corps
Assoupi la vigueur, engourdi les ressorts?
L'ange aspire à monter, et résiste à descendre;
De ce noble besoin il ne peut se défendre :
Nous l'éprouvâmes tous, alors que nos débris
Tomboient précipités des célestes lambris,
Sous le poids accablant d'une main foudroyante.
C'est lui qui suspendoit notre chute effrayante,
Luttoit contre la foudre, et, par un noble essor,
Vers notre ciel natal nous emportoit encor.
On craint l'événement : il peut, ce Dieu terrible,
Accroître les horreurs de ce séjour horrible;
Sur nous son bras puissant pourra s'appesantir,
Achever sa vengeance, et nous anéantir!
Eh! quelle prise encore a sur nous la misère?
Que peut donc à l'enfer ajouter sa colère?
Arrachés au bonheur, déshérités du jour,
Exilés à jamais dans cet affreux séjour,
Attendant qu'il nous plonge en ses plus noirs abîmes,
Allez, des feux vengeurs éternelles victimes,
D'un tyran sans pitié misérables vassaux,
Allez, tous; attendez que les fouets, les bourreaux,

Will either quite consume us, and reduce
To nothing this essential, happier far
Than miserable to have eternal being:
Or, if our substance be indeed divine,
And cannot cease to be, we are at worst
On this side nothing; and by proof we feel
Our power sufficient to disturb his Heaven,
And with perpetual inroads to alarm,
Though inaccessible, his fatal throne:
Which, if not victory, is yet revenge.»

He ended frowning, and his look denounc'd
Desperate revenge, and battle dangerous
To less than gods. On the' other side up-rose
Belial, in act more graceful and humane:
A fairer person lost not Heaven; he seem'd
For dignity compos'd, and high exploit:
But all was false and hollow; though his tongue
Dropt manna, and could make the worse appear
The better reason, to perplex and dash
Maturest counsels: for his thoughts were low;

Forcent le repentir à lui demander grace:
Voilà votre destin. Eh! quelle autre menace
Pourroit vous effrayer? Dans votre horrible sort
Peut-il rien ajouter à nos maux, que la mort?
Qu'importe d'irriter par un nouvel outrage
Un vainqueur qui ne peut, dans l'excès de sa rage,
Qu'avancer un trépas cent fois moins redouté
Que les longues douleurs de l'immortalité?
Ah! si notre esprit pur ne peut perdre la vie,
Notre durée au moins peut lasser sa furie:
Elle peut, et j'en prends à témoin nos combats,
Porter la guerre au sein de ses heureux états.
Sur son trône odieux fût-il inaccessible,
Le vaincu peut braver ce despote invincible,
Insulter en tombant au pouvoir outragé;
Et, s'il n'est pas vainqueur, il est du moins vengé. »

Il dit, grince les dents, fronce un sourcil farouche;
Un sourire effroyable a paru sur sa bouche;
Et son air, son regard, plein d'un sinistre feu,
Annonce un choc terrible à tout autre qu'à Dieu.
Plus aimable en ses traits, plus doux en sa colère,
Des anges le plus beau, le mieux instruit à plaire,
Bélial lui répond, Bélial dont le cœur
Cachoit de vils pensers sous un air de grandeur.
La grace à ses discours prête un charme qui touche;
Le fiel est dans son cœur, et le miel sur sa bouche;

To vice industrious, but to nobler deeds
Tim'rous and slothful: yet he pleas'd the ear,
And with persuasive accent thus began:

«I should be much for open war, O peers,
As not behind in hate; if what was urg'd
Main reason to persuade immediate war,
Did not dissuade me most, and seem to cast
Ominous conjecture on the whole success;
When he, who most excels in fact of arms,
In what he counsels, and in what excels,
Mistrustful, grounds his courage on despair
And utter dissolution, as the scope
Of all is aim, after some dire revenge.
First, what revenge? The towers of Heaven are fill'd
With armed watch, that render all access
Impregnable: oft on the bordering deep
Encamp their legions; or, with obscure wing,
Scout far and wide into the realm of night,
Scorning surprise. Or could we break our way
By force, and at our heels all Hell should rise
With blackest insurrection, to confound
Heaven's purest light: yet our great enemy
All incorruptible, would on his throne

Il sait, dans les filets d'un discours captieux,
Tendre à la raison même un piége insidieux,
Sait noircir la vertu, sait colorer le vice,
De l'esprit corrompu fait souvent son complice;
Timide pour le bien, habile pour le mal,
Aux plus sages conseils son conseil est fatal:
Mais l'oreille chérit sa voix enchanteresse.
On se tait, on l'écoute, et d'un ton plein d'adresse:
« Guerriers, j'aime, dit-il, votre noble chaleur,
Et la guerre sans doute eût tenté ma valeur;
Mais souvent la fureur donne un conseil perfide:
Tout ce qui vous rassure est ce qui m'intimide.
Et qui de nous a pu se flatter du succès,
Quand l'appui de l'état, l'ame de nos projets,
Ce chef, dont le ciel même admira la vaillance,
Met dans le désespoir toute son espérance,
Ne voit contre ses maux d'asile que la mort,
Et, pourvu qu'il se venge, est content de son sort?
Se venger! et comment? Une troupe fidèle,
Sur les remparts des cieux exacte sentinelle,
Nous en défend l'approche, et des plaines de l'air
Quelquefois vient camper aux portes de l'enfer;
Ou même détachant des éclaireurs sans nombre,
Visite tous les coins de ce royaume sombre.
Et, quand de notre enfer les bataillons nombreux,
Redoublant de la nuit les voiles ténébreux,
Iroient des rangs épais de notre armée entière
De la voûte éthérée obscurcir la lumière,

Sit unpolluted, and the' ethereal mould,
Incapable of stain, would soon expel
Her mischief, and purge off the baser fire,
Victorious. Thus repuls'd, our final hope
Is flat despair. We must exasperate
The' Almighty Victor to spend all his rage,
And that must end us; that must be our cure,
To be no more.

Sad cure! for who would lose,
Though full of pain, this intellectual being,
Those thoughts that wander through eternity,
To perish rather, swallow'd up and lost
In the wide womb of uncreated night,
Devoid of sense and motion? And who knows,
Let this be good, whether our angry foe
Can give it, or will ever? how he can,
Is doubtful; that he never will, is sure.
Will he, so wise, let loose at once his ire,
Belike through impotence, or unaware,
To give his enemies their wish, and end
Them in his anger, whom his anger saves
To punish endless?

N'en doutez point, du haut de son trône immortel,
Où dans tout son éclat brille un jour éternel,
Opposant ses rayons à nos lueurs funèbres,
Le Dieu victorieux perceroit les ténèbres;
Et, jusqu'au noir abîme envoyant ses clartés,
Terrible, éblouiroit nos yeux épouvantés.
On veut qu'accumulant outrage sur outrage,
D'un Dieu lent à frapper nous irritions la rage:
Du moins nous péririons, et trompant son courroux,
Nous devrions la mort au dernier de ses coups.
« La mort! quel triste asile! Et qui, malgré ses peines,
Par ses hideuses mains veut voir briser ses chaînes,
Veut perdre pour jamais cette pure clarté,
Cet esprit dont le vol parcourt l'immensité;
Et tomber, des splendeurs d'une vie immortelle,
Dans le sein ténébreux de cette ombre éternelle,
Où les sens, la pensée, et l'être ne sont plus?
Et fût-ce un bien si grand de les avoir perdus,
Ce Dieu d'anéantir notre affreuse existence
Aura-t-il le pouvoir, aura-t-il l'indulgence?
Son pouvoir est douteux, son refus est certain.
Ce Dieu sage est-il fait pour un courroux sans frein?
Ce Dieu, dont on connoît la puissance suprême,
Maître de l'univers, l'est-il moins de lui-même?
Voudra-t-il tout-à-coup, par la haine emporté,
Révoquer un arrêt que la haine a dicté;
Et, conduisant la mort dans ces brûlants abîmes,
Se priver de sa proie et manquer de victimes?

Wherefore cease we then?
Say they who counsel war; we are decreed,
Reserv'd, and destin'd to eternal woe;
Whatever doing, what can we suffer more,
What can we suffer worse? Is this then worst,
Thus sitting, thus consulting, thus in arms?
What, when we fled amain, pursued and struck
With Heaven's afflicting thunder, and besought
The deep to shelter us? this Hell then seem'd
A refuge from those wounds; or when we lay
Chain'd on the burning lake? that sure was worse.
What if the breath, that kindled those grim fires,
Awak'd, should blow them into seven-fold rage
And plunge us in the flames? or, from above,
Should intermitted vengeance arm again
His red right hand to plague us? What if all
Her stores were open'd, and this firmament
Of Hell should spout her cataracts of fire,
Impendent horrors, threatening hideous fall
One day upon our heads; while we perhaps,
Designing or exhorting glorious war,
Caught in a fiery tempest shall be hurl'd
Each on his rock transfix'd, the sport and prey
Of wracking whirlwinds; or for ever sunk
Under yon boiling ocean, wrapt in chains;
There to converse with everlasting groans,
Unrespited, unpitied, unrepriev'd,
Ages of hopeless end? This would be worse.

« Pourquoi donc, disent-ils, craindre des chocs nouveaux?
Peut-il rien ajouter à l'excès de nos maux?
Eh quoi! dans ce palais où leur chef les rassemble,
Siéger, délibérer, et conspirer ensemble,
Est-ce l'excès des maux?... Rappelez-vous ce jour
Où, chassés par ce Dieu du céleste séjour,
Contre les traits brûlants du foudre inévitable,
Nous invoquions l'abîme où son bras redoutable
En foule nous plongeoit dans ces gouffres affreux.
Parlez, n'étiez-vous pas alors plus malheureux?
Et si ces feux vengeurs allumés par sa haine,
Redoublant de fureur, redoubloient notre peine;
S'il rallumoit sa foudre, et du trône des airs
Faisoit pleuvoir sur nous un déluge d'éclairs;
Enfin, pour épuiser ses trésors de vengeance,
Si ce ciel infernal, de qui la voûte immense
Prête à nous accabler de ses débris affreux,
Suspend sur notre tête un océan de feux,
S'écrouloit, nous versoit ses flammes dévorantes,
Des torrents de l'enfer cataractes brûlantes...
Que dis-je? en ce moment où nos hardis complots
De ce Dieu qui nous voit menacent le repos,
Au milieu des projets qu'il se plaît à confondre,
Peut-être ici sur nous un orage va fondre,
Et sur ces rocs aigus nous attacher vivants,
En proie à la tempête et battus par les vents;
Ou du lac enflammé roulant sur nous les ondes,
Nous plonger enchaînés sous ces vagues profondes,

«War therefore, open or conceal'd, alike
My voice dissuades; for what can force or guile
With him, or who deceive his mind, whose eye
Views all things at one view? He from Heaven's heighth
All these our motions vain sees, and derides;
Not more almighty to resist our might
Than wise to frustrate all our plots and wiles.
Shall we then live thus vile, the race of Heaven,
Thus trampled, thus expell'd to suffer here
Chains and these torments? better these than worse,
By my advice, since fate inevitable
Subdues us, and omnipotent decree,
The victor's will. To suffer, as to do,
Our strength is equal, nor the law unjust
That so ordains: this was at first resolv'd,
If we were wise against so great a foe
Contending, and so doubtful what might fall.
I laugh, when those who at the spear are bold
And venturous, if that fail them, shrink and fear
What yet they know must follow, to endure
Exile, or ignominy, or bonds, or pain,
The sentence of their conqueror: this is now
Our doom; which if we can sustain and bear,

« Our supreme foe in time may much remit
His anger; and perhaps, thus far remov'd,

Gouffre horrible, habité par les pleurs, les sanglots,
Où jetés sans pitié, sans retour, sans repos,
Nous n'aurons devant nous qu'un théâtre de gêne,
Qu'un abîme de maux et des siècles de peine!
«Quels qu'ils soient, croyez-moi, laissons là les combats.
De ce terrible Dieu nous connoissons le bras.
En vain nous emploierons ou la force ou l'adresse:
Eh! contre ce Dieu fort que peut notre foiblesse?
Pouvant tout, réglant tout, voyant tout d'un coup d'œil,
Des hauteurs de sa gloire il rit de notre orgueil;
Non moins grand pour braver la force audacieuse
Qu'habile à démêler la ruse insidieuse.
Quoi donc! nous, fils du ciel, habiter les enfers!
Plier la tête au joug, tendre les mains aux fers!
Eh bien, aimez-vous mieux appesantir vos peines?
Vaincus, soumettons-nous; captifs, portons nos chaînes;
C'est l'arrêt du destin, c'est la loi des vainqueurs:
Tout oser, tout souffrir appartient aux grands cœurs;
Nous en avons la force, ayons-en le courage.
De quel droit se plaint-on? nos maux sont notre ouvrage
Nous devions les prévoir, quand bravant le hasard
Notre orgueil contre Dieu déploya l'étendard.
Je ris, quand je vois ceux dont la haute vaillance
Affrontoit les combats, redouter la souffrance,
L'exil, l'ignominie, et tous ces maux enfin
Dont les droits de la force ont fait notre destin.
«Que sais-je? désarmé par notre obéissance,
Ce Dieu peut quelque jour adoucir sa vengeance,

Not mind us not offending, satified
With what is punish'd; whence these raging fires
Will slacken, if his breath stir not their flames.
Our purer essence then will overcome
Their noxious vapour, or, inur'd, not feel;
Or chang'd at length, and to the place conform'd
In temper and in nature, will receive
Familiar the fierce heat, and void of pain;
This horror will grow mild, this darkness light;
Besides what hope the never-ending flight
Of future days may bring, what chance, what change
Worth waiting; since our present lot appears
For happy though but ill, for ill not worst,
If we procure not to ourselves more woe.»

Thus Belial, with words cloth'd in reason's garb,
Counsel'd ignoble ease, and peaceful sloth,
Not peace: and after him thus Mammon spake.
«Either to disinthrone the King of Heaven
We war, if war be best, or to regain
Our own right lost: Him to unthrone we then
May hope, when everlasting Fate shall yield
To fickle Chance, and Chaos judge the strife:

Et, satisfait des maux que nous avons soufferts,
Nous oublier un jour dans un coin des enfers.
Craignons, en répétant ce défi téméraire,
D'éveiller à-la-fois ses feux et sa colère;
Ses feux s'amortiront; nos êtres plus parfaits
De leurs noires vapeurs craindront moins les effets;
Le temps adoucit tout; la puissante habitude
Rendra ce ciel plus pur, et ce climat moins rude;
Nous-mêmes, pour ces lieux prenant des sens nouveaux,
D'un œil moins effrayé nous verrons ces tombeaux;
Et, rendant à nos yeux son horreur familière,
L'enfer aura son charme, et la nuit sa lumière.
Voilà mon espérance. Eh! comptez-vous pour rien
Le hasard qui souvent change les maux en bien,
Ce flux et ce reflux d'événements contraires?
Hier comblés de biens, aujourd'hui de misères,
Espérons; mais craignons par des efforts nouveaux
D'approfondir l'abîme et d'aggraver nos maux. »

Tel Bélial, feignant une fausse prudence,
Conseilloit moins la paix qu'une lâche indolence.
Mammon parle après lui. « Célestes potentats,
Quand notre chef s'apprête à de nouveaux combats,
Il veut ou détrôner le Dieu qui nous outrage,
Ou de nos droits perdus reconquérir l'usage.
Ses vœux seront remplis, si, despote incertain,
Le hasard peut dompter les arrêts du destin,
Ou si, replongeant tout dans la nuit éternelle,
Le chaos doit juger cette grande querelle.

The former, vain to hope, argues as vain
The latter: for what place can be for us
Within Heaven's bounds, unless Heaven's Lord Supreme
We overpower? Suppose he should relent,
And publish grace to all, on promise made
Of new subjection; with what eyes could we
Stand in his presence humble, and receive
Strict laws impos'd, to celebrate his throne
With warbled hymns, and to his Godhead sing
Forc'd Halleluiahs; while he lordly sits
Our envied sovran, and his altar breathes
Ambrosial odours and ambrosial flowers,
Our servile offerings? This must be our task
In Heaven, this our delight! how wearisome
Eternity so spent, in worship paid
To whom we hate! Let us not then pursue
By force impossible, by leave obtain'd
Unacceptable, though in Heaven, our state
Of splendid vassalage; but rather seek
Our own good from ourselves, and from our own
Live to ourselves, though in this vast recess,
Free, and to none accountable, preferring
Hard liberty before the easy yoke
Of servile pomp.

Mais contre le Très-Haut que peut notre courroux?
Impuissants contre lui, n'espérons rien pour nous :
Et quel rang dans le ciel peut nous tenter encore,
Si vous n'en bannissez le tyran qu'il adore?
Eût-il de nos complots proclamé le pardon;
Irez-vous, de vos droits consacrant l'abandon,
D'un vainqueur odieux endurer la présence,
Jurer à ses genoux une humble obéissance,
Dans vos serviles mains reprendre l'encensoir,
Par des hymnes forcés célébrer son pouvoir;
Tandis que, sur son trône élevé sur vos têtes,
Il mettra votre hommage au rang de ses conquêtes,
Et verra ses autels d'anges environnés,
Parfumés d'ambroisie et de fleurs couronnés?
Allez donc, vous courbant sous ses lois despotiques,
Lui porter vos tributs, lui chanter vos cantiques;
Voilà quel noble emploi vous attend dans les cieux.
Que cette éternité d'hommages ennuyeux
Est pénible à payer au tyran qu'on déteste!
Soit donc qu'il vous appelle en sa prison céleste,
Soit que la force en puisse aplanir le chemin,
N'allez pas, même au ciel, flatter un souverain.
Au lieu de mendier un pompeux esclavage,
Vivons pour nous; nos biens sont notre propre ouvrage,
Nos biens sont dans nos cœurs; en ces horribles lieux
Nous braverons du moins le despote des cieux.
Sachez donc préférer, dans ce séjour paisible,
A l'esclavage heureux la liberté pénible;

Our greatness will appear
Then most conspicuous; when great things of small,
Useful of hurtful, prosperous of adverse
We can create; and in what place so e'er
Thrive under evil, and work ease out of pain,
Through labour and endurance. This deep world
Of darkness do we dread? How oft amidst
Thick clouds and dark doth Heaven's all-ruling Sire
Choose to reside, his glory unobscur'd,
And with the majesty of darkness round
Covers his throne; from whence deep thunders roar
Mustering their rage, and Heaven resembles Hell?

As he our darkness, cannot we his light
Imitate when we please? This desart soil
Wants not her hidden lustre, gems and gold;
Nor want we skill or art, from whence to raise
Magnificence; and what can Heaven show more?

Our torments also may in length of time
Become our elements; these piercing fires
As soft as now severe, our temper chang'd
Into their temper; which must needs remove
The sensible of pain. All things invite
To peaceful counsels, and the settled state

L'obscure indépendance à la pompe des fers.
« Changer nos maux en biens, en succès nos revers,
Au milieu de l'exil nous faire une patrie,
A la triste indigence opposer l'industrie,
Inventer, cultiver les arts ingénieux,
De la misère active enfants laborieux;
Voilà notre grandeur, voilà notre victoire :
Moins grands sont les moyens, et plus grande est la gloire.
Ces ombres vous font peur! Eh! voyez l'Éternel
Prendre au sein de la nuit un air plus solennel :
Aux éclats de la foudre, à la voix des orages
Grondant profondément dans le sein des nuages,
Invisible et présent, sans ternir sa splendeur,
La nuit majestueuse ajoute à sa grandeur.
Le ciel a de l'enfer pris les couleurs funèbres;
Imitons ses clartés, comme lui nos ténèbres.
Ici dort enterré plus d'un brillant trésor :
Nous foulons sous nos pieds les diamants et l'or;
Nos mains, pour les polir, manquent-elles d'adresse?
Nous connoîtrons le luxe, enfant de la richesse.
Et qu'ont de plus les cieux? Que dis-je? nos tourments
Peut-être deviendront un jour nos éléments :
De ces feux, dont frémit d'abord notre courage,
Une longue habitude adoucira la rage;
L'âge en émoussera l'aiguillon douloureux;
Ils changeront pour nous, nous changerons pour eux.
Tout conseille la paix : aux vengeances divines
Arrachons nos débris; réparons nos ruines,

Of order, how in safety best we may
Compose our present evils, with regard
Of what we are, and where; dismissing quite
All thoughts of war. Ye have what I advise.»

He scarce had finish'd, when such murmur fill'd
The' assembly, as when hollow rocks retain
The sound of blustering winds, which all night long
Had rous'd the sea, now with hoarse cadence lull
Seafaring men o'er-watch'd, whose bark by chance
Or pinnace anchors in a craggy bay
After the tempest. Such applause was heard
As Mammon ended; and his sentence pleas'd,
Advising peace: for such another field
They dreaded worse than Hell: so much the fear
Of thunder and the sword of Michael
Wrought still within them; and no less desire
To found this nether empire, which might rise
By policy, and long process of time,
In emulation opposite to Heaven.

Which when Beëlzebub perceiv'd, than whom,
Satan except, none higher sat, with grave

Profitons de nos biens, adoucissons nos maux :
Réglons sur notre état nos vœux et nos travaux ;
Mais fuyons des combats la fortune incertaine.
La paix est mon avis. »

Il finissoit à peine,
Qu'un suffrage unanime, approuvant son conseil,
A fait de toutes parts entendre un bruit pareil
A ce murmure sourd qui, le long du rivage,
Au sein des antres creux résonne après l'orage,
Tandis qu'au fond de l'anse, où l'effroi le conduit,
Encor tout harassé des travaux de la nuit,
L'heureux nocher s'endort sous les roches profondes,
Assoupi par les vents, et bercé par les ondes :
Tel, autour de Mammon, courut rapidement
D'un murmure flatteur le doux frémissement.
Le conseil de la paix a séduit leur suffrage.
D'un enfer plus affreux la peur les décourage.
Il leur souvient encor, dans ce terrible lieu,
Du glaive de Michel et des foudres d'un dieu.
Un espoir orgueilleux les flatte encor peut-être :
Dans ce monde infernal un empire peut naître,
Une cité superbe, un peuple florissant,
Qui, sur l'appui des lois, par degrés s'accroissant,
Étonne un jour l'enfer de sa magnificence,
Et fasse au ciel lui-même envier sa puissance.
Belzébuth voit leur trouble ; et ce chef que leurs yeux
Virent, après Satan, le premier dans les cieux,

Aspect he rose, and in his rising seem'd
A pillar of state; deep on his front engraven
Deliberation sat, and public care;
And princely counsel in his face yet shone,
Majestic, though in ruin: sage he stood
With Atlantean shoulders, fit to bear
The weight of mightiest monarchies; his look
Drew audience and attention, still as night
Or summer's noon-tide air, while thus he spake.

« Thrones and Imperial Powers, Offspring of Heaven,
Ethereal Virtues: or these titles now
Must we renounce, and, changing style, be call'd
Princes of Hell? for so the popular vote
Inclines here to continue, and build up here
A growing empire; doubtless; while we dream,
And know not that the King of Heaven hath doom'd
This place our dungeon; not our safe retreat
Beyond his potent arm, to live exempt
From Heaven's high jurisdiction, in new league
Banded against his throne, but to remain
In strictest bondage, though thus far remov'd
Under the' inevitable curb, reserv'd
His captive multitude. For he, be sure,
In heighth or depth, still first and last will reign
Sole king, and of his kingdom lose no part

Se léve environné des respects qu'il inspire,
Et semble en se dressant relever tout l'empire :
Sur son front se lisoient, profondément empreints,
Les sublimes pensers et les vastes desseins.
Majestueux encor dans sa ruine auguste,
A son air imposant, à sa taille robuste,
Il semble que, du trône inébranlable appui,
Le fardeau de l'état pése en entier sur lui.
Il commence; et la nuit dans sa marche tranquille,
Et du midi brûlant le repos immobile,
Sont moins silencieux que le profond respect
Qu'à la foule attentive imprime son aspect.
« Rois, princes, souverains de la cour éthérée,
Fils du ciel (de ces noms vous nommoit l'empyrée),
Eh bien! renoncez-vous à ces titres si fiers,
Et ne serez-vous plus que les rois des enfers?
Je le crois, puisqu'ici l'on médite un empire,
Et qu'à ce grand projet un peuple entier conspire.
Imprudents! quoi! sitôt avez-vous oublié
Et ce vainqueur terrible, et ce Dieu sans pitié?
Depuis quand ces cachots sont-ils donc des asiles?
Pensez-vous en ces lieux, conspirateurs tranquilles,
Loin de son œil sévère, à l'abri de ses lois,
Contre lui vous liguer une seconde fois?
Le premier, le dernier, toujours grand, toujours sage,
Son empire est sans borne, et ses droits sans partage;
Terrible, il nous atteint jusqu'au fond de l'enfer;
Pour nous son sceptre d'or est la verge de fer.

By our revolt; but over Hell extend
His empire, and with iron scepter rule
Us here, as with his golden those in Heaven.
What sit we then projecting peace and war?
War hath determin'd us, and foil'd with loss
Irreparable: terms of peace yet none
Vouchsaf'd or sought; for what peace will be given
To us enslav'd, but custody severe,
And stripes, and arbitrary punishment
Inflicted? and what peace can we return,
But to our power hostility and hate,
Untam'd reluctance, and revenge, though slow,
Yet ever plotting how the conqueror least
May reap his conquest, and may least rejoice
In doing what we most in suffering feel?
Nor will occasion want, nor shall we need
With dangerous expedition to invade
Heaven, whose high walls fear no assault or siege,
Or ambush from the deep. What if we find
Some easier enterprise? There is a place,
(If ancient and prophetic fame in Heaven
Err not,) another world, the happy seat
Of some new race call'd Man, about this time
To be created like to us, though less
In power and excellence, but favour'd more
Of him who rules above, so was his will
Pronounc'd among the Gods, and by an oath,
That shook Heaven's whole circumference, confirm'd.

Pourquoi, lorsque sur nous gronde encor son tonnerre,
Délibérons-nous donc sur la paix, sur la guerre?
La guerre nous perdit, nous perdit pour jamais,
Et je ne conçois pas les termes de la paix.
Quel terme accorderoit un maître à ses esclaves,
Que les fers, les prisons, la gêne, les entraves,
Et tout ce qu'aux vaincus imposent les vainqueurs?
Quel traité, quelle loi convient à vos grands cœurs?
De nourrir dans notre ame une haine implacable,
De harceler sans fin le dieu qui nous accable,
D'insulter à la force, en conservant l'espoir,
De secouer ses fers, de miner son pouvoir;
Et, jusque dans les cieux troublant sa jouissance,
Attrister son triomphe et lasser sa vengeance.
L'heureuse occasion ne nous manquera pas.
Mais laissons, croyez-moi, les siéges, les combats:
Ne livrons point au ciel un assaut impossible;
Son maître est tout-puissant, son trône inaccessible;
Ni la force, ni l'art ne peuvent rien contre eux:
Mais il est des moyens plus sûrs, moins dangereux.
Si les rumeurs du ciel ne sont point une fable,
Au sein d'un nouveau monde, en un lieu délectable,
Deux êtres fortunés, dignes de leur auteur,
Doivent sortir bientôt des mains du Créateur,
Moins excellents que nous, et moins puissants peut-être,
Mais heureux, mais comblés des faveurs de leur maître;
L'arrêt en fut porté dans le sénat du ciel;
Et lui-même, du haut de son trône éternel,

Thither let us bend all our thoughts, to learn
What creatures there inhabit, of what mould
Or substance, how indued, and what their power,
And where their weakness, how attempted best,
By force or subtlety.

Though Heaven be shut,
And Heaven's high Arbitrator sit secure
In his own strength, this place may lie expos'd,
The utmost border of his kingdom, left
To their defence who hold it: here perhaps
Some advantageous act may be achiev'd
By sudden onset; either with Hell-fire
To waste his whole creation, or possess
All as our own, and drive, as we were driven,
The puny habitants, or, if not drive,
Seduce them to our party, that their God
May prove their foe, and with repenting hand
Abolish his own works. This would surpass
Common revenge, and interrupt his joy
In our confusion, and our joy upraise
In his disturbance; when his darling sons,
Hurl'd headlong to partake with us, shall curse
Their frail original, and faded bliss,
Faded so soon. Advise, if this be worth

Jurant dans le saint lieu sa volonté sacrée,
Dieu de sa voix terrible ébranla l'empyrée.
Prisonniers des enfers, tournons de ce côté
Nos projets de vengeance et notre activité;
Sachons quels habitants peuplent ce nouveau monde;
Comment ils sont sortis de cette main féconde;
Quels éléments divers composent leurs ressorts,
Animent leurs esprits, organisent leurs corps;
Leur figure, leurs mœurs, leurs vertus, leur foiblesse;
S'il faut armer contre eux ou la force ou l'adresse.
  En vain les cieux fermés nous opposent leurs forts;
En vain leur roi suprême y brave nos efforts:
Peut-être que ce lieu, sans garde, sans barrière,
De son vaste royaume occupant la frontière,
A pour seuls défenseurs ses frêles habitants.
Là peut-être bientôt quelques faits éclatants
De ce monde nouveau nous ouvriront l'entrée.
Que par les feux d'enfer leur terre dévorée
Montre à leur créateur ses grands travaux détruits:
Ou nous-mêmes plutôt recueillons-en les fruits;
Et qu'en les bannissant, un heureux stratagème
Nous venge de ce Dieu qui nous bannit lui-même.
Du moins séduisons-les: que, dégradé par nous,
L'objet de son amour le soit de son courroux;
Que sa main se repente et brise son ouvrage.
Eh! concevez-vous bien tout l'excès de sa rage,
Si nous pouvons du moins troubler quelques moments
Le barbare plaisir qu'il goûte en nos tourments?

Attempting, or to sit in darkness here
Hatching vain empires. »

Thus Beëlzebub
Pleaded his devilish counsel, first devis'd
By Satan, and in part propos'd: for whence,
But from the author of all ill, could spring
So deep a malice, to confound the race
Of mankind in one root, and Earth with Hell
To mingle and involve, done all to spite
The great Creator? But their spite still serves
His glory to augment. The bold design
Pleas'd highly those infernal States, and joy
Sparkled in all their eyes; with full assent
They vote: whereat his speech he thus renews.
« Well have ye judg'd, well ended long debate,
Synod of Gods, and, like to what ye are,
Great things resolv'd, which, from the lowest deep,
Will once more lift us up, in spite of fate,
Nearer our ancient seat; perhaps in view
Of those bright confines, whence, with neighbouring arms,
An opportune excursion, we may chance

Et, parmi ces tourments, quelle douceur extrême,
Si, reversant nos maux sur les enfants qu'il aime,
Nous les voyons d'ici maudire ses bienfaits,
Partager nos malheurs, ainsi que nos forfaits;
Et pleurer dans l'exil sur leur gloire passée,
Naguère si brillante, et sitôt éclipsée!
Parlez; qu'aimez-vous mieux ou d'un destin si beau,
Ou du triste projet de cet état nouveau,
Monument ténébreux de la nuit éternelle? »
Ainsi de Belzébuth la bouche criminelle
Entretenoit l'enfer de ce complot fatal
Qu'avoit d'abord conçu leur monarque infernal.
Eh! quel autre, du mal nous ouvrant la carrière,
Pouvoit infecter l'homme en sa source première,
Associer la terre aux fureurs des enfers,
Et troubler dans les cieux le roi de l'univers?
Vains efforts, qui feront mieux briller sa puissance!
A peine est annoncé le projet de vengeance,
Une effroyable joie étincelle en leurs yeux,
Une ardeur unanime entraîne tous les vœux.
Alors d'un ton plus fier reprenant la parole:
« Combien, dit Belzébuth, cet arrêt me console!
Nobles états du ciel, il est digne de vous!
Un jour peut-être, un jour, à ce tyran jaloux,
Il peut ravir sa proie, et loin de ces abîmes
De leur séjour natal rapprocher ses victimes.
Peut-être, à cet aspect, plus courageux encor,
Nous pourrons jusqu'au ciel poursuivre notre essor;

Re-enter Heaven: or else in some mild zone
Dwell, not unvisited of Heaven's fair light,
Secure; and at the brightening orient beam
Purge off this gloom: the soft delicious air,
To heal the scar of these corrosive fires,
Shall breathe her balm. But first whom shall we send
In search of this new world? whom shall we find
Sufficient? who shall tempt with wandering feet
The dark unbottom'd infinite abyss,
And through the palpable obscure find out
His uncouth way, or spread his aery flight
Upborne with undefatigable wings
Over the vast abrupt, ere he arrive
The happy isle? What strength, what art can then
Suffice, or what evasion bear him safe
Through the strict senteries and stations thick
Of Angels watching round? Here he had need
All circumspection, and we now no less
Choice in our suffrage; for, on whom we send,
The weight of all and our last hope relies. »

This said, he sat; and expectation held
His look suspense, awaiting who appear'd
To second, or oppose, or undertake
The perilous attempt: but all sat mute,
Pondering the danger with deep thoughts; and each

Ou, du séjour divin si le sort nous repousse,
Il est peut-être, il est une zone plus douce
Où viendront jusqu'à nous quelques rayons des cieux :
Vers le frais Orient nous tournerons nos yeux ;
Il chassera l'horreur de cette nuit profonde ;
Là, le printemps enfin rafraîchira le monde,
Et sur nos corps flétris, que ronge un feu cuisant,
Un air pur versera son baume bienfaisant.
Mais qui de nous ira chercher ce beau rivage ?
Qui de nous, poursuivant ce pénible voyage,
Seul pourra, dans l'abîme et dans l'immensité,
Percer de l'infini la vaste obscurité,
S'avancer, s'enfoncer dans cette nuit palpable ?
Qui pourra, s'élevant d'une aile infatigable,
Monter, monter sans cesse, et d'un vol assuré
Arriver triomphant au terme desiré ?
Ces postes menaçants, ces nombreux sentinelles,
Qui veillent nuit et jour aux portes éternelles,
Quelle force ou quel art saura s'en affranchir ?
Comment les éviter, ou comment les franchir ?
Plus la tâche est hardie, et plus notre prudence
D'un choix digne de nous connoîtra l'importance :
Sur lui tout notre espoir, tous nos vœux sont placés. »
A ces mots il s'assied, et ses regards fixés
Attendent qui d'entre eux, dans la foule indécise,
S'offrira pour conduire ou tenter l'entreprise.
Tout se tait ; tous, pesant ce formidable emploi,
Dans la frayeur d'autrui lisent leur propre effroi.

In other's countenance read his own dismay,
Astonish'd: none among the choice and prime
Of those Heaven-warring champions could be found
So hardy, as to proffer or accept,
Alone, the dreadful voyage; till at last
Satan, whom now transcendent glory rais'd
Above his fellows, with monarchal pride,
Conscious of highest worth, unmov'd thus spake.

« O Progeny of Heaven, empyreal Thrones,
With reason hath deep silence and demur
Seiz'd us, though undismay'd. Long is the way
And hard, that out of Hell leads up to light:
Our prison strong; this huge convex of fire,
Outrageous to devour, immures us round
Ninefold; and gates of burning adamant,
Barr'd over us, prohibit all egress.
These pass'd, if any pass, the void profound
Of unessential Night receives him next
Wide gaping, and with utter loss of being
Threatens him, plung'd in that abortive gulf.
If thence he 'scape into whatever world,
Or unknown region, what remains him less
Than unknown dangers, and as hard escape?
But I should ill become this throne, O Peers,
And this imperial sovranty, adorn'd
With splendour, arm'd with power, if ought propos'd
And judged of public moment, in the shape

Lui seul, sûr de sa force, et fier de sa puissance,
Satan, comme en pouvoir, les surpasse en vaillance;
Il se lève, et du ton qui sied aux souverains:

« Noble race des cieux, peuple de séraphins,
Je ne m'étonne pas si, gardant le silence,
La valeur une fois écoute la prudence.
Moins frappés des périls que des difficultés,
Vos cœurs en sont surpris, et non pas rebutés.
Des gouffres de la nuit aux champs de la lumière
La route est rude et longue; une forte barrière
Défend notre prison; une enceinte de feux
Environne neuf fois ces cachots ténébreux;
Et, sur nous à jamais sévèrement fermées,
Du plus dur diamant leurs portes sont formées:
Du Dieu qui dans l'abîme a su nous engloutir,
L'irrévocable loi nous défend d'en sortir.
Ces obstacles vaincus (si les vaincre est possible),
Le vide au voyageur offre son gouffre horrible,
Désert épouvantable, espace inhabité,
Où de ce qui n'est pas l'œil est épouvanté;
Royaume du néant, qui, sans fils, sans ancêtres,
Triomphe dans la nuit de l'absence des êtres.

Of difficulty, or danger, could deter
Me from attempting.

Wherefore do I assume
These royalties, and not refuse to reign,
Refusing to accept as great a share
Of hazard as of honour, due alike
To him who reigns, and so much to him due
Of hazard more, as he above the rest
High honour'd sits?

Go, therefore, mighty Powers,
Terror of Heaven, though fall'n, intend at home,
While here shall be our home, what best may ease
The present misery, and render Hell
More tolerable, if there be cure or charm
To respite, or deceive, or slack the pain
Of this ill mansion: intermit no watch
Against a wakeful foe, while I abroad
Through all the coasts of dark destruction seek
Deliverance for us all: this enterprise
None shall partake with me. »

Avec peine échappé des froides régions
Où meurent avortés les germes inféconds,
Que voit-il au sortir de cette enceinte obscure?
Tout l'épouvante encore, et rien ne le rassure;
Par-tout des lieux nouveaux, des pays étrangers,
Ainsi que ses travaux, redoublent ses dangers.
« Mais Satan seroit-il digne de la couronne,
Si ce que notre bien ou notre gloire ordonne,
Sous les traits de la peine ou l'aspect du danger,
Pouvoit jamais l'abattre ou le décourager?
De quel droit eût Satan reçu le rang suprême,
Pourquoi ce sceptre oisif et ce vain diadème,
S'il pouvoit de son rang oublier le devoir,
Et si son dévouement n'égaloit son pouvoir!
Le trône n'est point fait pour un stérile hommage;
Chacun doit sur son rang mesurer son courage.
« Allez donc, de mon sort compagnons glorieux,
Qui, dans le malheur même, êtes l'effroi des cieux,
Concertez entre vous ce qui, dans ces demeures,
De vos jours douloureux peut abréger les heures,
Tandis que le destin vous enchaîne en ce lieu.
Cependant redoutez l'œil vigilant d'un Dieu;
Il peut contre l'état s'armer de mon absence;
Il veille pour ses maux, veillez pour sa défense:
Moi je vais, à travers l'empire de la mort,
Chercher votre salut et changer votre sort.
Seul j'en cours les dangers, seul j'en prétends la gloire,
Et nous partagerons les fruits de la victoire. »

Thus saying rose
The Monarch, and prevented all reply,
Prudent, lest from his resolution rais'd,
Others among the chief might offer now
(Certain to be refused) what erst they fear'd;
And, so refus'd, might in opinion stand
His rivals; winning cheap the high repute,
Which he through hazard huge must earn. But they
Dreaded not more the' adventure, than his voice
Forbidding; and at once, with him they rose:
Their rising all at once, was as the sound
Of thunder heard remote. Towards him they bend
With awful reverence prone; and as a God
Extol him equal to the Highest in Heaven:
Nor fail'd they to express how much they prais'd,
That for the general safety he despis'd
His own: for neither do the Spirits damn'd
Lose all their virtue; lest bad men should boast
Their specious deeds on Earth, which glory' excites,
Or close ambition, varnish'd o'er with zeal.

Thus they their doubtful consultations dark
Ended, rejoicing in their matchless Chief:
As when from mountain-tops the dusky clouds
Ascending, while the north-wind sleeps, o'erspread
Heaven's cheerful face, the louring element
Scowls o'er the darken'd landskip snow, or shower;
If chance the radiant sun with farewell sweet
Extend his evening-beam, the fields revive,

Il dit, et de la fin du conseil infernal,
Sans souffrir de réplique, il donne le signal.
Il a peur qu'assuré d'un refus qu'il desire,
Aux honneurs du danger l'orgueil jaloux n'aspire,
Ne joigne, en se parant d'un courage trompeur,
La gloire de l'audace aux conseils de la peur;
Et, sans l'être en mérite, égal en récompense,
N'usurpe lâchement le prix de la vaillance.
Son ordre prévient tout; un signe de leur roi,
Plus que tous les dangers, les a saisis d'effroi.
Tout se léve, tout part, et leur bruyante foule
Ressemble au son lointain du tonnerre qui roule.
Tous passent devant lui, son air majestueux
Fait fléchir humblement leurs fronts respectueux.
On l'exalte, on l'égale au Créateur suprême:
« Pour le salut de tous il s'immole lui-même! »
S'écrioient-ils en chœur: tant les esprits pervers
Estimoient la vertu, même au fond des enfers!

L'assemblée infernale à peine est terminée,
Tous en flattant leur prince achévent la journée;
Et l'enfer, de la joie a vu luire un rayon.
Tel quand l'humide autan, vainqueur de l'aquilon,
Sur les monts obscurcis entassant les nuages,
Des champs décolorés flétrit les paysages,
Voile l'astre du jour, et verse en nos climats
Ou la pluie orageuse, ou les tristes frimas;

The birds their notes renew, and bleating herds
Attest their joy, that hill and valley rings.
O shame to men! Devil with devil damn'd
Firm concord holds, men only disagree
Of creatures rational, though under hope
Of heavenly grace: and, (God proclaiming peace,)
Yet live in hatred, enmity, and strife,
Among themselves, and levy cruel wars,
Wasting the earth, each other to destroy:
As if (which might induce us to accord)
Man had not hellish foes enow besides,
That, day and night, for his destruction wait.
The Stygian council thus dissolv'd; and forth
In order came the grand infernal peers;
Midst came their mighty paramount, and seem'd
Alone the antagonist of Heaven, nor less
Than Hell's dread emperor, with pomp supreme,
And god-like imitated state: him round
A globe of fiery Seraphim enclos'd,
With bright imblazonry, and horrent arms.
Then of their session ended they bid cry
With trumpets' regal sound the great result.
Toward the four winds four speedy Cherubim
Put to their mouths the sounding alchemy,
By herald's voice explain'd; the hollow abyss
Heard far and wide, and all the host of Hell
With deafening shout return'd them loud acclaim.
Thence more at ease their minds, and somewhat rais'd

Si le soleil, du soir perce la nuit obscure,
Et vient d'un doux adieu saluer la nature,
Tout renaît: les oiseaux reprennent leurs chansons;
Des bêlements joyeux l'écho redit les sons;
Les forêts, les vallons, les monts se réjouissent:
Tels des rois de l'enfer les fronts s'épanouissent;
Tel l'espoir vient sourire à cet horrible lieu.
Tous n'ont plus qu'un besoin, qu'un projet et qu'un vœu:
Ainsi, lorsque ici-bas, malheureux que nous sommes,
Les hommes, fils des cieux, s'arment contre les hommes,
Alliés par la haine, unis par les forfaits,
L'enfer a sa concorde, et les méchants leur paix.
Le conseil est dissous, la foule se retire;
Mais les chefs sont restés près du chef de l'empire:
Seul il passe du front leurs fronts audacieux;
Seul maître, seul rival du souverain des cieux,
Plus menaçant pour lui que tout l'enfer ensemble.
Tout son luxe royal autour de lui s'assemble;
Ses séraphins armés se pressent alentour;
Et quatre chérubins, des quatre points du jour,
Par son ordre embouchant la trompette fatale,
Ont proclamé l'arrêt de la cour infernale:
L'enfer en retentit, les cieux l'ont entendu;
Et par un vaste cri l'armée a répondu.

Alors l'espoir renaît, et charmant leur tristesse,
L'orgueil présomptueux enhardit leur foiblesse.

By false presumptuous hope, the ranged Powers
Disband, and wandering, each his several way
Pursues, as inclination or sad choice
Leads him perplex'd, where he may likeliest find
Truce to his restless thoughts, and entertain
The irksome hours, till his great chief return.
Part on the plain, or in the air sublime,
Upon the wing, or in swift race contend,
As at the' Olympian games or Pythian fields;
Part curb their fiery steeds, or shun the goal
With rapid wheels, or fronted brigades form.

As when, to warn proud cities, war appears
Wag'd in the troubled sky, and armies rush
To battle in the clouds, before each van
Prick forth the aery knights, and couch their spears
Till thickest legions close; with feats of arms
From either end of Heaven the welkin burns.
Others, with vast Typhœan rage more fell,
Rend up both rocks and hills, and ride the air
In whirlwind; Hell scarce holds the wild uproar;
As when Alcides, from Oechalia crown'd
With conquest, felt the' envenom'd robe, and tore
Through pain, up by the roots Thessalian pines,

Chacun quitte ses rangs; chacun, d'un air distrait,
Suivant sa triste idée ou son instinct secret,
Au lieu propre à charmer les heures douloureuses,
Porte ses pas errants et ses langueurs rêveuses,
Attendant que son roi, triomphateur heureux,
Console ses regrets et se rende à ses vœux.
Tels que ces fiers rivaux des joutes olympiques,
Des combats néméens et des fêtes pythiques,
Les uns, de leur destin pour tromper la rigueur,
Luttent d'agilité, d'adresse et de vigueur;
D'autres, dans l'air brûlant suspendus sur leurs ailes,
Des flammes devant eux chassent les étincelles;
L'œil fixe sur le but et prenant leur essor,
D'autres, même en courant, semblent voler encor.
L'un asservit au frein un coursier intrépide:
L'autre effleure la borne en sa course rapide.
Ceux-ci sous les drapeaux rangent leurs légions.
Telles, du ciel en feu troublant les régions,
On croit voir se heurter les phalanges célestes,
Des désastres fameux avant-coureurs funestes;
Leurs chefs aériens, éblouissants d'éclat,
Viennent, baissent la lance: on se mêle, on combat;
De l'aurore au couchant l'affreux orage gronde.
De leurs bruyants ébats troublant la nuit profonde,
D'autres volent, montés sur de noirs tourbillons,
Arrachent des rochers, et se lancent des monts:
Tels on peint les géants aux champs de Thessalie;
Tel ce vainqueur fameux de l'antique Œchalie,

And Lichas from the top of Oeta threw
Into the' Euboic sea.

Others more mild,
Retreated in a silent valley, sing
With notes angelical to many a harp
Their own heroic deeds and hapless fall
By doom of battle; and complain that fate
Free virtue should enthral to force or chance.
Their song was partial; but the harmony
(What could it less when Spirits immortal sing?)
Suspended Hell, and took with ravishment
The thronging audience.

In discourse more sweet
(For eloquence the soul, song charms the sense,)
Others apart sat on a hill retir'd,
In thoughts more elevate, and reason'd high
Of providence, foreknowledge, will, and fate,
Fix'd fate, free will, foreknowledge absolute,
And found no end, in wandering mazes lost.
Of good and evil much they argued then,
Of happiness and final misery,
Passion and apathy, and glory' and shame,
Vain wisdom all, and false philosophy!
Yet, with a pleasing sorcery, could charm

Dans l'excès des douleurs, de ses terribles mains,
Hercule, de l'Œta déracinoit les pins;
Et, plus prompt que la pierre échappée à la fronde,
Lançoit Lychas tremblant dans les gouffres de l'onde.
D'autres, d'humeur plus douce, en des vallons secrets,
Calmes et retirés, pour tromper leurs regrets,
Mêloient au son du luth leur plainte attendrissante;
Ils accusoient le sort d'une voix gémissante,
Le sort qui, trahissant leur espoir abattu,
Sous le joug de la force enchaîna leur vertu.
Ils disent leurs combats, et leurs nobles faits d'armes.
L'orgueil dictoit leurs chants; mais ces sons pleins de charmes
(O pouvoir enchanteur des célestes concerts!)
Suspendent leurs tourments, et calment les enfers;
Chaque accent les transporte, et ces douces merveilles
De la foule en extase enivrent les oreilles.
D'autres, par des discours, charmes bien plus puissants
(Les discours vont à l'ame, et l'harmonie aux sens),
Trompoient plus noblement l'horreur du noir abîme:
A part, sur des hauteurs d'où leur raison sublime
Planoit d'un vol hardi sur cet horrible lieu,
Ces esprits immortels s'entretenoient de Dieu;
Ils discutoient ses lois, sa longue prescience,
De loin sur l'avenir exerçant sa puissance;
Sa providence auguste, et le terme certain
Où marche d'un pas sûr l'immuable Destin.
De mille objets divers leur ame embarrassée,
De dedale en dédale égaroit sa pensée.

Pain for a while or anguish, and excite
Fallacious hope, or arm the' obdured breast
With stubborn patience, as with triple steel.

Another part, in squadrons and gross bands,
On bold adventure to discover wide
That dismal world, if any clime perhaps
Might yield them easier habitation, bend
Four ways their flying march, along the banks
Of four infernal rivers, that disgorge
Into the burning lake their baleful streams;
Abhorred Styx, the flood of deadly hate;
Sad Acheron of sorrow, black and deep;
Cocytus, nam'd of lamentation loud
Heard on the rueful stream; fierce Phlegethon,
Whose waves of torrent fire inflame with rage.
Far off from these, a slow and silent stream,
Lethe, the river of oblivion, rolls

Tour-à-tour revenoient, dans leur long entretien,
L'inexplicable énigme et du mal et du bien;
Les vives passions, l'effort qui les surmonte,
La liberté, les lois, et la gloire et la honte;
Le temps, l'éternité, ses plaisirs, ses tourments,
Enfin cet appareil de vains raisonnements,
Efforts ambitieux d'une folle sagesse!
Mais ces discours, du moins, consoloient leur détresse,
Relevoient leur espoir, ranimoient leur valeur;
Et, comme un triple airain endurcissant leur cœur,
Nourrissoient en secret dans ces ames hautaines
Le courage des maux et le mépris des peines.

Quelques uns voyageoient en bataillons nombreux:
Ils s'en alloient cherchant, sur ces bords ténébreux,
Quelque climat plus doux, quelque lieu moins sauvage.
Quatre points différents dirigent leur voyage;
Ils marchent côtoyant quatre fleuves divers,
Qui dégorgent leurs feux dans les feux des enfers:
C'est l'Achéron, le Styx, double source de peine,
L'un roulant le chagrin, l'autre exhalant la haine;
C'est le Cocyte affreux, à qui donna son nom
Des plaintes qu'il entend le lamentable son.
Plus loin le Phlégéton de son onde brûlante
Roule en grondant les feux; et dans sa marche lente
Le doux Léthé, l'image et l'auteur du repos,
D'un cours silencieux promène en paix ses flots:

Her watery labyrinth, whereof who drinks,
Forthwith his former state and being forgets,
Forgets both joy and grief, pleasure and pain.

Beyond this flood a frozen continent
Lies dark and wild, beat with perpetual storms
Of whirlwind and dire hail, which on firm land
Thaws not, but gathers heap, and ruin seems
Of ancient pile; or else deep snow and ice,
A gulf profound, as that Serbonian bog
Betwixt Damiata and Mount Casius old,
Where armies whole have sunk: the parching air
Burns frore, and cold performs the effect of fire,
Thither by harpy-footed furies hal'd,
At certain revolutions, all the damn'd
Are brought; and feel by turns the bitter change
Of fierce extremes, extremes by change more fierce,
From beds of raging fire, to starve in ice
Their soft ethereal warmth, and there to pine
Immovable, infix'd, and frozen round,
Periods of time, thence hurried back to fire.

A peine on les a bus, avec eux dans les veines
Glisse l'oubli de soi, des plaisirs et des peines.

Pénétrez-vous plus loin? soudain à vos regards
Un monde glacial s'offre de toutes parts,
Obscurci de vapeurs, assiégé de nuages,
Séjour des ouragans, théâtre des orages.
Là, des frimas durcis les globules glacés,
Sans se fondre jamais, en monceaux entassés,
Ressemblent aux fragments d'une vieille ruine;
Une neige éternelle en gouffre les termine:
Moins profond fut ce lac, où plongés par milliers
Gisent ensevelis des bataillons entiers;
Ce lac, dont Damiète environne l'abîme,
Et que le Casius aperçoit de sa cime.
Là, le froid brule tout, et la stérilité,
Ouvrage de l'hiver, croit l'être de l'été.
Là, mille affreux démons, aux serres de harpie,
Quand les temps sont venus, plongent leur foule impie;
Malheureux qui, portés des feux dans les frimas,
Vont changeant de supplice en changeant de climats,
Et souffrent tour-à-tour, par un contraste horrible,
Ce que leur double excès offre de plus terrible;
Le changement lui-même ajoute à leur tourment.
Au sortir de ce feu, qui brûle incessamment,
La glace tout-à-coup ressaisit ses victimes.
Plongés, emprisonnés au sein des froids abîmes,

They ferry over this Lethean sound
Both to and fro, their sorrow to augment,
And wish and struggle, as they pass, to reach
The tempting stream, with one small drop to lose
In sweet forgetfulness all pain and woe,
All in one moment, and so near the brink;
But Fate withstands, and to oppose the' attempt,
Medusa with Gorgonian terror guards
The ford, and of itself the water flies
All taste of living wight, as once it fled
The lip of Tantalus.

Thus roving on
In confus'd march forlorn, the' adventurous bands
With shuddering horror pale, and eyes aghast,
View'd first their lamentable lot, and found
No rest: through many a dark and dreary vale
They pass'd, and many a region dolorous,
O'er many a frozen, many a fiery Alp,
Rocks, caves, lakes, fens, bogs, dens, and shades of death,
A universe of death! which God by curse
Created evil, for evil only good,

Ils appellent en vain, dans l'excès des douleurs,
Et la flamme éthérée et ses douces chaleurs :
Vain espoir ! retenus dans ces chaînes de glace,
Leur corps transi n'est plus qu'une immobile masse.
Enfin le temps revient qui rend ces malheureux
De leur couche de glace à leurs tombeaux de feux.
Pour ajouter encore à leurs douleurs profondes,
Du Léthé, sans les boire, ils traversent les ondes ;
Inclinés vers ces eaux où la douleur s'endort,
En vain, pour les atteindre, ils redoublent d'effort ;
Pour finir tous les maux, vainement dans leur route
Leur bouche haletante en implore une goutte,
Une goutte légère ! Au moment d'y toucher,
Un barbare destin leur défend d'approcher :
Une horrible furie, au regard de gorgone,
Fait siffler ses serpents ; elle accourt, elle tonne ;
Et, comme de Tantale il fuyoit autrefois,
Le flot trompe leur soif, et s'écarte à sa voix.

Ainsi ces voyageurs, errant de plage en plage,
De ces lugubres lieux, leur fatal apanage,
Pâles, l'œil égaré, frissonnant de terreur,
Pour la première fois ont aperçu l'horreur :
Nulle part le repos, et par-tout la souffrance !
C'est en vain qu'enfoncés dans ce désert immense,
Leurs pas ont parcouru des royaumes affreux,
Et des Alpes de glace et des Alpes de feux :
Ils marchent; le deuil croît, la nuit double ses ombres ;
Précipices, rochers, marais, cavernes sombres,

Where all life dies, death lives, and nature breeds,
Perverse, all monstrous, all prodigious things,
Abominable, inutterable, and worse
Than fables yet have feign'd, or fear conceiv'd,
Gorgons, and Hydras, and Chimeras dire.

Meanwhile, the Adversary of God and Man,
Satan, with thoughts inflam'd of highest design,
Puts on swift wings, and towards the gates of Hell
Explores his solitary flight: sometimes
He scours the right hand coast, sometimes the left;
Now shaves with level wing the deep, then soars
Up to the fiery concave towering high.

As when far off at sea, a fleet descried
Hangs in the clouds, by equinoctial winds
Close sailing from Bengala, or the isles
Of Ternate and Tidore, whence merchants bring
Their spicy drugs: they, on the trading flood,

Montrent au désespoir, averti de son sort,
Le monde des douleurs, le monde de la mort;
Monde où la vie expire, où la mort est vivante,
Où la Nature a peur des êtres qu'elle enfante:
Êtres défigurés, informes, monstrueux,
Effroi de la pensée, épouvante des yeux;
Fantômes plus hideux, monstres plus effroyables,
Que ceux que fit la peur, qu'inventèrent les fables;
Euménide, gorgone, hydre, larves, dragons.
Tels sont ces lieux maudits, éternelles prisons,
Où souffrant, exerçant la céleste justice,
Tout est crime ou vengeance, ou terreur ou supplice;
Où du ciel même enfin le ministre infernal,
Le mal, seul fait le bien en châtiant le mal.

Mais déja, le cœur plein de ses projets rebelles,
Satan part, enlevé sur ses rapides ailes;
En deux contraires sens, par des chemins divers,
Il vole, il va chercher la porte des enfers.
Tantôt vers l'horizon il dirige sa route,
Et tantôt il s'élance à leur brûlante voûte.
Ainsi, lorsqu'il a pris son périlleux essor,
Des rives du Bengale, ou des mers de Tidor,
De l'Inde rapportant la moisson odorante,
Un navire au printemps poursuit sa marche errante,
Dirige vers le Cap ses rapides sillons;
De l'onde éthiopique il fend les tourbillons;
Rase l'humide plaine, ou plonge dans l'abîme;
Descend avec les flots, ou monte sur leur cime:

Through the wide Ethiopian to the Cape,
Ply stemming nighly toward the pole: so seem'd
Far off the flying Fiend.

At last appear
Hell bounds, high reaching to the horrid roof,
And thrice three fold the gates; three folds were brass,
Three iron, three of adamantine rock
Impenetrable, impal'd with circling fire,
Yet unconsum'd. Before the gates there sat
On either side a formidable shape;
The one seem'd woman to the waist, and fair;
But ended foul in many a scaly fold
Voluminous and vast; a serpent arm'd
With mortal sting: about her middle round
A cry of Hell-hounds never ceasing bark'd
With wide Cerberean mouths full loud, and rung
A hideous peal; yet, when they list, would creep,
If ought disturb'd their noise, into her womb,
And kennel there; yet there still bark'd and howl'd,
Within unseen. Far less abhorr'd than these
Vex'd Scylla, bathing in the sea that parts
Calabria from the hoarse Trinacrian shore:
Nor uglier follow the night-hag, when call'd
In secret, riding through the air she comes,

Le jour, la nuit, il court de l'un à l'autre bord,
Et ses détours savants le conduisent au port.
Tel voyageoit Satan : ainsi d'un vol rapide
Ses ailes louvoyoient et nageoient dans le vide.
Enfin il touche au terme, et son œil enchanté
De la voûte infernale a vu l'extrémité ;
Il a vu des enfers la porte redoutable.
De trois battants d'airain, trois d'un fer indomptable,
Trois du roc le plus dur, invincibles remparts,
Qu'un feu toujours brûlant enceint de toutes parts,
Dieu lui-même forma ces portes éternelles.
Deux monstres au-devant, hideuses sentinelles,
Placés aux deux côtés, en défendent l'accès ;
L'un, d'un visage aimable offrant aux yeux les traits,
Paroît femme à moitié ; l'autre moitié serpente,
Et traîne les longs plis de sa masse rampante :
Un fouet arme ses mains ; tous les chiens des enfers
Autour d'elle attachés font retentir les airs
D'aboiements plus affreux que les voix de Cerbère ;
Ou, rentrant effrayés dans le sein de leur mère,
Redoublent leurs clameurs, et, fils dénaturés,
S'agitent en hurlant dans ses flancs déchirés.
En proie aux chiens hideux dont la meute l'assiége,
Scylla traîne après elle un moins affreux cortége ;
Une cour moins affreuse accompagne dans l'air
L'horrible enchanteresse, en pacte avec l'enfer,
Lorsque flairant le sang d'une jeune victime,
Et l'effroyable orgie où l'invite le crime,

Lur'd with the smell of infant blood, to dance
With Lapland witches, while the labouring moon
Eclipses at their charms.

The other shape,
If shape it might be call'd, that shape had none
Distinguishable in member, joint, or limb;
Or substance might be call'd, that shadow seem'd,
For each seem'd either; black it stood as Night,
Fierce as ten Furies, terrible as Hell,
And shook a dreadful dart; what seem'd his head
The likeness of a kingly crown had on.
Satan was now at hand, and from his seat
The monster, moving onward, came as fast
With horrid strides; Hell trembled as he strode.
The' undaunted Fiend what this might be admir'd,
Admir'd, not fear'd; God and his Son except,
Created thing nought valued he, nor shunn'd;
And with disdainful look thus first began.

« Whence and what art thou, execrable shape,
That dar'st, though grim and terrible, advance
Thy miscreated front athwart my way
To yonder gates? through them I mean to pass,
That be assur'd, without leave ask'd of thee:
Retire, or taste thy folly, and learn by proof,
Hell-born, not to contend with Spirits of Heaven. »

Des filles du Lapon qui servent ses fureurs,
A sa danse nocturne elle appelle les chœurs;
Et des nuits, dans sa route, arrêtant la courrière,
Fait descendre son char et pâlir sa lumière.
D'un aspect plus horrible et de traits plus hideux,
L'autre figure encore épouvante les yeux
(Si l'on peut de ce nom nommer un vain fantôme,
Tel que ceux dont la fable emplit le noir royaume,
Ou tel que la vapeur qui paroît et n'est plus,
Sans forme, sans substance, être vague et confus);
Mais des plus noirs démons l'aspect est moins horrible,
La nuit est moins lugubre et l'enfer moins terrible.
Il se lève; un long dard s'agite dans sa main;
Une ombre de couronne est sur son front hautain.
Il marche vers Satan; ou plutôt il s'élance;
Chaque élan est terrible, et chaque pas immense:
Jusqu'en ses fondements l'enfer en a tremblé.
Satan en est surpris sans en être ébranlé;
Satan, dont Dieu lui seul peut troubler le courage,
L'observe avec dédain, et lui tient ce langage:

« Qu'es-tu? que me veux-tu? réponds, spectre odieux:
Prétends-tu me fermer les portes de ces lieux?
Malgré toi, je saurai m'en ouvrir la clôture;
Fuis, porte loin de moi ta hideuse figure,
Ou ce bras t'apprendra si ton sceptre infernal
Doit d'un enfant des cieux se prétendre l'égal. »

To whom the goblin full of wrath replied.
« Art thou that traitor-Angel, art thou He,
Who first broke peace in Heaven; and faith, till then
Unbroken, and in proud rebellious arms
Drew after him the third part of Heaven's sons
Conjur'd against the Highest; for which both thou
And they, outcast from God, are here condemn'd
To waste eternal days in woe and pain?
And reckon'st thou thyself with Spirits of Heaven,
Hell-doom'd, and breath'st defiance here and scorn,
Where I reign king; and, to enrage thee more,
Thy king and lord? Back to thy punishment,
False fugitive, and to thy speed add wings,
Lest with a whip of scorpions I pursue
Thy lingering, or with one stroke of this dart
Strange horror seize thee, and pangs unfelt before. »

So spake the grisly Terror, and in shape,
So speaking and so threatening, grew ten-fold
More dreadful and deform. On the other side,
Incens'd with indignation, Satan stood
Unterrified, and like a comet burn'd,
That fires the length of Ophiuchus huge
In the' arctic sky, and from his horrid hair
Shakes pestilence and war.

« Toi-même, lui répond le fantôme en colère,
Qu'es-tu? verrois-je ici cet ange téméraire
Qui, traître à l'Éternel, ligueur audacieux,
Dans sa perte entraîna ces habitants des cieux
Dont leur maître long-temps chérit l'obéissance?
Eux et toi, qu'êtes-vous? bannis de sa présence,
De malheureux proscrits condamnés à jamais
A recevoir ici le prix de vos forfaits.
De quel droit, relégué dans ce cachot funeste,
Oses-tu t'appeler un habitant céleste;
Et (dût ce mot encor t'irriter contre moi)
M'insulter dans ma cour et provoquer ton roi?
Fuis, retourne expier tes trames criminelles;
Fuis, dis-je; ton salut a besoin de tes ailes.
Si tu tardes, ce bras, lâche et vil déserteur,
Va, d'un fouet de serpents, châtier ta lenteur;
Ou ce dard, te portant de mortelles blessures,
Te fera de l'enfer regretter les tortures. »
Tel parle en menaçant le fantôme irrité,
Et son courroux ajoute à sa difformité.
Incapable d'effroi, mais frémissant de rage,
Satan avec fureur écoute ce langage;
D'éclairs étincelants ses yeux sont allumés.
Moins fier, moins menaçant, l'astre aux crins enflammés,
Lorsque d'Ophiuchus embrassant les étoiles,
Des longues nuits du Nord il déchire les voiles,
Vole et secoue au loin sur les peuples tremblants
Et la peste homicide et les combats sanglants.

Each at the head
Levell'd his deadly aim; their fatal hands
No second stroke intend; and such a frown
Each cast at the' other, as when two black clouds,
With Heaven's artillery fraught, come rattling on
Over the Caspian, then stand front to front,
Hovering a space, till winds the signal blow
To join their dark encounter in mid air:
So frown'd the mighty combatants, that Hell
Grew darker at their frown; so match'd they stood;
For never but once more was either like
To meet so great a foe: and now great deeds
Had been achiev'd, whereof all Hell had rung,
Had not the snaky sorceress, that sat
Fast by Hell-gate, and kept the fatal key,
Ris'n, and with hideous outcry rush'd between.

« O Father! what intends thy hand, she cried,
Against thy only Son? What fury, O Son,
Possesses thee, to bend that mortal dart
Against thy Father's head? and know'st for whom;
For him who sits above and laughs the while
At thee ordain'd his drudge, to execute
Whate'er his wrath, which he calls justice, bids;

Soudain au coup fatal l'un et l'autre s'apprête;
Tous les deux l'un de l'autre ils menacent la tête,
Se mesurent de l'œil sans s'attaquer encor :
Tels, dans l'air emportés par un rapide essor,
Deux nuages rivaux, roulant un double orage,
Tout prêts à se heurter, ont suspendu leur rage,
Jusqu'à l'heure où les vents au céleste arsenal
De l'horrible décharge ont donné le signal,
Opposant le tonnerre au tonnerre qui gronde,
Et de leur choc terrible épouvantant le monde.
Tels étoient ces rivaux : tels leurs fronts sourcilleux
Sembloient rendre l'enfer encor plus ténébreux :
Ainsi que leur vigueur, leur audace est égale ;
Mais, tout vaillants qu'ils sont, leur puissance infernale
Quelque jour doit connoître un plus grand ennemi.
Maintenant tout l'enfer de leur lutte eût frémi,
Si tout-à-coup, jetant des cris épouvantables,
Le monstre qui gardoit ces portes redoutables
Dont la terrible clef fut remise en sa main,
Tout tremblant de frayeur n'eût accouru soudain.
Pâle, il se jette entre eux, les écarte et s'écrie :
« O mon père ! pourquoi cette aveugle furie !
Peux-tu, dans tes transports, parricide rival,
A ton unique enfant porter le coup fatal ?
Et toi, mon fils, peux-tu t'armer contre ton père ?
Ce Dieu dont la justice, ou plutôt la colère,
Médite notre perte, il rit du haut des cieux
De te voir seconder ses projets odieux,

His wrath, which one day will destroy ye both.»
She spake, and at her words the hellish pest
Forebore; then these to her Satan return'd.
«So strange thy outcry, and thy words so strange
Thou interposest, that my sudden hand,
Prevented, spares to tell thee yet by deeds
What it intends; till first I know of thee,
What thing thou art, thus double-form'd; and why,
In this infernal vale first met, thou call'st
Me Father, and that phantasm call'st my Son:
I know thee not, nor ever saw till now
Sight more detestable than him and thee.»
To' whom thus the portress of Hell-gate replied:
«Hast thou forgot me then, and do I seem
Now in thine eye so foul? once deem'd so fair
In Heaven, when at the' assembly, and in sight
Of all the Seraphim with thee combin'd
In bold conspiracy against Heaven's king,
All on a sudden miserable pain
Surpris'd thee, dim thine eyes, and dizzy swum
In darkness, while thy head flames thick and fast
Threw forth, till on the left side opening wide,
Likest to thee in shape and countenance bright,
Then shining heavenly fair, a goddess arm'd,
Out of thy head I sprung: amazement seiz'd
All the' host of Heaven; back they recoil'd, afraid
At first, and call'd me SIN, and for a sign
Portentous held me; but, familiar grown,

Ignores-tu qu'un jour sa main doit nous confondre? »
Satan à ce discours se hâte de répondre :
« Tes cris et ta prière ont arrêté mes coups,
Et je veux bien encor suspendre mon courroux.
Mais, réponds, d'où te vient ce bizarre assemblage,
Objet nouveau pour moi sur ce fatal rivage?
Comment suis-je ton père? et ce monstre hideux
Comment est-il mon fils? lui qui devant mes yeux
N'avoit paru jamais, et de qui la figure
Fait horreur à la vue, et honte à la nature! »

« —Eh quoi! lui répondit la garde de l'enfer,
Méconnois-tu l'objet à tes amours si cher,
Celle que tu nommois ta fille bien-aimée,
Et de qui dans les cieux ta vue étoit charmée?
Souviens-toi qu'au milieu de ce séjour divin,
Lorsque nous conjurions contre son souverain,
D'incroyables douleurs tout-à-coup te surprirent;
Ta tête s'étourdit, tes regards sobscurcirent,
Ta raison disparut, ta force te quitta,
Ton front lança des feux, s'ouvrit et m'enfanta.
Jeune, brillante, armée ainsi qu'une déesse,
Et portant dans mes traits ta grace enchanteresse,
LA RÉVOLTE est le nom dont le ciel m'appela.
Tout, malgré ma beauté, devant moi recula;
Tout vit dans ma naissance un sinistre présage:
Mais ces traits enchanteurs, ta plus fidéle image,

I pleas'd, and with attractive graces won
The most averse, thee chiefly, who full oft
Thyself in me thy perfect image viewing
Becam'st enamour'd, and such joy thou took'st
With me in secret, that my womb conceiv'd
A growing burden.

« Meanwhile war arose,
And fields were fought in Heaven; wherein remain'd
(For what could else?) to our Almighty Foe
Clear victory; to our part loss and rout,
Through all the empyrean; down they fell
Driven headlong from the pitch of Heaven, down
Into this deep: and in the general fall
I also; at which time this powerful key
Into my hand was given, with charge to keep
These gates for ever shut, which none can pass
Without my opening. Pensive here I sat
Alone; but long I sat not, till my womb,
Pregnant by thee, and now excessive grown,
Prodigious motion felt and rueful throes.
At last this odious offspring whom thou seest,
Thine own begotten, breaking violent way,
Tore through my entrails, that, with fear and pain
Distorted, all my nether shape thus grew
Transform'd; but he my inbred enemy
Forth issued, brandishing his fatal dart
Made to destroy! I fled, and cried out DEATH!

Regagnèrent les cœurs en séduisant les yeux :
Tous ceux pour qui j'étois un objet odieux,
Au plaisir de me voir bientôt s'accoutumèrent.
Mais c'est toi, toi sur-tout que mes yeux enflammèrent ;
Dans mes traits adorés tu chérissois tes traits :
Le plaisir nous unit, et de nos feux secrets
Bientôt je sentis croître et palpiter le gage.
« La guerre dans le ciel vint armer ton courage ;
Dieu vainquit ; Dieu peut-il ne pas vaincre ? Ces feux
Reçurent nos guerriers précipités des cieux :
Je les suivis. Alors en mes mains fut remise
La clef de cette porte à ma garde commise,
Dont moi seule à mon gré dispose désormais,
Et que les plus hardis ne franchirent jamais.
Ici je demeurai pensive et solitaire ;
Bientôt mon sein grossit, je souffris, et fus mère.
Je reconnus ce fruit de nos amours affreux ;
L'enfer avec effroi vit cet enfant des cieux,
Et le déchirement que causa sa naissance
A mes plaisirs passés égala ma souffrance ;
De là vient dans mon corps ce hideux changement.
Le fruit de nos amours naquit pour mon tourment.
Il sortit brandissant sa lance meurtrière,
Cette lance, l'effroi de la nature entière !
Loin de lui je partis, précipitant mes pas,
N'osant tourner la tête, en criant : LE TRÉPAS !
A cet horrible nom, ces cavernes frémirent ;
Leur gouffre en retentit, leurs voûtes en gémirent :

Hell trembled at the hideous name, and sigh'd
From all her caves, and back resounded DEATH!
I fled, but he pursued (though more, it seems,
Inflam'd with lust than rage), and, swifter far,
Me overtook, his mother, all dismay'd,
And in embraces forcible and foul
Engendering with me, of that rape begot
These yelling monsters, that with ceaseless cry
Surround me, as thou saw'st, hourly conceiv'd
And hourly born, with sorrow infinite
To me; for, when they list, into the womb
That bred them they return, and howl and gnaw
My bowels, their repast; then bursting forth
Afresh with conscious terrors vex me round,
That rest or intermission none I find.
Before mine eyes in opposition sits
Grim Death, my son and foe, who sets them on,
And me his parent would full soon devour
For want of other prey, but that he knows
His end with mine involv'd; and knows that I
Should prove a bitter morsel, and his bane,
Whenever that shall be; so Fate pronounc'd.
But thou, O father, I forewarn thee, shun
His deadly arrow; neither vainly hope
To be invulnerable in those bright arms,
Though temper'd heavenly; for that mortal dint,
Save he who reigns above, none can resist.»
She finish'd; and the subtle Fiend his lore
Soon learn'd, now milder, and thus answer'd smooth.

Et proclamant le roi de ses affreux états,
Tout l'enfer répondit : LE TRÉPAS ! LE TRÉPAS !
Je fuyois, mais en vain : il poursuivit sa mère,
Plus brûlant de débauche encor que de colère,
M'atteignit, m'accabla d'embrassements affreux ;
Moi sa mère ! De là tous ces monstres hideux,
Qui sans cesse conçus et reproduits sans cesse,
Exercent contre moi leur fureur vengeresse.
Du sein qui les fit naître à peine ils sont lancés,
Dans ce sein malheureux tout-à-coup enfoncés,
Ils rongent, en hurlant, leur déplorable mère :
Ce flanc est leur berceau, ce flanc est leur repaire ;
Et, de leur faim cruelle éternel aliment,
Comme pour leur fureur, renaît pour son tourment.
Ce monstre, dont je suis la mère et la victime,
A grands cris contre moi sans cesse les anime ;
Et lui-même bientôt, faute d'autre festin,
Sur l'auteur de ses jours assouviroit sa faim ;
Mais il sait qu'à mon sort s'unit sa destinée,
Avec moi triomphante, avec moi terminée :
Ainsi l'a prononcé le pouvoir souverain.
Mais toi, crains de braver sa redoutable main.
En vain le ciel forma ton armure céleste,
Mon père, tout succombe à son pouvoir funeste,
Et nul, hors l'Éternel, ne résiste à ses coups. »

Alors l'adroit Satan répond d'un ton plus doux :

« Dear Daughter, since thou claim'st me for thy sire,
And my fair son here show'st me, the dear pledge
Of dalliance had with thee in Heaven, and joys
Then sweet, now sad to mention, through dire change
Befall'n us, unforeseen, unthought of; know,
I come no enemy, but to set free
From out this dark and dismal house of pain
Both him and thee, and all the heavenly host
Of Spirits, that, in our just pretences arm'd,
Fell with us from on high:

« From them I go
This uncouth errand sole; and one for all
Myself expose, with lonely steps to tread
The unsounded deep, and through the void immense
To search with wandering quest a place foretold
Should be, and by concurring signs, ere now
Created, vast and round, a place of bliss
In the purlieus of Heaven, and therein plac'd
A race of upstart creatures, to supply
Perhaps our vacant room; though more remov'd,
Lest Heaven, surcharg'd with potent multitude,
Might hap to move new broils. Be this or ought
Than this more secret now design'd, I haste
To know; and, this once known, shall soon return.

« Ma fille, puisqu'en moi tu réclames un père,
Puisque, me rappelant une flamme si chère,
Tu rends à ma tendresse un enfant précieux,
Gage de nos amours dans les palais des cieux,
De ces amours si doux dans les temps de ma gloire,
Et dont je n'ai gardé que la triste mémoire,
Depuis que, foudroyés de coups inattendus,
Dans ce gouffre infernal nous sommes descendus,
Ne crains point qu'en ces lieux l'inimitié m'amène;
L'amour, en te voyant, conjureroit la haine:
Toi, ton fils, ces guerriers, qui, sous les mêmes coups,
Dans les mêmes malheurs sont tombés avec nous,
Défenseurs généreux de nos droits légitimes,
Je viens vous arracher à ces profonds abîmes.
Seul chargé par l'enfer d'un périlleux emploi,
Victime volontaire, et n'exposant que moi,
Seul je m'enfoncerai dans ce désert immense
Où finit la nature, où le vide commence.
J'irai, je chercherai dans ces vastes déserts
Ce monde tant de fois prédit à l'univers.
Si j'en crois mes calculs, il est créé, ce monde
Où des êtres nouveaux, dans une paix profonde,
Trouvant un autre ciel dans les confins des cieux,
Foulent dans un air pur un sol délicieux:
Êtres favorisés, que leur souverain maître
A repeupler le ciel a destinés peut-être.
Mais ce Dieu loin de lui les retient pour un temps;
Il a peur que les cieux, surchargés d'habitants,

And bring ye to the place where thou and Death
Shall dwell at ease, and up and down unseen
Wing silently the buxom air, imbalm'd
With odours; there ye shall be fed and fill'd
Immeasurably, all things shall be your prey.»

He ceas'd, for both seem'd highly pleas'd, and Death
Grinn'd horrible a ghastly smile, to hear
His famine should be fill'd; and blest his maw,
Destin'd to that good hour: no less rejoic'd
His mother bad, and thus bespake her sire:
«The key of this infernal pit by due,
And by command of Heaven's all-powerful King,
I keep, by him forbidden to unlock
These adamantine gates; against all force
Death ready stands to interpose his dart,
Fearless to be o'ermatch'd by living might.
But what owe I to his commands above
Who hates me, and hath hither thrust me down
Into this gloom of Tartarus profound,
To sit in hateful office here confin'd,
Inhabitant of Heaven, and heavenly-born,
Here in perpetual agony and pain,
With terrors and with clamours compass'd round

A des troubles nouveaux ne soient livrés encore.
Qu'il ait formé ce plan, ou d'autres que j'ignore,
Adieu, je pars; je vais reconnoître ces lieux,
Et reviens vous conduire en cet asile heureux,
Où, par les voluptés remplaçant les supplices,
Libres, rassasiés d'innombrables délices,
Toi, ton fils, vous pourrez, invisibles aux yeux,
Vous glisser en secret dans l'air silencieux,
Vous embaumer de fleurs, vous inonder de joie,
Et jouir triomphants de votre immense proie. »
D'alégresse à ces mots tout leur cœur tressaillit;
Par un sourire affreux le Trépas l'accueillit;
Chacun, croyant déja dévorer ses victimes,
Jouit, l'un de sa proie, et l'autre de ses crimes.
La Révolte à Satan adresse alors ces mots:
« Seule je tiens ici la clef de ces cachots:
Par l'ordre du Très-Haut j'en suis dépositaire;
J'en réponds à lui seul; et ce maître sévère,
Si ce dépôt sacré passoit en d'autres mains,
Menace de venger ses ordres souverains.
Rien ne peut violer la porte inviolable;
Si quelqu'un le tentoit, terrible, inébranlable,
Le Trépas, plus puissant que ce triple rempart,
A l'audace imprudente opposeroit son dard:
Tous les pouvoirs vivants cèdent à sa puissance.
Mais quels droits a sur moi ce Dieu dont la vengeance
Me plongea dans ce gouffre, où moi, fille des cieux,
Condamnée à remplir mon office odieux,

Of mine own brood, that on my bowels feed?
Thou art my father, thou my author, thou
My being gav'st me; whom should I obey
But thee? whom follow? thou wilt bring me soon
To that new world of light and bliss, among
The gods who live at ease, where I shall reign
At thy right hand voluptuous, as beseems
Thy daughter and thy darling, without end.»

Thus saying, from her side the fatal key,
Sad instrument of all our woe, she took;
And, towards the gate rolling her bestial train,
Forthwith the huge portcullis high up drew,
Which but herself, not all the Stygian powers
Could once have mov'd; then in the key-hold turns
The' intricate wards, and every bolt and bar
Of massy iron or solid rock with ease
Unfastens. On a sudden open fly
With impetuous recoil and jarring sound
The' infernal doors, and on their hinges grate
Harsh thunder, that the lowest bottom shook
Of Erebus. She open'd, but to shut
Excell'd her power; the gates wide open stood,

Au milieu des tourments et de l'ignominie,
Éprouvant les horreurs d'une longue agonie,
J'entends incessamment gronder autour de moi
Ces monstrueux enfants, mon fléau, mon effroi,
Qui déchirent mon sein et vivent de leur mère?
Que mes fils soient ingrats, je dois tout à mon père.
Quels droits sont plus sacrés? C'est toi, toi qui bientôt
Vas me porter, du fond de cet affreux cachot,
Dans ce brillant séjour, dans ces belles demeures,
Où le bonheur sans fin mesurera mes heures;
Où, siégeant à ta droite, au sein d'un doux loisir,
Mes jours voluptueux renaîtront au plaisir,
Sûre d'un vaste empire et d'un régne prospère,
Digne enfin de ta fille, et digne de mon père. »

De sa noire ceinture elle arrache, à ces mots,
La clef, la clef terrible, instrument de nos maux;
Sur son corps de dragon, part, se roule, se traîne
Vers la porte fatale, et soulève sans peine
L'épouvantable poids de la herse de fer,
Que n'ébranleroient pas tous les bras de l'enfer.
Alors l'énorme clef dans la vaste ouverture
Plonge, tourne, et parcourt l'infernale serrure.
Des barres, des verrous, du fer et de l'airain,
Les obstacles vaincus sont un jeu de sa main:
Soudain, des deux côtés, sous cette main puissante,
Recule avec effroi la porte obéissante;
Loin d'elle comme un trait ses battants ont volé,
Et sur leurs vastes gonds, en grondant ont roulé:

That with extended wings a banner'd host,
Under spread ensigns marching, might pass through
With horse and chariots rank'd in loose array;
So wide they stood, and like a furnace-mouth
Cast forth redounding smoke and ruddy flame.

Before their eyes in sudden view appear
The secrets of the hoary deep; a dark
Illimitable ocean, without bound,
Without dimension, where length, breadth, and heighth,
And time, and place are lost; where eldest Night
And Chaos, ancestors of Nature, hold
Eternal anarchy, amidst the noise
Of endless wars, and by confusion stand.
For hot, cold, moist, and dry, four champions fierce,
Strive here for mastery, and to battle bring
Their embryon atoms; they around the flag
Of each his faction, in their several clans,
Light-arm'd or heavy, sharp, smooth, swift, or slow,
Swarm populous, un-number'd as the sands
Of Barca or Cyrene's torrid soil,
Levied to side with warring winds, and poise
Their lighter wings. To whom these most adhere
He rules a moment: Chaos umpire sits,
And by decision more embroils the fray,
By which he reigns: next him high arbiter,

Tout l'enfer en mugit ; et de la nuit profonde
La porte attend déja les ruines du monde.
Le pouvoir qui l'ouvrit ne sauroit la fermer.
Tout ce que dans son sein l'enfer peut renfermer,
Une armée en bataille et son ordre de guerre,
Ses coursiers, ses drapeaux, ses chars et son tonnerre,
Ses légions sans nombre élargissant leurs rangs,
Par elle iroient de front aux gouffres dévorants.
  Tout-à-coup, à travers des torrents de fumée,
Un feu brûlant jaillit de la nuit enflammée ;
La voûte au loin s'éclaire ; alors de toutes parts
L'espace illimité se montre à leurs regards :
Là viennent s'abîmer le temps et l'étendue ;
Là, dans l'immensité la grandeur est perdue ;
Là rien n'est élevé, ni large, ni profond ;
C'est un désert sans borne, un océan sans fond,
Où s'engloutit l'espace, où s'épuisent les nombres.
Là, parmi la discorde, et le bruit, et les ombres,
Règnent l'antique Nuit, le Chaos désastreux,
De la riche Nature ancêtres ténébreux ;
Anarchiques tyrans de ce berceau du monde,
Sur la confusion leur puissance se fonde :
Là, combattent sans but, sans ordre, sans repos,
Les embryons de l'air, de la terre et des flots.
Et le froid et le chaud, et le sec et l'humide,
Tumultueux rivaux, se heurtent dans le vide,
Et mènent aux combats leurs atomes errants.
Chacun a ses drapeaux et ses chefs différents :

Chance governs all. Into this wild abyss,
The womb of Nature, and perhaps her grave,
Of neither sea, nor shore, nor air, nor fire,
But all these in their pregnant causes mix'd
Confus'dly, and which thus must ever fight,
Unless the' Almighty Maker them ordain
His dark materials to create more worlds.

Into this wild abyss the wary Fiend
Stood on the brink of Hell, and look'd a while,
Pondering his voyage: for no narrow frith
He had to cross. Nor was his ear less peal'd
With noises loud and ruinous, (to compare
Great things with small,) than when Bellona storms,
With all her battering engines bent to rase
Some capital city; or less than if this frame
Of Heaven were falling, and these elements
In mutiny had from her axle torn

Tout fiers de leur armure, ou légère ou pesante;
Unis ou raboteux, leur marche est prompte ou lente;
Ils vont, égaux en nombre à ces sables mouvants,
Qu'au désert de Cyrène ont enlevés les vents,
Pour lester de ce poids leurs ailes trop légères.
De ces états changeants puissances passagères,
Tous ceux qui, dans ce choc de bruyants tourbillons,
Ont de rangs plus nombreux grossi leurs bataillons,
Sont les rois du moment. Juge des noirs royaumes,
Le Chaos règle seul ces débats des atomes,
Ajoute à leurs discords son bizarre décret,
Et le Hasard aveugle exécute l'arrêt.
Tel est ce vaste abîme et cette enceinte obscure,
Berceau, peut-être un jour tombeau de la Nature,
Sans mer et sans rivage, et sans feux et sans airs,
Où luttent à jamais les principes divers;
A moins que l'Éternel, de leur masse inféconde,
Ne fasse encor d'un mot jaillir un nouveau monde.

Là, s'arrête Satan, pensif, silencieux;
De ces bords dans l'espace il jette au loin les yeux:
Ce trajet ne veut pas un courage vulgaire.
Déja des ouragans la fougueuse colère,
Des mondes fracassés le choc impétueux,
Apportent jusqu'à lui leurs sons tumultueux:
Tels (si les grands objets aux petits se comparent),
Quand du terrible Mars les assauts se préparent,
Avec un long fracas, de leurs coups répétés,
Les foudres, en grondant, renversent les cités:

The stedfast Earth. At last his sail-broad vans
He spreads for flight, and in the surging smoke
Uplifted spurns the ground; thence many a league,
As in a cloudy chair, ascending rides
Audacious; but, that seat soon failing, meets
A vast vacuity: all unawares
Fluttering his pennons vain, plumb down he drops
Ten thousand fathom deep; and to this hour
Down had been falling, had not by ill chance
The strong rebuff of some tumultuous cloud,
Instinct with fire and nitre, hurried him
As many miles aloft: that fury staid,
Quench'd in a boggy syrtis, neither sea,
Nor good dry land: nigh founder'd on he fares,
Treading the crude consistence, half on foot,
Half flying; behoves him now both oar and sail.

As when a gryphon, through the wilderness
With winged course, o'er hill or moory dale,
Pursues the Arimaspian, who by stealth
Had from his wakeful custody purloin'd
The guarded gold · so eagerly the Fiend

Le ciel même écroulé, les éléments en guerre,
De ses vieux fondements déracinant la terre,
L'épouvanteroient moins. Tel qu'on voit sur les mers
Un vaisseau dérouler ses voiles dans les airs,
Satan a déployé ses gigantesques ailes :
Il part, frappant du pied, vers des voûtes nouvelles,
Et, dans l'air ténébreux traçant de longs sillons,
Il s'enléve, emporté par de noirs tourbillons.
Alors d'un vol rapide, à travers les orages,
Il monte, audacieux, sur un char de nuages ;
Mais ce trône léger se dérobant sous lui,
Un vide inattendu le laisse sans appui.
Des ailes qu'il agite accusant l'impuissance,
Il tombe, il redescend le long du gouffre immense ;
Il poursuit en tombant, et tomberoit encor,
Si l'amas vaporeux qui lui rend son essor,
Par un nouvel élan n'eût renvoyé sa masse
Plus loin qu'il n'est tombé des hauteurs de l'espace.
Tout-à-coup il s'arrête : il rencontre dans l'air
Un sol qui, sous ses pas, n'est ni terre ni mer.
Il aborde ; il parcourt ce sol sans consistance,
D'un climat sans chaleur indigeste substance ;
Il va, vient ; et marchant et volant à moitié,
Battant l'air de son aile et le sol de son pié,
Il appelle à-la-fois et la voile et la rame.
Par la difficulté son courage s'enflamme :
Et tel que le griffon, avide amant de l'or,
Quand l'adroit Arimaspe a ravi son trésor,

O'er bog, or steep, through strait, rough, dense, or rare,
With head, hands, wings, or feet, pursues his way,
And swims, or sinks, or wades, or creeps, or flies;

At length a universal hubbub wild
Of stunning sounds, and voices all confus'd,
Borne through the hollow dark, assaults his ear
With loudest vehemence: thither he plies,
Undaunted to meet there whatever Power
Or Spirit of the nethermost abyss
Might in that noise reside, of whom to ask
Which way the nearest coast of darkness lies
Bordering on light; when straight behold the throne
Of Chaos, and his dark pavilion spread
Wide on the wasteful deep; with him enthron'd
Sat sable-vested Night, eldest of things,
The consort of his reign; and by them stood
Orcus and Ades, and the dreaded name
Of Demogorgon! Rumour next and Chance,
And Tumult and Confusion all embroil'd,
And Discord with a thousand various mouths.
To whom Satan turning boldly, thus: « Ye Powers

Par les champs, par les monts, de ses pieds, de ses ailes,
Court, arrive, et l'arrache à ses mains criminelles :
Avec la même ardeur le prince des enfers
Tente mille moyens, mille chemins divers ;
De ses mains, de ses pieds, de sa superbe tête,
Il combat, il franchit l'ouragan, la tempête,
Les défilés étroits, les gorges, les vallons,
L'air pesant ou léger, et la plaine et les monts,
Les rocs, le noir limon qu'un flot dormant détrempe ;
Va guéant ou nageant, court, gravit, vole ou rampe.
  Bientôt de vastes cris, un horrible fracas,
Et des murmures sourds, et de bruyants éclats,
A travers les horreurs de ce lieu lamentable,
Apportent jusqu'à lui leur son épouvantable.
Vers ces lieux turbulents il marche sans effroi,
Veut savoir quel esprit ou quel étrange roi
Y régne au sein du trouble ; et, de ce noir empire,
S'informe quel chemin au jour peut le conduire.
Sur un trône élevé dans un vaste désert,
Soudain le vieux Chaos à ses yeux s'est offert ;
La Nuit, l'antique Nuit, en vêtements funèbres,
Partageant son pouvoir, lui prête ses ténèbres :
Près d'eux l'affreux Orcus, et celui dont le nom
Fait trembler tout l'enfer, le fier Démogorgon,
Et l'aveugle Hasard, et les Rumeurs errantes,
Et la Dissension, aux cent voix discordantes,
Du monarque insensé forment la digne cour.
  « Princes, divinités de ce sombre séjour,

And Spirits of this nethermost abyss,
Chaos and ancient Night, I come no spy,
With purpose to explore or to disturb
The secrets of your realm; but, by constraint
Wandering this darksome desart, as my way
Lies through your spacious empire up to light,
Alone, and without guide, half lost, I seek
What readiest path leads where your gloomy bounds
Confine with Heaven; or if some other place,
From your dominion won, the' etherial king
Possesses lately, thither to arrive
I travel this profound, direct my course;
Directed, no mean recompense it brings
To your behoof, if I that region lost,
All usurpation thence expell'd, reduce
To her original darkness, and your sway,
(Which is my present journey) and once more
Erect the standard there of ancient Night:
Yours be the' advantage all, mine the revenge! »

Thus Satan; and him thus the Anarch old,
With faltering speech and visage incompos'd,
Answer'd. « I know thee, stranger, who thou art,
That mighty leading Angel, who of late
Made head against Heaven's king, though overthrown.
I saw and heard: for such a numerous host
Fled not in silence through the frighted deep,
With ruin upon ruin, rout on rout,

Dit Satan d'un ton fier, noir Chaos, Nuit antique,
Dont le trouble chérit le pouvoir anarchique,
Ne craignez rien de moi : mes regards indiscrets
Ne viennent point sonder vos augustes secrets.
Poussé dans ces climats, écarté de ma route,
Seul je voyage ici. Vous m'apprendrez sans doute
Quel chemin le plus court conduit au point douteux
Où votre noir royaume avoisine les cieux.
Là, si le roi du ciel, usurpateur inique,
Envahit une part de ce domaine antique;
J'en cherche le chemin, osez me l'enseigner.
Le prix de ce bienfait n'est pas à dédaigner :
Les états usurpés par un voisin injuste,
Par moi seront rendus à votre empire auguste;
Et, pour vous, du soleil oubliant la clarté,
Reprendront leur antique et sombre majesté.
Ainsi, chacun de nous aura sa récompense :
L'empire est votre prix, et le mien la vengeance. »

Ainsi parla Satan. Le maître du Chaos
D'un air embarrassé lui bégaya ces mots :
« Étranger, je connois et ton nom et ta gloire :
C'est toi qui contre Dieu disputas la victoire;
L'Éternel triompha, tu perdis ta splendeur,
Mais ta déroute même atteste ta grandeur :
Je la vis, l'entendis (et sans se faire entendre,
Certe, une telle armée ici n'a pu descendre);

Confusion worse confounded; and Heaven-gates
Pour'd out by millions her victorious bands
Pursuing. I upon my frontiers here
Keep residence: if all I can will serve
That little which is left so to defend,
Encroach'd on still through your intestine broils,
Weakening the sceptre of old Night: first Hell,
Your dungeon, stretching far and wide beneath;
Now lately Heaven, and Earth, another world,
Hung o'er my realm, link'd in a golden chain
To that side Heaven from whence your legions fell·
If that way be your walk, you have not far;
So much the nearer danger; go, and speed!
Havoc, and spoil, and ruin are my gain.»

He ceas'd; and Satan staid not to reply
But, glad that now his sea should find a shore,
With fresh alacrity, and force renew'd,
Springs upward, like a pyramid of fire,
Into the wild expanse; and through the shock

J'ai vu, j'en tremble encor, tomber ces fiers esprits,
Phalange sur phalange, et débris sur débris:
Désordre épouvantable aux yeux du Chaos même!
Bien plus nombreux encor, du monarque suprême
Les bataillons vainqueurs, fondant du haut des airs,
Poursuivoient les vaincus jusqu'au seuil des enfers.
Moi, tranquille aux confins de mon état modeste,
Je cherche à m'assurer de ce peu qui me reste.
Vos troubles chaque jour combattent contre nous:
Cet enfer, où du ciel vous plongea le courroux,
La plus belle moitié de mon vieil héritage,
Qui, placé sous mes pieds, fut long-temps mon partage,
Pour former vos prisons, il me fut arraché.
Par une chaîne d'or sur mon trône attaché,
Un monde me restoit et flottoit sur ma tête;
Ce même Dieu pour l'homme en a fait sa conquête.
Si la terre est le but où s'adressent tes vœux,
Prends courage; elle touche à ce côté des cieux,
D'où vous précipita ce despote suprême:
Tant l'ennemi de près me menace moi-même!
Pars, sème la discorde, et le trouble, et les pleurs;
Confonds le ciel, la terre, et vaincus et vainqueurs:
Le trouble est mon triomphe, et les maux sont mes fêtes.»
Satan, sans répliquer, s'envole à ses conquêtes.
A travers les horreurs de ce lugubre lieu,
Il s'élève, il s'élance en colonne de feu,
Traverse le chaos et l'empire du trouble.
Ainsi que son danger, son courage redouble:

Of fighting elements, on all sides round
Environ'd, wins his way; harder beset
And more endanger'd, than when Argo pass'd
Through Bosporus, betwixt the justling rocks:
Or when Ulysses on the larboard shunn'd
Charybdis, and by the' other whirlpool steer'd
So he with difficulty and labour hard
Mov'd on, with difficulty and labour he;
But, he once past, soon after, when man fell,
Strange alteration! Sin and Death amain
Following his track, such was the will of Heaven,
Pav'd after him a broad and beaten way
Over the dark abyss, whose boiling gulf
Tamely endur'd a bridge of wondrous length,
From Hell continued reaching the' utmost orb
Of this frail world; by which the Spirits perverse
With easy intercourse pass to and fro
To tempt or punish mortals, except whom
God, and good angels guard by special grace.

But now at last the sacred influence
Of light appears, and from the walls of Heaven
Shoots far into the bosom of dim Night
A glimmering dawn. Here Nature first begins
Her farthest verge, and Chaos to retire
As from her outmost works, a broken foe
With tumult less, and with less hostile din,
That Satan with less toil, and now with ease

Avec bien moins d'effort et bien plus de terreur,
Jadis Argo, fendant le Bosphore en fureur,
Entendoit se heurter les roches menaçantes;
De l'horrible Scylla les meutes aboyantes,
Charybde engloutissant et vomissant les flots,
D'Ithaque de moins près menaçoient le héros.
Il triomphe de tout; mais, ô prodige étrange!
Quand l'homme fut tombé sur les pas de l'archange,
La Révolte et son fils, d'un art audacieux,
Suspendirent un pont qui, du gouffre odieux,
Jusques au nouveau monde embrassa tout l'espace:
Dieu voulut que l'Abîme endurât cette audace.
Par lui la terre encor communique aux enfers;
Par lui favorisé dans ses desseins pervers,
Serpent insidieux, dragon brûlant de rage,
Le noir démon poursuit son éternel voyage,
Va, revient, et séduit ou punit tout mortel
Qu'abandonnent la grace ou les anges du ciel.

Enfin l'air s'éclaircit: un naissant crépuscule
Dans l'ombre s'insinue; et, telle que recule
Une armée à l'aspect d'un ennemi nombreux,
Timide, et repliant ses drapeaux ténébreux;
Avec ses flots grondants qui font place au silence,
Le noir Chaos s'éloigne, et le Monde s'avance.
Satan, au jour douteux qui luit sur ces cachots,
D'une mer plus tranquille a traversé les flots;

Wafts on the calmer wave by dubious light,
And, like a weather-beaten vessel, holds
Gladly the port, though shrouds and tackle torn;
Or in the emptier waste, resembling air,
Weighs his spread wings, at leisure to behold
Far off the empyreal Heaven, extended wide
In circuit, indetermin'd square or round,
With opal towers and battlements adorn'd
Of living sapphire, once his native seat;
And fast by, hanging in a golden chain,
This pendent world, in bigness as a star
Of smallest magnitude close by the moon.
Thither, full fraught with mischievous revenge,
Accurs'd, and in a cursed hour he hies.

Là sa course est plus prompte et moins laborieuse :
Et telle qu'une nef, bientôt victorieuse,
Avec ses mâts rompus tente un dernier effort,
Atteint enfin la rade et va toucher au port ;
Tel, vainqueur de l'abîme, et gagnant le rivage,
Satan vogue et finit son périlleux voyage.
A travers des vapeurs qui ressemblent à l'air,
Tout-à-coup il s'arrête au bord de cette mer ;
Et de loin, suspendu sur son aile puissante,
Il contemple des cieux la voûte étincelante.
Leur forme à ses regards se perd dans leur grandeur :
Mais ses yeux éblouis admirent leur splendeur,
Et leurs murs de saphir, et leurs palais d'opale ;
Ces palais, autrefois sa demeure natale,
Et des anges heureux délectable séjour !
De là, près du flambeau qui remplace le jour,
Égalant en grandeur la moindre des étoiles,
Dont la Nuit radieuse illumine ses voiles,
Avec la chaîne d'or qui la suspend aux cieux,
La Terre tout-à-coup se présente à ses yeux :
Aussitôt, méditant son affreux stratagème,
Il part : malheur au monde, et malheur à lui-même !

REMARQUES

SUR LE LIVRE DEUXIÈME.

Ce chant est presque dans toute son étendue de la plus grande beauté. C'est avec un goût infini, que Milton, en peignant l'ouverture d'une assemblée où doivent se traiter les plus grands intérêts, environne Satan, le chef des rebelles, de toute la magnificence royale. Cette description pompeuse du luxe des enfers frappe vivement l'imagination, et augmente la vraisemblance de la lutte terrible qui se prépare entre le prince des enfers et le souverain du ciel. Un des plus grands mérites de Milton, c'est la conformité qu'il a établie entre les actions et les discours des différents personnages, et le caractère qu'il leur a donné. La supériorité et la majesté de Satan se déploient d'une manière admirable dans toutes les circonstances où le génie de l'auteur l'a placé, dans la manière adroite et noble avec laquelle il ouvre et ferme les débats, dans la hardiesse qui le fait se charger seul d'une entreprise dont la seule proposition a fait reculer d'effroi toutes les puissances de l'enfer, dans l'intrépidité qu'il montre à l'aspect des deux fantômes qui en gardent les portes, dans le courage qui le conduit à travers tous les dangers de son périlleux voyage.

Après avoir donné à Satan l'audace et la majesté, il donne toute la rage du désespoir à Moloch, cet ange féroce, à qui, depuis, la terre offrit des victimes humaines. Milton seul, nourri de toutes les idées d'indépendance et de révolte contre l'autorité, pouvoit prêter à ce personnage ce caractère de férocité et de haine profonde qui règne dans son épouvan-

table discours, un des plus estimés et des plus éloquents qu'il ait fait tenir dans cette assemblée de rebelles.

Vengeance! guerre ouverte à l'auteur de nos maux!

C'est par cette brusque et impétueuse exclamation qu'il débute, et le reste du discours y répond. Ce caractère farouche et violent de Moloch contraste parfaitement avec la souplesse insidieuse, l'odieuse personnalité de Bélial, qu'il peint comme le plus beau et le plus vicieux des anges tombés du ciel: la bassesse de ses sentiments le détermine en faveur de la résignation et de la patience; et, conformément au caractère que l'auteur lui a donné, il préfère la sécurité de la soumission aux dangers de la guerre. La même convenance se trouve dans le discours de Mammon, cet ange qui, dans le ciel, suivant l'expression de Milton, préféroit aux visions béatifiques le pavé des cieux, dont ses regards baissés contemploient sans cesse l'or et les pierreries; il rejette aussi tous les projets de guerre, et se console de la perte des cieux par les richesses qu'il espère trouver dans l'enfer.

Le mélange d'audace et de prudence qui caractérise le discours de Belzébuth semble un instant éclipser Satan lui-même; mais le prince des enfers reprend tous ses avantages, par la hardiesse avec laquelle il se charge seul de la périlleuse entreprise d'aller visiter le séjour du premier homme, et de le précipiter, par la désobéissance, du rang où le Créateur l'a placé.

Il étoit difficile, pendant l'absence de Satan, d'occuper les anges rebelles dans leur empire infernal; Milton s'est souvenu alors des jeux qu'ont décrits Homère et Virgile, et des différentes joutes auxquelles s'exercent les héros de leurs poëmes. Il a inventé aussi des jeux destinés à charmer les loisirs de ces anges exilés du ciel; mais ces jeux manquent absolument d'intérêt. Dans Virgile et dans Homère, la victoire est balancée, les différentes chances des combats sont variées avec un art infini: ces grands spectacles ont un in-

térêt religieux; il s'agit dans l'un des honneurs funéraires d'Hector, dans l'autre de ceux d'Anchise. Mais un morceau charmant, est celui où Milton peint ces anges malheureux se livrant à des promenades mélancoliques, visitant tristement les différentes parties de leur lugubre domaine; quelques uns, plus intéressants encore, prenant leur lyre, chantant leurs malheurs, et charmant, par les douceurs de l'harmonie, les tristes souvenirs de leur défaite et de leurs revers : c'est avec moins de goût qu'il a représenté ces anges se livrant à des discussions de métaphysique et de théologie, s'entretenant de la fatalité, de la grace, et de la prédestination, etc.

Vient ensuite la fameuse allégorie du péché et de la mort, trop blâmée par les uns, trop louée par les autres. C'est ici le cas de rappeler à ceux qui trouvent ce morceau dégoûtant, ces vers de l'*Art poétique* de Boileau :

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
> D'un pinceau délicat l'artifice agréable
> Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Quoi qu'en disent quelques critiques, les gens de goût seroient fâchés de voir retrancher de l'*Énéide* la peinture bien plus dégoûtante des Harpies; elle jette de la variété dans le récit, et elle a fourni au poëte l'occasion toujours précieuse de vaincre de grandes difficultés, et de corriger, par la décence de l'expression, ce que le sujet de cette peinture offre de révoltant. Peut-être aussi aucun des apologistes de Milton n'a fait à ses critiques la réponse la plus juste et la plus convenable. Milton a dû peindre non seulement les horreurs physiques, mais les horreurs morales des enfers : ainsi, après avoir peint les flammes, le lac brûlant, et tous les tourments auxquels ses habitants sont condamnés, il a représenté les crimes monstrueux, les amours criminelles, l'inceste, les remords; et cette idée mérite les plus grands

éloges. Il y a d'ailleurs deux parties dans ce morceau, l'invention et l'exécution : en condamnant l'une comme bizarre, on ne peut s'empêcher d'admirer dans l'autre la force, l'énergie, la verve, le mouvement qui la caractérisent. On ne peut lire, sans frissonner de terreur, le morceau où Milton peint le péché qui vient d'enfanter la mort, regardant avec effroi le bruit de cet horrible enfantement, fuyant épouvanté, criant *le trépas!* tout l'enfer répondant *le trépas!* et ce terrible nom, l'effroi de la nature, retentissant d'*échos en échos* jusqu'au fond de l'abîme.

La même énergie distingue les vers où Milton peint les portes de l'enfer s'ouvrant devant leur souverain. Mais rien n'égale les couleurs dont il a peint son voyage à travers le vide et le chaos : là tout est de sa création ; et, si ces idées sont fantastiques, du moins elles sont neuves, animées, et revêtues de la plus magnifique poésie : on peut dire que le génie de Milton a peuplé le vide et dompté le chaos ; surtout il a représenté avec une justesse parfaite l'espace mitoyen où le chaos touche à la création, l'ordre au tumulte, et la lumière à l'ombre. En un mot, dans ce chant les défauts sont rares et les beautés sont nombreuses ; ainsi que dans le premier, les discours et les descriptions y sont admirables ; et jamais l'imagination poétique ne s'est montrée ni plus féconde, ni plus originale.

PARADIS PERDU.

LIVRE III.

THE ARGUMENT.

God, sitting on his throne, sees Satan flying towards this world, then newly created: shows him to the Son, who sat at his right hand; foretels the success of Satan in perverting mankind; clears his own justice and wisdom from all imputation, having created Man free, and able enough to have withstood his tempter: yet declares his purpose of grace towards him, in regard he fell not of his own malice, as did Satan, but by him seduced. The Son of God renders praises to his Father for the manifestation of his gracious purpose towards Man: but God again declares, that grace cannot be extended towards Man, without the satisfaction of divine justice: Man hath offended the majesty of God by aspiring to Godhead, and, therefore, with all his progeny, devoted to death, must die, unless some one can be found sufficient to answer for his offence, and undergo his punishment. The Son of God freely offers himself a ransom for Man: the Father accepts him, ordains his incarnation, pronounces his exaltation above all names in Heaven and Earth; commands all the Angels to adore him: they obey, and, hymning to their harps in full quire, celebrate the Father and the Son. Meanwhile Satan alights upon the bare convex of this world's outermost orb; where wandering, he first finds a place, since called the Limbo of Vanity: what persons and things fly up thither: thence comes to the gate of Heaven, described ascending by stairs, and the waters above the firmament that flow about it: his passage thence to the orb of the sun; he finds there Uriel, the regent of that orb, but first changes himself into the shape of a meaner Angel; and, pretending a zealous desire to behold the new creation, and Man whom God had placed here, inquires of him the place of his habitation, and is directed: alights first on mount Niphates.

ARGUMENT.

L'Éternel, du haut de son trône, voit Satan qui vole vers le monde nouvellement créé. Il le montre à son fils assis à sa droite: il lui prédit que l'homme se rendra coupable, et fait voir qu'on ne peut accuser sa justice ni sa sagesse, en ce qu'il a créé l'homme libre et capable de résister à la tentation. Il déclare qu'il lui fera grace, parceque l'homme n'est pas tombé de lui-même, comme Satan, mais par séduction. Le fils de Dieu glorifie son père, et lui rend grace de sa bonne volonté pour le genre humain. Mais le Tout-Puissant lui témoigne que sa justice divine veut une satisfaction; que l'homme a offensé sa majesté suprême, en aspirant à son rang, et qu'ainsi il doit mourir avec toute sa postérité, à moins que quelqu'un, capable d'expier l'offense de l'homme, ne subisse sa punition. Le fils de Dieu s'offre volontairement: le père l'accepte, consent à son incarnation, et prononce qu'il sera exalté au-dessus de tous sur la terre et dans le ciel. Il commande aux saints anges de l'adorer; ils obéissent, et tous les chœurs unissent leurs voix aux doux sons de leurs harpes, célèbrent la gloire du père et du fils. Satan descend sur la surface extérieure de ce monde; il trouve une plage nommée le Limbe de vanité. Destination de cette place. De là il passe à l'orbe du soleil; il aborde Uriel, conducteur de cette sphère lumineuse: mais avant que de le joindre, il se transforme en un ange de lumière; et, prétextant que le zèle lui a fait entreprendre ce voyage pour contempler la nouvelle création, et l'homme que Dieu y avoit placé, il s'informe du lieu de sa demeure. Après l'avoir appris, il part, et s'abat sur le sommet du Niphate.

PARADISE LOST.

BOOK THE THIRD.

Hail, holy Light! offspring of Heaven, first-born,
Or of the' eternal coeternal beam,
May I express thee' unblam'd? since God is light,
And never but in unapproached light
Dwelt from eternity, dwelt then in thee,
Bright effluence of bright essence increate.
Or hear'st thou rather, pure ethereal stream,
Whose fountain who shall tell? Before the sun,
Before the Heavens thou wert, and at the voice
Of God, as with a mantle, didst invest
The rising world of waters dark and deep,
Won from the void and formless infinite.

Thee I revisit now with bolder wing,
Escap'd the Stygian pool, though long detain'd
In that obscure sojourn, while in my flight
Through utter and through middle darkness borne

PARADIS PERDU.

LIVRE TROISIÈME.

Salut, clarté du jour, éternelle lumière,
Du ciel la fille aînée et la beauté première,
Peut-être du Très-Haut rayon co-éternel
(Si te nommer ainsi n'outrage point le ciel) !
Que dis-je ! Dieu t'unit à sa divine essence :
Dieu même est la lumière, et sa toute-puissance,
Comme d'un pavillon, s'environne de toi.
Éclatant tabernacle, où réside ton roi,
Brillant écoulement de sa gloire immortelle,
Comme elle inaltérable, et féconde comme elle ;
Ruisseau pur et sacré, qui, coulant à jamais,
En dérobant ta source, épanches tes bienfaits,
Salut ! Avant qu'un mot eût enfanté le monde,
Eût arraché la terre aux abîmes de l'onde,
Eût assis le soleil sur le trône des airs,
Et sur le vide immense eût conquis l'univers,
Tu brillois de ses feux ; l'insensible matière
En recevant la vie a senti la lumière ;
Et, comme un voile pur du ciel resplendissant,
Tu jetas la clarté sur ce monde naissant.
Trop long-temps retenu dans les gouffres funèbres,
J'ai de mes pas errants parcouru leurs ténèbres ;

With other notes than the' Orphean lyre,
I sung of Chaos and eternal Night;
Taught by the heavenly Muse to venture down
The dark descent, and up to re-acsend,
Though hard and rare: thee I revisit safe,
And feel thy sovran vital lamp; but thou
Revisit'st not these eyes, that roll in vain
To find thy piercing ray, and find no dawn;
So thick a drop serene hath quench'd their orbs,
Or dim suffusion veil'd.

Yet not the more
Cease I to wander, where the Muses haunt,
Clear spring, or shady grove, or sunny hill,
Smit with the love of sacred song; but chief
Thee, Sion, and the flowery brooks beneath,
That wash thy hallow'd feet, and warbling flow,
Nightly I visit: nor sometimes forget
Those other two equall'd with me in fate,
So were I equall'd with them in renown,
Blind Thamyris, and blind Mæonides,
And Tiresias, and Phineus, prophets old:

De leur voûte brûlante à leurs antres sans fonds,
J'allai, j'interrogeai leurs abîmes profonds.
Pour chanter le chaos, l'ombre qui l'enveloppe,
Je dédaignai le luth qui charma le Rhodope.
Grace aux muses, du ciel descendu sans effroi,
J'ai plongé dans l'abîme et remonté vers toi:
Pour les foibles humains privilége si rare!
Enfin, je viens à toi de la nuit du Tartare;
Je viens revoir le ciel, revoir ce monde heureux,
Brillant de tes rayons, échauffé de tes feux;
Je sens déja ta flamme, aliment de la vie;
Mais, hélas! à mes yeux ta lumière est ravie.
En vain leur globe éteint, et roulant dans la nuit,
Cherche aux voûtes des cieux la clarté qui me fuit;
Tu ne visites plus ma débile prunelle.

Pourtant, des chants sacrés adorateur fidèle,
Ma muse, chère au ciel, anime encor ma voix;
J'erre encor sur ses pas sous la voûte des bois,
Au bord du clair ruisseau, sur la montagne altière,
Que pour d'autres que moi vient dorer la lumière.
Mais c'est vous, vous sur-tout, qui m'avez inspiré,
Montagne de Sion, et toi, ruisseau sacré,
Toi qui, baignant ses pieds avec un doux murmure,
Les caches sous des fleurs, les couvres de verdure:
Souvent aussi (des maux trop funestes rapports)
J'évoque ces mortels fameux par leurs accords,
Qui n'ont de tes bienfaits gardé que la mémoire.
Votre égal en malheur, que ne le suis-je en gloire,

Then feed on thoughts, that voluntary move
Harmonious numbers; as the wakeful bird
Sings darkling, and in shadiest covert hid,
Tunes her nocturnal note.

Thus with the year
Seasons return; but not to me returns
Day, or the sweet approach of even or morn,
Or sight of vernal bloom, or summer's rose,
Or flocks, or herds, or human face divine;
But cloud instead, and ever-during dark
Surrounds me, from the cheerful ways of men
Cut off, and for the book of knowledge fair
Presented with a universal blank
Of Nature's works, to me expung'd and ras'd,
And wisdom at one entrance quite shut out.

So much the rather thou, celestial Light,
Shine inward, and the mind through all her powers

O vieux Tirésias, Homère, Thamyris!
Ainsi, de mille objets en silence nourris,
Mes vers coulent sans peine, et ma muse féconde
Reproduit dans mes chants les merveilles du monde;
Mais du moins dans mes maux j'imite leurs concerts,
Et mon cœur, sans effort, se répand dans mes vers:
Tel, au sein de la nuit et de la forêt sombre,
L'oiseau mélodieux chante caché dans l'ombre.
  Les ans, les mois, les jours, par une sage loi,
Tout revient, mais le jour ne revient pas pour moi:
Mes yeux cherchent en vain les fleurs fraîches écloses.
Mes printemps sont sans grace, et mes étés sans roses.
J'ai perdu des ruisseaux le cristal argentin,
La pourpre du couchant, les rayons du matin,
Et les jeux des troupeaux, et ce noble visage
Où le Dieu qui fit l'homme a gravé son image.
J'ai gardé ses malheurs, et perdu ses plaisirs.
Où sont les doux tableaux si chers à mes loisirs?
Rien, rien de cette scène, en beautés si féconde,
Ne se peint dans ces yeux où se peignoit le monde.
Vainement se colore et le fruit et la fleur;
Pour moi dans l'univers il n'est qu'une couleur.
Ma vue, à la clarté refusant le passage,
Des objets effacés ne reçoit plus l'image:
Tout est vague, confus, couvert d'un voile épais,
Et pour moi le grand livre est fermé pour jamais.
Adieu des arts brillants la pompe enchanteresse,
Les trésors du savoir, les fruits de la sagesse;

Irradiate; there plant eyes, all mist from thence
Purge and disperse, that I may see and tell
Of things invisible to mortal sight.

Now had the' Almighty Father from above,
From the pure empyrean where he sits
High thron'd above all heighth, bent down his eye,
His own works and their works at once to view.
About him all the sanctities of Heaven
Stood thick as stars, and from his sight receiv'd
Beatitude past utterance; on his right
The radiant image of his glory sat,
His only Son; on earth he first beheld
Our two first parents, yet the only two
Of mankind, in the happy garden plac'd,
Reaping immortal fruits of joy, and love,
Uninterrupted joy, unrivall'd love,
In blissful solitude; he then survey'd
Hell and the gulf between, and Satan there
Coasting the wall of Heaven on this side Night
In the dun air sublime, and ready now
To stoop with wearied wings and willing feet,
On the bare outside of this world, that seem'd

La nuit engloutit tout. Eh bien! fille des cieux,
Éclaire ma raison, au défaut de mes yeux;
Épure tout en moi par ta céleste flamme;
Mets tes feux dans mon cœur, mets des yeux dans mon ame;
Et fais que je dévoile, en mes vers solennels,
Des objets que jamais n'ont vus les yeux mortels.
Du trône où sa grandeur, dans une paix profonde,
Domine les hauteurs qui dominent le monde,
A travers le cristal du pur azur des cieux,
L'Éternel ici-bas avoit jeté les yeux,
Vu la terre et l'enfer, ce qu'il hait, ce qu'il aime,
Et dans ces grands tableaux se contemploit lui-même.
Plus nombreux mille fois que les astres du ciel,
Tous les célestes chœurs entouroient l'Éternel;
Tous, brillants des splendeurs que son front leur envoie,
Nageoient dans des torrents d'inexprimable joie:
Son fils, sa noble image, à sa droite est placé.
Alors son œil divin, vers la terre abaissé,
Voit nos premiers parents, premier espoir du monde,
Dans un coin de la terre encor jeune et féconde,
Cueillir innocemment les fruits toujours nouveaux
D'un plaisir sans chagrin, d'un amour sans rivaux.
Puis il voit le Tartare et l'orageux abîme
Qui sépare l'enfer de son séjour sublime:
Là, Satan, du côté qui sépare les cieux,
Dans l'ombre poursuivoit son vol silencieux.
Ses pieds impatients, son aile qui se lasse,
Bientôt vont aborder sur l'aride surface

Firm land imbosom'd, without firmament,
Uncertain which, in ocean or in air.

Him God beholding from his prospect high,
Wherein past, present, future, he beholds,
Thus to his only Son foreseeing spake:
« Only begotten Son, seest thou what rage
Transports our Adversary? whom no bounds
Prescrib'd, no bars of hell, nor all the chains
Heap'd on him there, nor yet the main abyss
Wide interrupt, can hold; so bent he seems
On desperate revenge, that shall redound
Upon his own rebellious head. And now,
Through all restraint broke loose, he wings his way
Not far off heaven, in the precincts of light,
Directly towards the new-created world,
And Man there plac'd, with purpose to assay
If him by force he can destroy, or, worse,
By some false guile pervert; and shall pervert;
For Man will hearken to his glozing lies,
And easily transgress the sole command,
Sole pledge of his obedience: so will fall
He and his faithless progeny. Whose fault?
Whose but his own? Ingrate, he had of me
All he could have; I made him just and right,
Sufficient to have stood, though free to fall.

Qu'à son œil curieux présente l'univers.
Est-il entouré d'eaux? nage-t-il dans les airs?
Il ne sait; mais la nuit, dont il perce les voiles,
Ne le lui montre pas environné d'étoiles.
   De cet œil, devant qui viennent se réunir
Le passé, le présent, et l'immense avenir,
Le voyant achever son sinistre voyage:
« Mon fils, dit l'Éternel, vois quel excès de rage
Enflamme l'ennemi conjuré contre nous!
Les tourments qu'au rebelle a choisis mon courroux,
Les portes de l'enfer, et le poids de ses chaînes,
Et ce chaos, si loin des célestes domaines,
N'ont pu dompter l'espoir de venger son affront:
Vains projets, qui bientôt vont tomber sur son front.
Libre enfin de mes fers, vainqueur de deux abîmes,
Il marche vers le ciel; et cherchant ses victimes,
Je le vois s'avancer vers ce monde naissant,
Où mes mains ont placé l'homme encor innocent,
Résolu, contre lui, d'employer ou la force,
Ou d'un piége trompeur la séduisante amorce.
L'homme succombera, je le sais; dans son cœur,
Du Dieu qui l'a créé, Satan sera vainqueur.
Je ne lui prescrivis qu'un léger sacrifice:
Son crime va bientôt provoquer ma justice,
Et de son attentat l'effet contagieux
En transmettra la peine à ses derniers neveux.
Qu'il ne m'accuse point des maux qu'on lui prépare:
Pour lui de mes faveurs je ne fus point avare.

Such I created all the' ethereal Powers
And Spirits, both them who stood, and them who fail'd;
Freely they stood who stood, and fell who fell.
Not free, what proof could they have given sincere
Of true allegiance, constant faith or love,
Where only what they needs must do appear'd,
Not what they would? what praise could they receive?
What pleasure I from such obedience paid,
When will and reason (reason also' is choice)
Useless and vain, of freedom both despoil'd,
Made passive both, had serv'd necessity,
Not me? They therefore, as to right belong'd,
So were created, nor can justly' accuse
Their maker, or their making, or their fate,
As if predestination over-rul'd
Their will, dispos'd by absolute decree
Or high foreknowledge; they themselves decreed
Their own revolt, not I; if I foreknew,
Foreknowledge had no influence on their fault,
Which had no less prov'd certain unforeknown.
So without least impulse or shadow of fate,
Or aught by me immutably foreseen,
They trespass, authors to themselves in all
Both what they judge, and what they choose; for so
I form'd them free: and free they must remain,
Till they inthral themselves; I else must change
Their nature, and revoke the high decree
Unchangeable, eternal, which ordain'd

Je le fis bon et libre; innocent ou pervers:
Ainsi furent créés tous ces esprits divers,
Enfants du même Dieu, qu'un même souffle anime:
Libres pour la vertu, tous le sont pour le crime;
D'eux seuls dépend leur sort. Eh! sans la liberté,
Quel prix attacherois-je à leur fidélité?
Quels mérites auroit l'aveugle obéissance
Que la crainte, en tremblant, paieroit à la puissance;
Qui par nécessité fléchiroit sous ma loi,
Et, même en me servant, ne feroit rien pour moi?
Je ne veux point d'un trône environné d'esclaves:
Je leur donnai des lois et non pas des entraves;
Si leur cœur, leur raison, n'est libre de choisir,
Où sont pour eux la gloire, et pour moi le plaisir?
Que diront ces ingrats pour éviter leur peine?
Que l'arrêt du destin d'avance les enchaîne?
Qu'on ne peut éviter les maux que je prévoi?
L'homme ne doit le vice et la vertu qu'à soi.
De quoi se plaindroient-ils? Leur révolte future,
Si leur Dieu l'ignoroit, seroit-elle moins sûre?
Non, non, ma prévoyance, et ce regard perçant
Devant qui l'avenir est déja le présent,
Ni des décrets du sort l'inflexible puissance,
N'auront entre leurs mains fait pencher la balance:
Leur libre volonté pèse tout à son poids,
Leur raison fait leurs vœux, leur crime est de leur choix:
Créés libres par moi, toujours ils doivent l'être.
Pour plaire à leur caprice, il me faudroit peut-être

Their freedom; they themselves ordain'd their fall.
The first sort by their own suggestion fell,
Self-tempted, self-deprav'd: Man falls, deceiv'd
By the' other first: Man therefore shall find grace,
The other none: in mercy and justice both,
Through heaven and earth, so shall my glory' excel;
But mercy, first and last, shall brightest shine. »

Thus while God spake, ambrosial fragrance fill'd
All heaven, and in the blessed Spirits elect
Sense of new joy ineffable diffus'd.
Beyond compare the Son of God was seen
Most glorious: in him all his Father shone
Substantially express'd; and in his face
Divine compassion visibly appear'd,
Love without end, and without measure grace,
Which uttering, thus he to his Father spake:

« O Father! gracious was that word which clos'd
Thy sovran sentence, that Man should find grace;
For which both heaven and earth shall high extol
Thy praises, with the innumerable sound

Révoquer du destin l'irrévocable loi,
Changer et l'ange, et l'homme, et la nature, et moi!
Tous libres d'être bons, tous se sont faits coupables.
Les anges, fils du ciel, furent moins excusables:
Par eux-mêmes tentés, par eux-mêmes séduits,
D'un crime volontaire ils recueillent les fruits:
Au premier attentat d'une indiscrète audace,
D'autres ont poussé l'homme; à l'homme je fais grace.
Ainsi la terre heureuse et le ciel enchanté,
Auprès de la justice auront vu la bonté;
Mais la bonté sur eux a brillé la première,
Et sur eux la bonté brillera la dernière;
Ma gloire le demande. »

Ainsi dit l'Éternel.
Il parle, et l'ambroisie embaume au loin le ciel;
Par-tout s'est répandue une ineffable joie.
Son fils, où tout entier le père se déploie,
De tout autre pouvoir, de toute autre grandeur,
Né de Dieu, Dieu lui-même, efface la splendeur.
Sur les trônes des cieux son trône au loin domine;
Dans ses yeux resplendit la charité divine,
La grace au doux regard, l'amour aux traits de feu,
Et la bonté céleste, immense comme Dieu.
« O mon père, dit-il d'une voix ineffable,
Rien ne peut ajouter à ta gloire adorable;
Mais qui peut s'égaler au serment solennel
Qui promet le pardon à l'homme criminel?

Of hymns and sacred songs, wherewith thy throne
Incompass'd shall resound thee ever blest.
For should man finally be lost, should man,
Thy creature late so lov'd, thy yongest son,
Fall circumvented thus by fraud, though join'd
With his own folly? That be from thee far,
That far be from thee, Father, who art judge
Of all things made, and judgest only right.
Or shall the Adversary thus obtain
His end, and frustrate thine? shall he fulfil
His malice, and thy goodness bring to nought,
Or proud return, though to his heavier doom,
Yet with revenge accomplish'd, and to hell
Draw after him the whole race of mankind,
By him corrupted? or wilt thou thyself
Abolish thy creation, and unmake
For him, what for thy glory thou hast made?
So should thy goodness and thy greatness both
Be question'd and blasphem'd without defence. »

To whom the great Creator thus replied:
« O Son, in whom my soul hath chief delight,
Son of my bosom, Son who art alone
My word, my wisdom, and effectual might,
All hast thou spoken, as my thoughts are; all
As my eternal purpose hath decreed:

Et la terre et les cieux, les hommes et les anges,
Pour toi vont redoubler leurs concerts de louanges,
Et sur la harpe d'or, l'immortel Séraphin
S'en va bénir ton nom par un hymne sans fin.
L'homme, ton premier soin et ton dernier ouvrage,
Auroit donc vu dans lui détruire ton image!
Indocile à ta loi, coupable, mais trompé,
D'un trépas éternel l'aurois-tu donc frappé?
Loin de toi ces rigueurs! Veux-tu dans ta colère
Détruire tes enfants, servir notre adversaire?
Eh quoi! l'ange du mal vaincroit le Dieu du bien!
Heureux dans son projet, il se joueroit du tien!
En triomphe après lui traîneroit dans l'abîme
Le genre humain par toi devenu sa victime!
Publieroit dans l'enfer ton pouvoir outragé,
Condamné, mais vainqueur; malheureux, mais vengé!
Toi-même, à tes faveurs sacrifiant ta gloire,
Veux-tu de tes bienfaits abolir la mémoire,
Mettre en doute tes droits, ta grandeur, ta bonté,
Du crime triomphant souffrir l'impunité;
Et voir tranquillement, de ton trône suprême,
S'applaudir l'insolence, et régner le blasphème?»
« Mon fils, dit l'Éternel, mon fils, l'amour des cieux,
Où se complaît mon cœur, se délectent mes yeux,
Toi, dans qui je me vois, je m'admire et je m'aime,
Mon verbe, mon pouvoir, et ma sagesse même!
Ce que tu veux, mon fils, je l'avois résolu;
De toute éternité mes décrets l'ont voulu.

Man shall not quite be lost, but sav'd who will;
Yet not of will in him, but grace in me
Freely vouchsaf'd; once more I will renew
His lapsed powers, though forfeit, and inthrall'd
By sin to foul exorbitant desires;
Upheld by me, yet once more he shall stand
On even ground against his mortal foe;
By me upheld, that he may know how frail
His fall'n condition is, and to me owe
All his deliverance, and to none but me.
Some I have chosen of peculiar grace,
Elect above the rest; so is my will.
The rest shall hear me call, and oft be warn'd
Their sinful state, and to appease betimes
The' incensed Deity, while offer'd grace
Invites; for I will clear their senses dark,
What may suffice, and soften stony hearts
To pray, repent, and bring obedience due.
To prayer, repentance, and obedience due,
Though but endeavour'd with sincere intent,
Mine ear shall not be slow, mine eye not shut.
And I will place within them as a guide,
My umpire, conscience; whom if they will hear,
Light after light, well us'd, they shall attain,
And to the end, persisting, safe arrive.
This my long sufferance, and my day of grace,
They who neglect and scorn, shall never taste;
But hard be harden'd, blind be blinded more,

L'homme n'est point proscrit et perdu sans ressource :
Ma grace est là ; qui veut, peut puiser dans sa source ;
Mais nul n'y peut puiser sans mon libre concours.
Pour réparer sa chute, il aura mon secours ;
J'affermirai ses pas ; et, rentré dans la lice,
Il pourra de l'enfer confondre la malice.
J'oublierai ses forfaits, et sa fragilité
Connoîtra le besoin qu'elle a de ma bonté.
Mais j'aurai mes élus ; les favoris que j'aime
Seront sauvés : telle est ma volonté suprême.
Les autres du remords écouteront les cris ;
J'avertirai leurs cœurs, j'instruirai leurs esprits ;
Je les arrêterai sur le bord de l'abîme :
La grace au repentir invitera le crime,
Conduira la prière et les saintes douleurs,
Et des yeux les plus durs fera couler des pleurs.
Qu'ils viennent ; j'ouvrirai, sensible à leurs alarmes,
Mon oreille à leurs cris, et mes yeux à leurs larmes ;
Ils trouveront en eux l'empreinte de mes lois,
Et dans leur conscience ils entendront ma voix.
Si leur cœur est soumis, de ces abîmes sombres
Ma lumière divine éclairera les ombres.
Qu'ils veillent sans relâche, ils atteindront au port.
Mais si leurs passions sont sourdes au remord,
Si le crime obstiné lasse ma patience,
Dans leurs cœurs endurcis descendra ma vengeance,
Fermera leur oreille, aveuglera leurs yeux ;
La grace reprendra ses trésors précieux ;

That they may stumble on, and deeper fall;
And none but such from mercy I exclude.
But yet all is not done; man disobeying,
Disloyal, breaks his fealty, and sins
Against the high supremacy of Heaven,
Affecting God-head, and, so losing all,
To expiate his treason hath nought left,
But to destruction sacred and devote,
He, with his whole posterity, must die.
Die he, or justice must; unless for him
Some other able, and as willing, pay
The rigid satisfaction, death for death.
Say, heavenly Powers, where shall we find such love?
Which of ye will be mortal, to redeem
Man's mortal crime, and just the' unjust to save?
Dwells in all heaven charity so dear?»

He ask'd, but all the heavenly quire stood mute,
And silence was in heaven: on Man's behalf
Patron or intercessor none appear'd,
Much less that durst upon his own head draw
The deadly forfeiture, and ransom set.
And now without redemption all mankind
Must have been lost, adjudg'd to death and hell
By doom severe, had not the Son of God,
In whom the fulness dwells of love divine,
His dearest meditation thus renew'd.
«Father, thy word is past, Man shall find grace;

Et, plongé dans la nuit, errant de crime en crime,
Le vice impénitent tombera dans l'abîme.
C'est pour les cœurs sans foi que je suis sans pitié.
Mais par leur châtiment tout n'est pas expié :
L'homme, en bravant ma loi, provoqua ma justice ;
Il faut qu'elle l'immole, ou bien qu'elle périsse.
Puisqu'il osa prétendre à l'immortalité,
Qu'il meure, et satisfasse à la divinité ;
Qu'il meure, lui, ses fils : héritiers de son crime,
Tous sont proscrits, à moins qu'une auguste victime,
Égale à ma grandeur, égale à mon courroux,
Me payant mort pour mort, ne les acquitte tous.
Mais, pour se dévouer à cet arrêt funeste,
Est-il dans le ciel même une ame assez céleste ?
Quel juste périra pour l'homme criminel ?
Quel immortel mourra pour sauver un mortel ? »

Ainsi dit le Très-Haut : tout se tait, aucun n'ose
Intercéder pour l'homme ou défendre sa cause ;
Encor moins s'exposer pour le crime d'autrui,
Et faire retomber le châtiment sur lui.
La Mort tenoit sa proie, et l'enfer sa victime ;
Ce monde étoit perdu, si, sauveur magnanime,
Le fils de l'Éternel, qui renferme en son sein
Tous les dons de la grace et de l'amour divin,
De son père irrité n'eût fléchi la vengeance.

« Mon père ; il est porté, l'arrêt de la clémence :

And shall grace not find means, that finds her way,
The speediest of thy winged messengers,
To visit all thy creatures; and to all
Comes unprevented, unimplored, unsought?
Happy for man, so coming; he her aid
Can never seek, once dead in sins, and lost;
Atonement for himself, or offering meet,
Indebted and undone, hath none to bring.
Behold me then; me for him, life for life
I offer, on me let thine anger fall;
Account me man; I for his sake will leave
Thy bosom, and this glory next to thee
Freely put off, and for him lastly die
Well pleas'd; on me let death wreak all his rage;
Under his gloomy power I shall not long
Lie vanquish'd; thou hast given me to possess
Life in myself for ever; by thee I live,
Though now to death I yield, and am his due,
All that of me can die: yet, that debt paid,
Thou wilt not leave me in the loathsome grave
His prey, nor suffer my unspotted soul
For ever with corruption there to dwell;
But I shall rise victorious, and subdue
My vanquisher, spoil'd of his vaunted spoil;
Death his death's wound shall then receive, and stoop
Inglorious, of his mortal sting disarm'd.
I through the ample air in triumph high
Shall lead hell captive, maugre hell; and show

Oui, l'homme est pardonné; car la grace des cieux,
Cette grace, qui court sur des ailes de feux
Au-devant du desir, au-devant des prières,
Pourroit-elle en ce jour rencontrer des barrières,
Elle qui cherche ceux qui ne la cherchent pas?
Heureux, qui sans effort la trouve sous ses pas!
Mais l'homme du devoir abandonna la trace;
Comment, mort à tes yeux, peut-il chercher la grace?
Quelle victime pure et quel précieux don
Peut, acquittant son crime, acheter son pardon?
Débiteur impuissant envers l'Être suprême,
Quel prix offriroit-il en se livrant lui-même?
Oui, l'homme est insolvable: eh bien! me voilà prêt;
Je prends sur moi son crime, et subis son arrêt.
Ma vie avec plaisir rachètera la sienne:
Oui, son sort est le mien, son offense la mienne.
Assis à tes côtés dans ce rang glorieux,
Je quitterai ton sein, je quitterai les cieux;
De mon père, en mourant, je sauverai l'ouvrage.
Contre moi que la mort tourne toute sa rage:
Bientôt on me verra, vainqueur de ses tombeaux,
Secouer sa poussière et quitter ses lambeaux.
Dans des siècles sans fin tu m'as donné de vivre;
Pour renaître à la gloire, à la mort je me livre:
Elle aura de ton fils tout ce que je lui doi;
Mais, ce tribut payé, je retourne vers toi.
Tu ne laisseras pas languir cette ame pure
Dans sa prison infecte et dans la nuit obscure:

The powers of darkness bound. Thou, at the sight
Pleas'd, out of heaven shalt look down and smile,
While, by thee rais'd, I ruin all my foes,
Death last, and with his carcass glut the grave:
Then, with the multitude of my redeem'd,
Shall enter heaven, long absent, and return,
Father, to see thy face, wherein no cloud
Of anger shall remain, but peace assur'd
And reconcilement; wrath shall be no more
Thenceforth, but in thy presence joy entire.»

His words here ended, but his meek aspect
Silent yet spake, and breath'd immortal love
To mortal men, above which only shone
Filial obedience: as a sacrifice
Glad to be offer'd, he attends the will
Of his great Father. Admiration seiz'd

Un moment son captif, à cet horrible lieu
Moi-même arracherai la dépouille d'un Dieu.
Mort, toi-même suivras ma marche triomphale;
Je te replongerai dans la nuit sépulcrale;
Tes drapeaux tomberont devant mon étendard,
Et sur ton propre sein je briserai ton dard.
En pompe, dans mes fers, traînant l'ange rebelle,
J'irai, je monterai vers la voûte éternelle.
Et toi, mon père, et toi, dans son cours glorieux,
Tu suivras dans les airs mon char victorieux;
De ton trône éternel m'envoyant un sourire,
Tu verras ma victoire étendre ton empire;
Le monde réparé, tes ennemis en deuil,
L'enfer lâchant sa proie, et la mort au cercueil.
Oh! pour moi quelle joie, après ma longue absence,
De voir, de respirer ta divine présence!
J'entrerai triomphant: en foule sur mes pas
Marcheront les captifs rachetés du trépas;
Dans tes yeux paternels leurs yeux liront leur grace:
De ton auguste front s'enfuira la menace;
Mais sur lui brilleront ton amour, tes bienfaits,
Et le pardon céleste, et l'éternelle paix. »

A ces mots il se tait; mais sa bonté touchante
Dans son silence même est encore éloquente.
Pleins d'une sainte horreur, les anges curieux
N'osent interroger ces mots mystérieux:
Son sacrifice est prêt; victime volontaire,
Il attend seulement un aveu de son père.

All heaven, what this might mean, and whither tend,
Wondering; but soon the' Almighty thus replied:
«O thou in heaven and earth the only peace
Found out for mankind under wrath! O thou
My sole complacence! well thou know'st how dear
To me are all my works, nor man the least,
Though last created; that for him I spare
Thee from my bosom and right hand, to save,
By losing thee awhile, the whole race lost.
Thou, therefore, whom thou only canst redeem,
Their nature also to thy nature join;
And be thyself man among men on earth,
Made flesh, when time shall be, of virgin seed,
By wondrous birth: be thou in Adam's room
The head of all mankind, though Adam's son.
As in him perish all men, so in thee,
As from a second root, shall be restor'd
As many as are restor'd, without thee none.
His crime makes guilty all his sons; thy merit,
Imputed, shall absolve them who renounce
Their own both righteous and unrighteous deeds,
And live in thee transplanted, and from thee
Receive new life. So man, as is most just,
Shall satisfy for man, be judg'd and die,
And dying rise, and rising with him raise
His brethren, ransom'd with his own dear life.
So heavenly love shall outdo hellish hate,
Giving to death, and dying to redeem;

Alors, dans ses regards calmes, mais attendris,
Portant le sort du monde et celui de son fils:
« O toi, dit l'Éternel, toi, mes seules délices,
Sacrifice plus grand que tous les sacrifices,
Qui seul pouvois payer la dette des humains,
Tu sais si je chéris les œuvres de mes mains.
Le dernier en naissance, et non en priviléges,
L'homme a blessé mes lois par ses vœux sacriléges:
Toi, juge s'il m'est cher, quand, pour ses attentats,
Je souffre que mon fils s'arrache de mes bras;
Que tu quittes ma droite, et de tout ce que j'aime
Prives un temps le ciel, les anges et moi-même!
Pars donc, quitte le ciel, remplis ton noble vœu,
Revêts la forme humaine, et deviens l'Homme-Dieu.
Le temps vient qu'une femme, ineffable mystère!
Sans cesser d'être vierge, ayant droit d'être mère,
Enfantera mon fils: va, remplis ton destin,
Deviens, nouvel Adam, le chef du genre humain.
L'homme étoit mort sans toi, l'homme en toi va renaître;
Dans lui tous ses enfants ont offensé leur maître;
Du genre humain, flétri dans son dernier rameau,
L'arbre greffé sur toi refleurira plus beau;
Et du fleuve de vie, altéré dans sa course,
Tes mérites divins vont épurer la source;
Par toi l'homme ennobli, de lui-même vainqueur,
Des mondaines vertus détachera son cœur.
Adoré dans les cieux, sois proscrit sur la terre;
Aux enfers, par ta mort, va déclarer la guerre;

So dearly to redeem what hellish hate
So easily destroy'd, and still destroys
In those who, when they may, accept not grace.
Nor shalt thou, by descending to assume
Man's nature, lessen or degrade thine own.

Because thou hast, (though thron'd in highest bliss
Equal to God, and equally enjoying
God-like fruition,) quitted all to save
A world from utter loss, and hast been found
By merit more than birthright Son of God:
Found worthiest to be so by being good,
Far more than great or high; because in thee
Love hath abounded more than glory' abounds,
Therefore thy humiliation shall exalt
With thee thy manhood also to this throne;
Here shalt thou sit incarnate, here shalt reign
Both God and Man, Son both of God and Man,
Anointed universal King; all power
I give thee; reign for ever, and assume
Thy merits; under thee, as head supreme,
Thrones, Princedoms, Powers, Dominions I reduce:
All knees to thee shall bow, of them that bide
In heaven, or earth, or under earth in hell.

Des mortels condamnés rédempteur généreux,
Que le plus pur de tous intercède pour eux.
Le ciel acceptera tes tourments volontaires:
Homme, souffre pour l'homme, et rachète tes frères;
Dieu, tu feras d'un Dieu descendre le pardon;
Ta mort sera leur vie, et ton sang leur rançon.
Ainsi, réparateur de la nature humaine,
Le ciel vaincra l'enfer, l'amour vaincra la haine.
Cet homme, objet d'envie ainsi que de bonté,
Jamais d'un plus haut prix put-il être acheté,
Lui qui, des noirs esprits écoutant la malice,
A rendu nécessaire un si grand sacrifice?
Et toi qui, pour descendre en ce séjour mortel,
Abdiques l'empyrée et le trône du ciel,
Ne crains point d'avilir ta céleste origine;
Ta nature éclipsée en sera plus divine.
Exilé loin de moi, dans ce terrestre lieu,
Tu souffriras en homme, et tu vaincras en Dieu;
Le monde bénira ton ame magnanime;
Je connoîtrai mon fils, à ta bonté sublime;
Ton obscurité même accroîtra ta splendeur,
Et ton abaissement prouvera ta grandeur.
Remonté sur ton trône, entouré de tes anges,
Ta nature incarnée entendra leurs louanges;
Tu reprendras ton sceptre, et ton humanité
Brillera réunie à la divinité.
Homme-Dieu, fils de l'homme et de Dieu tout ensemble,
Je veux que devant toi tout fléchisse et tout tremble,

When thou, attended gloriously from heaven,
Shalt in the sky appear, and from thee send
The summoning Arch-angels to proclaim
Thy dread tribunal: forthwith from all winds,
The living, and forthwith the cited dead
Of all past ages, to the general doom
Shall hasten; such a peal shall rouse their sleep.

Then, all thy saints assembled, thou shalt judge
Bad men and Angels; they, arraign'd, shall sink
Beneath thy sentence: Hell, her numbers full,
Thenceforth shall be for ever shut. Meanwhile
The world shall burn, and from her ashes spring
New heaven and earth, wherein the just shall dwell,
And, after all their tribulations long,
See golden days, fruitful of golden deeds,
With joy and love triumphing, and fair truth.

Then thou thy regal sceptre shalt lay by,
For regal sceptre then no more shall need,
God shall be all in all. But, all ye Gods,

Trônes, principautés, rois, dominations.
C'est toi que j'ai nommé juge des nations :
Terrible, tu viendras ; au bruit de ton tonnerre,
Tes anges voleront aux deux bouts de la terre.
Un jour, un jour viendra que, dans ta majesté,
Parmi tes chérubins, en triomphe porté,
Tu jugeras le monde. A ta voix solennelle,
Tes anges partiront de la voûte éternelle :
Soudain, des quatre coins du monde épouvanté,
Tes élus accourront s'asseoir à ton côté :
Cités devant ton trône entouré de nuages,
Les vivants et les morts, tous les rangs, tous les âges,
Comparoîtront ensemble à ce grand tribunal ;
Les tombeaux entendront le terrible signal ;
La mort rendra sa proie ; en un morne silence
Tous du juge suprême attendront la sentence ;
La foule des méchants rassasiera l'enfer :
Alors se fermeront ses cent portes de fer.
Les flammes, à ta voix, embraseront le monde ;
Mais bientôt renaîtront, de sa cendre féconde,
Des astres plus brillants, des mondes plus parfaits ;
Là, tes élus, unis sous mes yeux satisfaits,
Tranquilles dans le port, sous un ciel sans nuages,
D'une vie inquiète oublieront les orages ;
Et de leurs saints travaux retrouvant le trésor,
Dans les jardins du ciel, cueilleront des fruits d'or,
L'alégresse, la paix, et la vérité sainte ;
Ton bras sera sans foudre, et tes élus sans crainte ;

Adore him, who to compass all this dies;
Adore the Son, and honour him as Me. »

No sooner had the' Almighty ceas'd, but all
The multitude of Angels, with a shout
Loud as from numbers without number, sweet
As from blest voices, uttering joy, heaven rung
With jubilee, and loud Hosannas fill'd
The' eternal regions: lowly reverent
Towards either throne they bow, and to the ground
With solemn adoration down they cast
Their crowns inwove with amarant and gold;
Immortal amarant! a flower which once
In paradise, fast by the tree of life,
Began to bloom; but soon for man's offence
To heaven remov'd, where first it grew, there grows,
And flowers aloft shading the fount of life,
And where the river of bliss through midst of heaven
Rolls o'er Elysian flowers her amber stream:
With these that never fade the Spirits elect
Bind their resplendent locks inwreath'd with beams;
Now in loose garlands thick thrown off, the bright
Pavement, that like a sea of jasper shone,
Impurpled with celestial roses smil'd.

Dieu sera tout en tous. Vous donc, esprits divins,
Tombez aux pieds du Dieu qui meurt pour les humains;
Et dans l'éternité de son règne prospère,
Que le fils en honneur marche égal à son père. »
Il dit; et, pénétré de saints ravissements,
L'olympe entier éclate en applaudissements,
Bruyants comme les flots des mers tumultueuses,
Et doux comme un concert de voix mélodieuses:
De cris, d'accents joyeux, d'*Hosanna* solennels,
Retentissent au loin les palais éternels;
Tout tressaille d'amour, tout frémit d'alégresse;
Tous saisis de respect, pleins d'une sainte ivresse,
Devant le double trône et du père et du fils,
Humblement inclinés courbent leur front soumis,
Déposent à leurs pieds leur couronne brillante
Où s'enlace avec l'or l'immortelle amarante.
O divine amarante! ô délices d'Éden!
Près de l'arbre de vie, en son riant jardin,
Ève cueilloit tes fleurs, quand elle étoit fidèle!
L'innocence s'enfuit, tu partis avec elle.
Le ciel, qui la vit naître, a repris ce trésor;
Près des sources de vie elle se plaît encor.
Là, de ses frais boutons, immortelles prémices,
Elle aime à couronner le fleuve de délices,
Pare les immortels, ceint leurs fronts radieux,
Court en riant tapis sur le parvis des cieux;
Et, cachant cette mer d'or, de jaspe et d'opale,
Présente aux pieds divins sa pourpre virginale

Then crown'd again, their golden harps they took,
Harps ever tun'd, that glittering by their side
Like quivers hung, and with preamble sweet
Of charming symphony they introduce
Their sacred song, and waken raptures high;
No voice exempt, no voice but well could join
Melodious part: such concord is in heaven.

«Thee, Father, first they sung Omnipotent!
Immutable, Immortal, Infinite,
Eternal King; thee, Author of all being,
Fountain of light, thyself invisible
Amidst the glorious brightness where thou sit'st
Thron'd inaccessible, but when thou shad'st
The full blaze of thy beams, and, through a cloud
Drawn round about thee like a radiant shrine,
Dark with excessive bright thy skirts appear,
Yet dazzle heaven, that brightest Seraphim
Approach not, but with both wings veil their eyes.
Thee next they sung of all creation first,
Begotten Son, Divine Similitude,
In whose conspicuous countenance, without cloud
Made visible, the' Almighty Father shines,
Whom else no creature can behold; on thee
Impress'd the' effulgence of his glory' abides,
Transfus'd on thee his ample Spirit rests.

Ces tributs acquittés, les brûlants séraphins
Ont couronné leur front, repris ces luths divins,
Ces harpes en carquois à leurs côtés pendantes;
Bientôt leurs mains, glissant sur les cordes tremblantes,
Préludent en cadence aux cantiques sacrés,
Qui ravissent les cieux d'alégresse enivrés.
Tous chantent: chaque voix à la lyre est unie;
Au séjour de la paix habite l'harmonie!
Tous chantent, et par toi commencent leurs concerts:
« O toi, père d'un Dieu, père de l'univers!
Être indéfinissable, impérissable, immense,
Qui ne commenças point, et par qui tout commence!
Terrible, et t'entourant de nuages épais,
Tes feux percent la nuit où s'enferme ton dais;
Mais, sur ton trône d'or, ta gloire inaccessible
Prodigue la lumière et demeure invisible;
Ton voile, impénétrable à force de clartés,
Accable de splendeur les yeux épouvantés;
Et l'ange, qui n'en peut soutenir la lumière,
De son aile tremblante a voilé sa paupière:
Salut, Dieu tout-puissant! » s'écrioient-ils en chœurs.
De son fils, à son tour, ils chantent les grandeurs;
Ce fils, son éternelle et douce ressemblance,
Dans qui seul nos regards soutiennent sa présence;
Lumière tempérée, où lui-même est empreint,
Dans qui l'homme fragile ose aimer ce qu'il craint:
« C'est par toi qu'il créa ce ciel qui l'environne;
C'est par toi que, vengeant l'affront de sa couronne,

He heaven of heavens and all the Powers therein
By thee created; and by thee threw down
The' aspiring Dominations: thou that day
Thy Father's dreadful thunder didst not spare,
Nor stop thy flaming chariot-wheels; that shook
Heaven's everlasting frame, while o'er the necks
Thou drov'st of warring Angels disarray'd.

Back from pursuit thy Powers with loud acclaim
Thee only extoll'd, Son of thy Father's might,
To execute fierce vengeance on his foes,
Not so on Man: Him, through their malice fall'n,
Father of mercy and grace, thou didst not doom
So strictly, but much more to pity' incline:
No sooner did thy dear and only Son
Perceive thee purpos'd not to doom frail Man
So strictly, but much more to pity' inclin'd,
He to appease thy wrath, and end the strife
Of mercy and justice in thy face discern'd,
Regardless of the bliss wherein he sat
Second to thee, offer'd himself to die
For Man's offence. O unexampled love!
Love no where to be found less than divine!
Hail, Son of God! Saviour of men! Thy name
Shall be the copious matter of my song

Il renversa des cieux ce peuple révolté,
Dont l'orgueil aspiroit à la divinité.
Dans ce terrible jour, ministre de colère,
Ton bras n'épargna point les foudres de ton père,
Ni son glaive divin, ni ses flèches de feux:
Sous son char foudroyant tu fis trembler les cieux:
Tout fuit, tout disparut; et ta roue enflammée
Devant elle chassa leur insolente armée.
O fils de l'Éternel, sa gloire, son amour,
Quel triomphe éclatant célébra ton retour!
Par toi l'ange rebelle éprouva sa vengeance;
Mais l'homme connoîtra ta divine indulgence:
Toi-même, ô Tout-Puissant! pardonnas son erreur;
Tu signalas ta grace, et non ton bras vengeur:
Pour l'homme, qu'égara l'infernale malice,
Ton fils, ton digne fils attendrit ta justice;
Entre elle et la pitié ton pouvoir hésita;
Ton fils parla pour lui, la pitié l'emporta.
Oui, ta grandeur vouloit une grande victime;
Mais qui peut égaler son dévouement sublime?
Un Dieu rachéte l'homme, et son cœur généreux
A consolé la terre, et satisfait aux cieux.
O bonté que le ciel avec respect contemple!
Bonté, dont un Dieu seul a pu donner l'exemple!
Salut, enfant de Dieu, sauveur du genre humain!
Pour toi nos harpes d'or chantent l'hymne sans fin.
Tant que j'habiterai ton divin sanctuaire,
Je chanterai le fils, je bénirai le père;

Henceforth, and never shall my harp thy praise
Forget, nor from thy Father's praise disjoin.»
Thus they in Heaven, above the starry sphere,
Their happy hours in joy and hymning spent.
Meanwhile, upon the firm opacous globe
Of this round world, whose first convex divides
The luminous inferior orbs, enclos'd
From Chaos, and the inroad of Darkness old,
Satan alighted walks: a globe far off
It seem'd, now seems a boundless continent
Dark, waste, and wild, under the frown of Night
Starless expos'd, and ever-threatening storms
Of Chaos blustering round, inclement sky;
Save on that side which from the wall of heaven,
Though distant far, some small reflection gains
Of glimmering air, less vex'd with tempest loud:
Here walk'd the Fiend at large in spacious field.

As when a vulture on Imaus bred,
Whose snowy ridge the roving Tartar bounds,
Dislodging from a region scarce of prey,
To gorge the flesh of lambs or yeanling kids,
On hills where flocks are fed, flies toward the springs
Of Ganges or Hydaspes, Indian streams;
But in his way lights on the barren plains
Of Sericana, where Chineses drive

Les cieux me répondront, et vos noms adorés
Jamais dans mes concerts ne seront séparés. »
C'est ainsi qu'au sommet des brillantes demeures
Dans le ravissement couloient leurs douces heures.
Sous leurs pieds, de ce monde en voûtes arrondi,
Le contour spacieux, par son cintre hardi,
Séparoit le chaos des sphères éclatantes,
Sous le vaste empyrée incessamment errantes.
Satan touche ses bords; comme un point globuleux,
De loin un monde obscur se montroit à ses yeux:
Maintenant il découvre un continent immense,
Sombre, inculte et plongé dans un vaste silence,
Que menacent de près et la profonde nuit,
Et du triste chaos l'épouvantable bruit;
Tandis qu'à l'autre bord règne une clarté pure,
Dont un léger reflet descend dans l'ombre obscure.
De ces vastes déserts, frontières du chaos,
Où les combats des vents, de la flamme et des flots,
L'environnent encor de leur bruyant orage,
L'archange parcouroit l'aridité sauvage.
Tel un de ces vautours, avides nourrissons
Des rochers d'Imaüs, qui de ses vieux glaçons
Oppose la barrière aux courses du Tartare,
Loin d'un sol indigent, et de butin avare,
Part, vole aux prés fleuris, aux superbes troupeaux
Que l'Hydaspe ou le Gange abreuvent de leurs eaux;
Mais, souvent fatigué du pénible voyage,
Il descend, il s'abat sur quelque aride plage,

With sails and wind their cany waggons light:
So, on this windy sea of land, the Fiend
Walk'd up and down alone, bent on his prey:
Alone, for other creature in this place,
Living or lifeless, to be found was none.

None yet; but store hereafter from the earth
Up hither like aërial vapours flew
Of all things transitory' and vain, when sin
With vanity had fill'd the works of men;
Both all things vain, and all who in vain things
Built their fond hopes of glory' or lasting fame,
Or happiness in this or the' other life;
All who have their reward on earth, the fruits
Of painful superstition and blind zeal,
Nought seeking, but the praise of men, here find
Fit retribution, empty as their deeds;
All the' unaccomplish'd works of Nature's hand,
Abortive, monstrous, or unkindly mix'd,
Dissolv'd on earth, fleet hither, and in vain,
Till final dissolution, wander here;
Not in the neighbouring moon, as some have dream'd;
Those argent fields more likely habitants,
Translated Saints, or middle Spirits hold
Betwixt the' angelical and human kind.

Aux champs de Séricane, en ces sables mouvants
Où le Chinois, habile à maîtriser les vents,
Fait douter, sur son char que la voile seconde,
S'il roule sur la terre, ou s'il vogue sur l'onde :
Ainsi l'archange, errant dans ce vaste séjour,
Va, vient, monte, descend, redescend tour-à-tour ;
Son avide regard cherche par-tout sa proie :
Par-tout un vide immense à ses yeux se déploie ;
Pas un être vivant, un être inanimé.

Mais un monde nouveau dans ces lieux s'est formé :
Depuis qu'un fol orgueil eut égaré les hommes,
Là, dans l'air exhalé du séjour où nous sommes,
Les chimériques vœux et les rêves trompeurs
Montent incessamment en subtiles vapeurs ;
Tout ce que la nature, alors qu'elle s'égare,
Produit de monstrueux, d'imparfait, de bizarre,
Assemblage fragile, ouvrages passagers,
Arrivent dans ces lieux en nuages légers :
Là, ceux qui, dans ce monde, ou pour une autre vie,
D'un bonheur fantastique ont rêvé la folie,
Qui, brûlant d'un faux zèle, épris d'un nom fameux,
De tous ces riens brillants et passagers comme eux,
Que desire l'orgueil, que le hasard dispense,
Vains, eurent ici-bas leur vaine récompense,
Retrouvent en ces lieux leurs frivoles plaisirs,
Leurs projets insensés, leurs stériles desirs.
Vous-même, en ce séjour vous avez votre place,
O vous, qui dans Sennar construisîtes la masse

Hither of ill-join'd sons and daughters born
First from the ancient world those giants came
With many a vain exploit, though then renown'd:
The builders next of Babel on the plain
Of Sennaar, and still with vain design,
New Babels, had they wherewithal, would build:
Others came single; he, who to be deem'd
A God, leap'd fondly into Ætna flames,
Empedocles; and he, who, to enjoy
Plato's Elysium, leap'd into the sea,
Cleombrotus; and many more too long,
Embryos and idiots, eremites and friars
White, black, and gray, with all their trumpery.
Here pilgrims roam, that stray'd so far to seek
In Golgotha him dead, who lives in Heaven;
And they, who to be sure of Paradise,
Dying, put on the weeds of Dominick,
Or in Franciscan think to pass disguis'd;
They pass the planets seven, and pass the fix'd,
And that crystalline sphere whose balance weighs
The trepidation talk'd, and that first mov'd;
And now Saint Peter at Heaven's wicket seems
To wait them with his keys, and now at foot
Of Heaven's ascent they lift their feet, when lo!
A violent cross wind from either coast
Blows them transverse, ten thousand leagues awry
Into the devious air; then might ye see
Cowls, hoods, and habits, with their wearers, tost

De cette folle tour qui menaçoit les cieux,
D'un impuissant orgueil ouvrage audacieux !
Si quelque être réel ici pouvoit éclore,
Ces vains fabricateurs le tenteroient encore.
Là, sont ces insensés, dupes d'un fol espoir,
Les jouets de l'orgueil, les martyrs du savoir :
Ce fou, qui de l'Etna, dont il fut la victime,
Courut, en s'y plongeant, interroger l'abîme ;
Et toi, qui de Platon allas chercher les cieux,
Et payas de tes jours ce desir curieux.
Plus loin sont ces mortels, dont la tête féconde
Chaque jour en idée enfante un meilleur monde.
Le fantastique ouvrage à peine est commencé,
Le vent souffle, il abat l'édifice insensé ;
Dans l'air s'évanouit le monde imaginaire.
Mais bientôt, de Platon poursuivant la chimère,
L'infatigable orgueil redouble ses travaux,
Et sur des plans détruits bâtit des plans nouveaux :
De ses foibles réseaux, ainsi l'insecte agile
Reprend les fils rompus et la trame fragile.
Vains efforts ! au milieu des clameurs et des ris,
Ils vont se débattant à travers des débris :
D'un rêve ambitieux trop juste récompense !
Un autre, nourrissant son avare espérance,
Veille près d'un creuset ; et, couvant son trésor,
Demande qu'un plomb vil se convertisse en or ;
Mais bientôt, trahissant son attente affamée,
Le perfide métal s'évapore en fumée.

And flutter'd into rags; then reliques, beads,
Indulgences, dispenses, pardons, bulls,
The sport of winds: all these, upwhirl'd aloft,
Fly o'er the back side of the world far off,
Into a Limbo large and broad, since call'd
The Paradise of Fools; to few unknown
Long after, now unpeopled and untrod.

All this dark globe the Fiend found as he pass'd,
And long he wander'd, till at last a gleam
Of dawning light turn'd thither-ward in haste
His travell'd steps: far distant he descries
Ascending by degrees magnificent
Up to the wall of Heaven a structure high;
At top whereof, but far more rich, appear'd
The work as of a kingly palace-gate,
With frontispiece of diamond and gold
Embellish'd; thick with sparkling orient gems
The portal shone, inimitable on earth
By model, or by shading pencil, drawn.
The stairs were such, as whereon Jacob saw
Angels ascending and descending, bands
Of guardians bright, when he from Esau fled
To Padan-Aram, in the field of Luz,

D'autres vont étalant un luxe ambitieux,
De superbes jardins, des marbres précieux;
Mais autour d'eux (ainsi le veut la Providence),
Tout est désert: par-tout règne un profond silence;
Sous leurs lambris dorés languit le triste Orgueil;
L'indifférent Oubli seul en garde le seuil;
Et la nymphe aux cent voix, pour eux seuls plus discrète,
Passe, les yeux fermés, et baissant sa trompette.
Bientôt dans leur palais l'ennui vient les saisir;
Et, comme sans témoins, leur luxe est sans plaisir.
Enfin, tous de leurs noms veulent laisser la trace:
Le sable les reçoit, et le vent les efface.
　Dans ce vaste séjour erroit l'ange infernal,
Lorsqu'à travers la nuit, du rayon matinal
La timide lueur à ses yeux se présente;
Il dirige ses pas vers la clarté naissante:
Tout-à-coup à ses yeux, par l'aurore éclairés,
Se découvrent de loin d'innombrables degrés,
Des célestes palais escalier magnifique.
Au-dessus s'élevoit un superbe portique
Qui défie en grandeur tout le luxe des rois:
L'or et le diamant y brillent à-la-fois;
De cailloux précieux le portail étincelle;
Nul pinceau ne sauroit en tracer le modèle:
Moins brillante autrefois vous montiez vers les cieux,
Échelle de Jacob, degrés mystérieux,
Où son œil croyoit voir, des demeures des anges,
Descendre et remonter les célestes phalanges,

Dreaming by night under the open sky,
And waking cried: This is the gate of Heaven!
Each stair mysteriously was meant, nor stood
There always, but drawn up to Heaven sometimes
Viewless; and underneath a bright sea flow'd
Of jasper, or of liquid pearl, whereon
Who after came from earth, sailing arriv'd,
Wafted by Angels, or flew o'er the lake
Rapt in a chariot drawn by fiery steeds.

The stairs were then let down, whether to dare
The Fiend by easy' ascent, or aggravate
His sad exclusion from the doors of bliss:
Direct against which open'd from beneath,
Just o'er the blissful seat of Paradise,
A passage down to the' Earth, a passage wide,
Wider by far than that of after-times
Over mount Sion and, though that were large,
Over the Promis'd Land, to God so dear;
By which, to visit oft those happy tribes,
On high behests his Angels to and fro
Pass'd frequent, and his eye with choice regard
From Paneas, the fount of Jordan's flood,
To Beërsaba, where the Holy Land
Borders on Egypt and the' Arabian shore;

Quand, frappé tout-à-coup de ce rêve étonnant,
Les regards éblouis et le front rayonnant,
Il s'écria : « Je vois les portes éternelles ! »
Quelquefois rappelée aux voûtes immortelles,
L'échelle disparoît : une mer de clarté,
Et de nacre liquide, et d'albâtre argenté,
Roule au-dessous des flots d'une onde éblouissante.
Sur cette vaste mer, au loin resplendissante,
Les élus sont portés, de ce terrestre lieu,
Entre les bras d'un ange, ou sur un char de feu.
Alors, dans tout l'éclat de sa magnificence,
Descendoit suspendu, cet escalier immense,
Soit pour braver Satan, soit afin que son cœur
Sentît plus vivement la perte du bonheur :
A ce riche portail de la céleste voûte
Répondoit une longue et spacieuse route,
Qui, des hauteurs du ciel, touche au riant Éden,
De nos premiers parents délicieux jardin,
Et de ce beau séjour mène au reste du monde.
De ce vaste chemin l'ouverture profonde
Surpassoit en largeur ce passage sacré,
Qui, des mains de Dieu même aux anges préparé,
Descendoit de son trône à la montagne sainte,
Par qui ce Dieu, du haut de la divine enceinte,
Envoyoit à Juda les messages des cieux ;
Voyoit l'heureux Jourdain, délices de ses yeux,
Et, jusqu'aux bords du Nil, de sa race chérie,
De l'aurore au couchant, contemploit la patrie.

So wide the opening seem'd, where bounds were set
To darkness, such as bound the ocean wave.

Satan from hence, now on the lower stair,
That seal'd by steps of gold to Heaven-gate,
Looks down with wonder at the sudden view
Of all this world at once. As when a scout,
Through dark and desart ways with peril gone
All night, at last by break of cheerful dawn
Obtains the brow of some high-climbing hill,
Which to his eye discovers unaware
The goodly prospect of some foreign land
First seen, or some renown'd metropolis
With glistering spires and pinnacles adorn'd,
Which now the rising sun gilds with his beams:
Such wonder seiz'd, though after Heaven seen,
The Spirit malign, but much more envy seiz'd,
At sight of all this world beheld so fair.
Round he surveys (and well might, where he stood
So high above the circling canopy
Of night's extended shade) from eastern point
Of Libra to the fleecy star that bears
Andromeda far off Atlantic seas,
Beyond the' horizon; then from pole to pole
He views in breadth, and without longer pause
Down right into the world's first region throws
His flight precipitant, and winds with ease

Non moins large, s'ouvroit ce lumineux chemin,
Où l'Éternel lui-même a posé de sa main
Les digues de la nuit, pareilles aux limites
Qu'à la fureur des mers sa puissance a prescrites.
  Là s'arrête Satan; et du premier degré
D'où cette échelle d'or monte au parvis sacré,
Il regarde, et de loin, dans la vaste étendue,
Parcourt de l'univers la pompe inattendue:
Ses yeux ont d'un regard saisi le monde entier.
Tel l'adroit éclaireur qui, par un noir sentier,
Poursuivant dans la nuit sa course périlleuse,
Marche, et gagne d'un mont la hauteur sourcilleuse
Que déja vient frapper le rayon du matin,
S'arrête, admire, embrasse un immense lointain;
Des pays inconnus, leur riche capitale,
Et de ses hautes tours la pompe impériale.
Tel Satan contemploit ce monde merveilleux,
Qui, même après le ciel, étonne encor ses yeux;
Mais le dépit sur-tout en secret le dévore,
En admirant la main du Dieu qui le décore.
Bien au-dessus des lieux que la nuit a voilés,
Il découvre, il parcourt les mondes étoilés,
Depuis les deux bassins où l'équitable Astrée
Et des jours et des nuits balance la durée,
Jusqu'au belier fameux par sa riche toison,
Qui, sous son noble poids franchissant l'horizon,
Transporta sur les mers Andromède éperdue.
Enfin, d'un pôle à l'autre embrassant l'étendue,

Through the pure marble air his oblique way
Amongst innumerable stars, that shone
Stars distant, but nigh hand seem'd other worlds;
Or other worlds they seem'd, or happy isles,
Like those Hesperian gardens fam'd of old,
Fortunate fields, and groves, and flowery vales,
Thrice happy isles; but who dwelt happy there
He staid not to inquire.

Above them all
The golden Sun, in splendour likest Heaven,
Allur'd his eye; thither his course he bends
Through the calm firmament, (but up or down,
By centre or eccentric, hard to tell,
Or longitude,) where the great luminary
Aloof the vulgar constellations thick,
That from his lordly eye keep distance due,
Dispenses light from far; they, as they move
Their starry dance in numbers that compute
Days, months, and years, towards his all-cheering lamp
Turn swift their various motions, or are turn'd
By his magnetic beam, that gently warms
The universe, and to each inward part
With gentle penetration, though unseen,
Shoots invisible virtue even to the deep;

Son œil dans sa largeur parcourt notre univers.
Soudain vers les confins de ces brillants déserts,
Dont la beauté l'enflamme, et dont l'aspect l'irrite,
Son vol impatient plonge et se précipite,
Glisse d'un cours aisé dans le fluide azur,
Et traverse, en nageant dans les flots d'un air pur,
Ces globes dont chacun, sous sa voûte profonde,
De loin paroît un astre, et de près est un monde,
Peut-être une île heureuse, et telle qu'en son sein
La mer vit d'Hespérus le superbe jardin.
Lieux charmants, qui peut-être ont aussi leurs prairies,
Leurs vallons, leurs forêts, et leurs plaines fleuries;
Il les voit, les approche, et ne s'informe pas
Quel peuple heureux habite en ces heureux climats.
Mais, parmi tant d'objets de sa surprise extrême,
Le soleil, en éclat presque égal au ciel même,
Du monde à ses regards éclipse la grandeur:
Il vole, il veut de près contempler sa splendeur;
Autour de lui, brillant de sa magnificence,
Les mondes sont placés à leur juste distance:
Tous suivent, sous ses lois, leur cours respectueux.
De son trône éternel l'astre majestueux
En torrents enflammés leur verse la lumière:
Tous, d'accord avec lui, poursuivent leur carrière;
Et, dans ce grand concert, réglant sur lui leur cours,
Nous mesurent les ans, et les mois, et les jours.
C'est toi, soleil, c'est toi dont l'action puissante
Les soumet en secret à ta force agissante;

So wondrously was set his station bright.
There lands the Fiend, a spot like which perhaps
Astronomer in the sun's lucent orb
Through his glaz'd optic tube yet never saw.

The place he found beyond expression bright,
Compar'd with aught on earth, metal or stone;
Not all parts like, but all alike inform'd
With radiant light, as glowing iron with fire;
If metal, part seem'd gold, part silver clear;
If stone, carbuncle most or chrysolite,
Ruby or topaz, to the twelve that shone
In Aaron's breast-plate, and a stone besides
Imagin'd rather oft than elsewhere seen,
That stone, or like to that, which here below
Philosophers in vain so long have sought,
In vain, though by their powerful art they bind
Volatile Hermes, and call up unbound
In various shapes old Proteus from the sea,
Drain'd through a limbec to his native form.
What wonder then if fields and regions here
Breathe forth elixir pure, and rivers run
Potable gold, when with one virtuous touch

Soit qu'ils soient attirés vers ta source de feu,
Soit qu'à tous ces sujets dont tu parois le dieu,
Un fluide éthéré, qui vers toi les entraîne,
Imprime fortement ta vertu souveraine,
Pénètre jusqu'au centre et, par un doux pouvoir,
A leurs orbes errants apprenne à se mouvoir.
Satan vient; sur ce globe, étonnante merveille,
Il aborde, et jamais une tache pareille
Sur son disque éclatant n'apparut à nos yeux.
   Satan se plaît à voir ce monde radieux;
La terre n'offre point de matière si rare.
Aux plus brillants métaux si l'homme la compare,
C'est un océan d'or, c'est une mer d'argent;
Si des pierres de prix font son éclat changeant,
C'est l'escarboucle ardent, le rubis, la topaze;
De tous ces feux unis l'astre éclatant s'embrase:
Sur le sein du grand-prêtre, autour du nom de Dieu,
Jadis étinceloient moins de gerbes de feu;
Notre pensée enfin imagine moins belle,
Cette pierre, l'objet d'une attente éternelle,
Et qui, peut-être un jour ouvrage du hasard,
A lassé jusqu'ici tous les efforts de l'art;
De cet art qui, fixant sa mobile substance,
Du mercure indocile a dompté l'inconstance,
Et, courant l'arracher à l'abîme des mers,
A ce nouveau Protée a su donner des fers:
Tant l'art humain ajoute aux merveilles du monde!
Faut-il donc s'étonner qu'en sa marche féconde

The' arch-chymic Sun, so far from us remote,
Produces, with terrestial humour mix'd,
Here in the dark so many precious things
Of colour glorious, and effect so rare?

Here matter new to gaze the Devil met
Undazzled; far and wide his eye commands,
For sight no obstacle found here, nor shade,
But all sun-shine, as when his beams at noon
Culminate from the equator, as they now
Shot upward still direct, whence no way round
Shadow from body' opaque can fall: and the' air,
No where so clear, sharpen'd his visual ray
To objects distant far, whereby he soon
Saw within ken a glorious angel stand,
The same whom John saw also in the Sun:
His back was turn'd, but not his brightness hid;
Of beaming sunny rays a golden tiar
Circled his head, nor less his locks behind
Illustrious on his shoulders, fledg'd with wings,
Lay waving, round; on some great charge employ'd
He seem'd, or fix'd in cogitation deep.
Glad was the Spirit impure, as now in hope

Le soleil, de ses feux épanchant le trésor,
Roule des flots d'argent et des rivières d'or,
Lorsque, si loin des cieux, ce roi de la nature
En riches diamants durcit la fange impure,
Donne aux métaux, empreints de ses vives chaleurs,
Le prix de la matière et l'éclat des couleurs;
Vains trésors, comparés à leur auteur suprême!
L'or et le diamant, l'art, la nature même,
Ce qu'enferment la terre et l'humide séjour,
Pâlit près d'un rayon du grand astre du jour.
    Satan, sans s'éblouir, voit tous ces grands spectacles.
De la hauteur des cieux, sans ombre, sans obstacles,
Son œil possède au loin l'immensité des airs.
Et tel qu'à l'équateur, cet œil de l'univers
Darde en rayons directs sa flamme verticale;
Telle, des champs du ciel parcourant l'intervalle,
Dans les flots transparents d'un air pur et vermeil,
Monte droit vers Satan la clarté du soleil;
Et l'ange de la nuit, nageant dans la lumière,
Commande d'un regard à la nature entière.
Alors il voit un ange, un ange radieux
Que Jean a vu depuis dans ce globe de feux.
Tourné vers le soleil, dont lui-même est l'image,
L'ange aux yeux de Satan dérobe son visage;
Mais son corps éclatoit de célestes beautés.
Deux ailes, en flottant, brilloient à ses côtés;
Des rayons les plus purs qu'il a choisis lui-même,
Il tressa pour son front son riche diadème;

To find who might direct his wandering flight
To Paradise, the happy seat of Man,
His journey's end and our beginning woe.
But first he casts to change his proper shape,
Which else might work him danger or delay:

And now a stripling cherub he appears,
Not of the prime, yet such as in his face
Youth smil'd celestial, and to every limb
Suitable grace diffus'd, so well he feign'd.

Under a coronet his flowing hair
In curls on either cheek play'd; wings he wore,
Of many a colour'd plume, sprinkled with gold;
His habit fit for speed succinct, and held
Before his decent steps a silver wand,
He drew not nigh unheard; the angel bright,
Ere he drew nigh, his radiant visage turn'd,
Admonish'd by his ear, and straight was known
The arch-angel Uriel, one of the seven
Who in God's presence, nearest to his throne,
Stand ready at command, and are his eyes
That run through all the heavens, or down to the' earth

Et sur son corps d'albâtre étalant leur trésor,
Ses longs cheveux pendants tomboient en boucles d'or:
Pensif, il méditoit le grand ordre du monde.
Satan dans ses projets prétend qu'il le seconde,
Lui montre cet Éden, ces bocages si beaux,
Où doit finir sa course, où naquirent nos maux.
D'abord il se déguise, et l'adroite imposture
D'un ange lumineux lui prête la figure,
Mais d'un ange qui siége au second rang des cieux.
La céleste jeunesse étincelle en ses yeux,
Répand sur tout son corps sa grace enchanteresse;
De ses dehors trompeurs rien ne trahit l'adresse.
L'or couronne son front; de ses cheveux mouvants
Chaque boucle se joue et flotte au gré des vents,
Et, de l'arc radieux des voûtes éternelles,
L'or, la pourpre et l'azur ont nuancé ses ailes.
Son front, son air, ses traits, d'un ange ont la fraîcheur;
Sa robe retroussée annonce un voyageur;
Sa baguette d'argent dans sa main se balance;
Son port est assuré, noble est sa contenance.
Il marche; sans le voir, le chérubin l'entend:
Averti par l'oreille, il se tourne à l'instant.
L'archange d'Uriel reconnoît le visage;
Uriel, que jadis plus d'un noble message
Honora dans les cieux; le brillant Uriel,
L'un des sept séraphins qui, devant l'Éternel,
D'un regard attentif, d'une oreille exercée,
Dans un mot, un clin d'œil, devinent sa pensée;

Bear his swift errands over moist and dry,
O'er sea and land: him Satan thus accosts:

« Uriel, for thou of those seven Spirits, that stand
In sight of God's high throne, gloriously bright,
The first art wont his great authentic will
Interpreter through highest Heaven to bring;
Where all his sons thy embassy attend;
And here art likeliest by supreme decree
Like honour to obtain, and as his eye
To visit oft this new creation round;
Unspeakable desire to see, and know
All these his wondrous works; but chiefly Man,
His chief delight and favour, him for whom
All these his works so wondrous he ordain'd,
Hath brought me from the quires of Cherubim
Alone thus wandering. Brightest Seraph, tell
In which of all these shining orbs hath Man
His fixed seat, or fixed seat hath none,
But all these shining orbs his choice to dwell;
That I may find him, and with secret gaze
Or open admiration him behold,
On whom the great Creator hath bestow'd
Worlds, and on whom hath all these graces pour'd;
That both in him and all things, as is meet,
The universal Maker we may praise;
Who justly hath driven out his rebel foes

Et de la cour céleste au séjour des humains
Courent exécuter ses ordres souverains,
Voyagent sur la terre ou s'élancent sur l'onde,
Et des décrets du ciel avertissent le monde.
« Chérubin, dit Satan, ton nom est Uriel:
Je te connois; je vois ce messager du ciel
Dont Dieu même empruntoit les yeux et les oreilles;
Qui proclame ses lois, annonce ses merveilles;
Et même, en ce moment, ambassadeur de Dieu,
Peut-être il t'envoya vers ce monde de feu.
Moi, simple voyageur dans ces nouvelles plages,
Heureux, je viens jouir de ses nouveaux ouvrages.
L'homme, de ses travaux le plus cher à ses yeux,
L'homme excite sur-tout mon desir curieux;
C'est pour lui qu'il créa cette voûte azurée;
Pour lui j'ai quitté seul les champs de l'empyrée.
O brillant séraphin, guide mes pas errants:
Enseigne-moi, parmi ces mondes différents,
Lequel habite l'homme, ou si, changeant d'asile,
Chaque orbe tour-à-tour devient son domicile;
Qu'en voyant les heureux que l'Éternel a faits,
Je l'admire en silence, ou chante ses bienfaits.
Touché de son amour, frappé de sa puissance,
Trop heureux, qui, pour lui plein de reconnoissance,
Peut l'honorer dans l'homme en ce vaste univers,
Dans le palais des cieux, au gouffre des enfers,
Des anges révoltés la demeure éternelle!
Sans doute à remplacer leur race criminelle

To deepest Hell, and, to repair that loss,
Created this new happy race of Men,
To serve him better: wise are all his ways!»
So spake the false dissembler unperceiv'd;
For neither man nor angel can discern
Hypocrisy; the only evil that walks
Invisible, except to God alone,
By his permissive will, through Heaven and Earth:
And oft, though Wisdom wake, Suspicion sleeps
At Wisdom's gate, and to simplicity
Resigns her charge, while Goodness thinks no ill
Where no ill seems: which now for once beguil'd
Uriel, though regent of the Sun, and held
The sharpest-sighted Spirit of all in Heaven:
Who to the fraudulent impostor foul,
In his uprightness, answer thus return'd.

« Fair angel, thy desire, which tends to know
The works of God, thereby to glorify
The great Work-master, leads to no excess
That reaches blame, but rather merits praise
The more it seems excess, that led thee hither
From thy empyreal mansion thus alone:
To witness with thine eyes what some perhaps,
Contented with report, hear only' in Heaven.

Il a destiné l'homme; et le ciel réparé
Nous verra plus heureux, et lui mieux adoré.
Son régne est toujours juste, et sa loi toujours sage. »
De ce faux séraphin tel est le faux langage.
Uriel est trompé: trop pardonnable erreur!
Quel ange ou quel mortel peut lire au fond du cœur?
L'œil de Dieu le peut seul; mais souvent sa puissance
Laisse errer dans la nuit l'hypocrite licence,
Et par sa volonté, du moins par son aveu,
Elle parcourt la terre, entre dans le saint lieu.
Hélas! c'est vainement que la sagesse veille!
Trop souvent le soupçon à sa porte sommeille;
Et, follement tranquille en sa sécurité,
Abandonne son poste à la simplicité;
A la simplicité, dont la bonté crédule
Trouve un air d'innocence au mal qu'on dissimule,
Tel est son sort: tel fut le destin d'Uriel;
Lui, le plus clairvoyant des ministres du ciel!
De son cœur généreux écoutant la droiture,
Sa franchise, en ces mots, répond à l'imposture:
« Quand une noble ardeur t'améne dans ce lieu,
Pour voir, pour adorer les chefs-d'œuvre de Dieu,
Je ne puis te blâmer, ô le plus beau des anges!
Non, ton zéle plutôt mérite mes louanges,
O toi qui, t'arrachant aux délices du ciel,
Viens dans ces lieux lointains admirer l'Éternel,
Et savoir par tes yeux ce que d'autres, peut-être,
Sans s'exiler du ciel, pourront bientôt connoître.

For wonderful indeed are all his works,
Pleasant to know, and worthiest to be all
Had in remembrance always with delight;
But what created mind can comprehend
Their number, or the wisdom infinite
That brought them forth, but hid their causes deep?
I saw when at his word the formless mass,
This world's material mould, came to a heap:
Confusion heard his voice, and wild uproar
Stood rul'd, stood vast infinitude confined;
Till at his second bidding darkness fled,
Light shone, and order from disorder sprung:
Swift to their several quarters hasted then
The cumbrous elements, earth, flood, air, fire;
And this etherial quintessence of Heaven
Flew upward, spirited with various forms,
That roll'd orbicular, and turn'd to stars
Numberless, as thou seest, and how they move;
Each had his place appointed, each his course;
The rest in circuit walls this universe.
Look downward on that globe, whose hither side
With light from hence, though but reflected, shines;
That place is earth, the seat of Man; that light
His day, which else, as the' other hemisphere,
Night would invade; but there the neighbouring Moon
(So call that opposite fair star) her aid
Timely interposes, and her monthly round
Still ending, still renewing, through mid Heaven,

Qu'il est bon, qu'il est grand dans ses nobles travaux,
Celui qui donne l'être à ces mondes nouveaux!
Qu'il est doux de les voir, d'en garder la mémoire!
Mais qui pourra compter ces témoins de sa gloire?
Et combien sa sagesse éclate en ces bienfaits,
Dont il cache la cause et montre les effets!
Moi-même en fus témoin, lorsque la masse immense,
Informe et brute encor, parut en sa présence.
Le chaos l'entendit; à sa puissante voix,
L'abîme en mugissant obéit à ses lois.
Mais la nuit s'étendoit sur la nature entière;
Dieu dit: Que le jour luise! Il dit, tout fut lumière;
L'ordre naquit du trouble; on vit chaque élément
A son poste marqué courir docilement:
Chacun selon son poids, l'air, l'eau, le feu, la terre,
A leur place arrêtés, suspendirent leur guerre:
Chacun eut son empire, et chacun son emploi;
Ils marchent, asservis à leur constante loi.
Le reste, dans l'espace en poursuivant sa route,
Courut d'un mur solide environner la voûte.
Vois ces champs azurés, que des rayons si doux
D'une pâle lueur éclairent près de nous;
C'est la terre qui roule, à sa marche fidèle:
Ce feu n'est pas le sien, mais il brille pour elle;
Sans lui, cet hémisphère, où le foible jour luit,
Comme l'autre moitié, rentreroit dans la nuit.
Mais ce point lumineux, la lune (ainsi se nomme
Cet astre consolant et si propice à l'homme),

With borrow'd light her countenance triform
Hence fills and empties to enlighten the' Earth,
And in her pale dominion checks the night.
That spot, to which I point, is Paradise,
Adam's abode; those lofty shades, his bower.
Thy way thou canst not miss; me mine requires. »

Thus said, he turn'd; and Satan, bowing low,
As to superior Spirits is wont in Heaven,
Where honour due and reverence none neglects,
Took leave, and toward the coast of earth beneath,
Down from the' ecliptic, sped with hop'd success,
Throws his steep flight in many an aery wheel;
Nor staid, till on Niphates' top he lights.

De ses feux empruntés lui prête les secours.
C'est elle qui des mois lui mesure le cours :
Toujours renouvelée et toujours décroissante,
Elle change trois fois sa figure inconstante ;
Et, recouvrant ses feux dans son tour diligent,
Elle chasse la nuit, de son sceptre d'argent.
Vois plus loin ce séjour peu vaste, mais fertile :
Là, des premiers humains est le riant asile ;
Ces champs sont leur jardin, et ces bois leurs berceaux :
Un facile chemin mène à ces lieux si beaux.
Pars : mon devoir ici demande ma présence. »
Il dit, et se détourne. En un profond silence,
Le fier Satan s'incline ; ainsi l'honneur des rangs
Distingue dans les cieux les ordres différents.
Utile et saint devoir, dont la douce puissance,
Inspirant le respect, nourrit l'obéissance.
Il part, vole, dans l'air trace un large sillon,
Se roule vers la terre en brillant tourbillon ;
Et ne s'arrête pas, dans l'ardeur qui l'anime,
Que du pompeux Niphate il n'ait touché la cime.

REMARQUES

SUR LE LIVRE TROISIÈME.

Ce chant paroît inférieur aux deux premiers. Le Père éternel n'y parle pas toujours avec la noblesse et la majesté qui lui conviennent; ses discours sont trop longs: la dignité n'est jamais prolixe. De plus, il se justifie: ce qui est peu convenable au caractère de la toute-puissance. Du reste, on a mal à propos critiqué ce qu'il a dit sur la liberté accordée à l'homme, liberté sans laquelle le poëme manqueroit absolument de vraisemblance. Il faut que l'homme soit libre pour être coupable, comme il faut qu'il soit coupable pour être puni. On ne peut faire le même reproche aux discours du Fils; en général, ils sont écrits de la manière la plus noble et la plus intéressante; son dévouement vraiment divin est préparé avec beaucoup d'adresse. Il faut une grande victime au courroux de l'Être suprême; aucune des puissances célestes n'ose se charger de l'expiation: c'est au milieu du refus et du silence de tous les habitants du ciel, que le fils de Dieu se présente pour holocauste; le mystère de l'incarnation est exprimé dans son discours d'une manière sublime.

L'invocation à la lumière est justement célèbre: elle est écrite d'une manière admirable; l'imagination de Milton y a déployé toute sa magnificence; mais ce qui en fait le principal intérêt, ce sont les plaintes touchantes qu'il fait de sa cécité; il exprime ses regrets de la manière la plus attendrissante. Le rapport malheureux que le traducteur a ici avec son auteur, a peut-être ajouté au plaisir et à la facilité

avec lesquels il a transporté ce morceau de la langue anglaise dans la nôtre. Addison remarque qu'aucun poëte épique, avant Milton, n'avoit osé parler de lui; mais il a pardonné cette innovation, en faveur de la beauté de ce passage.

Jamais il n'y eut entre un poëte et son sujet plus d'analogie qu'on n'en trouve entre celui du *Paradis perdu* et le génie de Milton. Il étoit né pour le sublime: après avoir peint d'une manière admirable les horreurs et les tourments de l'enfer, il passe avec facilité à la peinture du ciel et du bonheur dont il est l'asile.

Un des plus beaux morceaux de ce chant est celui où les anges célèbrent, par des cantiques, le dévouement du fils de Dieu; il est plein de verve, de force, et de chaleur.

L'auteur continue de peindre, de la manière la plus poétique, le voyage de Satan, qu'il conduit jusqu'aux limites du chaos, sur les frontières du nouveau monde; l'intérêt s'accroît de toutes les difficultés et de tous les obstacles qu'il rencontre dans sa route. C'est avec raison qu'on a critiqué le *Paradis des Fous;* Milton n'a point ici les honneurs de l'invention, et cette idée convenoit beaucoup mieux au poëme héroï-comique de l'Arioste, dont il est emprunté. Milton, pour se l'approprier, n'a fait que le transporter de la lune dans un autre globe: c'est faire trop peu de frais d'imagination; mais il n'a pu résister au plaisir d'y placer les moines, et toutes les cérémonies de l'église catholique. J'ai eu plus d'une raison de ne pas me charger de la traduction entière de ce morceau, foiblement écrit, et l'un des plus médiocres de l'ouvrage (*).

(*) Si *médiocre* en effet, que le célèbre Bentley ne balance pas, dans son édition critique du *Paradis perdu*, à regarder cet étrange morceau comme absolument indigne de Milton. Il n'y retrouve rien de son esprit ni de son jugement ordinaire: *There 's nothing either of his spirit or judgment seen in it;* et il en conclut que c'est une interpolation de quelque éditeur maladroit ou malveillant: *An insertion by his editor.* Mais nous avons sous les yeux

Milton est plus heureux dans la situation qu'il a choisie à Satan, pour voir de là les merveilles du nouveau monde et de la création.

Je ne puis finir ce chant sans observer l'adresse avec laquelle Satan, le prince des ténèbres, se fait instruire par un ange de lumière de la route qu'il doit tenir pour arriver au bocage d'Éden, où il se propose de tenter le premier homme.

On peut voir, par cette analise, que ce chant, comme

l'édition préparée par Milton lui-même, et publiée peu de temps après sa mort, et ce morceau s'y trouve tout entier; il n'est pas, d'ailleurs, plus bizarre que plusieurs autres inventions du poëte, dans ce même ouvrage. Ainsi, sous le rapport du goût, comme sous celui de convenances beaucoup plus graves, Delille fit très bien de le remplacer, dans sa traduction, par d'autres chimères, qui ne blessent, du moins, aucune décence sociale. Pour que le lecteur puisse mieux apprécier encore les motifs qui déterminèrent le poëte français à supprimer ce passage, nous le donnerons ici, littéralement traduit par M. Mosneron.

« Ce même lieu reçut encore une foule d'êtres, qu'il seroit trop long de nommer. Tout ce vil ramas de moines, de pèlerins vagabonds, de fourbes de toutes couleurs, dont les pas égarés vont chercher dans un tombeau le Dieu qui vit au haut des cieux; et ces dévots tardifs, qui, près de leur dernier moment, s'enveloppent de la robe de Dominique ou de François, persuadés qu'ainsi déguisés, ils se glisseront dans le paradis: ils passent les sept planètes, ils passent les étoiles fixes, ils traversent la sphère crystalline qui se balance sur elles par un mouvement de trépidation; ils percent enfin au-delà du premier mobile. Déja ils ont abordé saint Pierre, qui, placé près du guichet des cieux, semble les attendre, les clefs à la main; déja ils touchent les marches de l'enceinte sacrée, et lèvent le pied pour y monter, quand tout-à-coup un tourbillon, soufflant brusquement de chaque côté, les jette à la renverse; ils tombent à dix mille lieues de profondeur; alors vous eussiez vu robes, capuchons, sandales, bulles, dispenses, chapelets, indulgences, jouet léger des vents, pirouetter dans les airs, avec leurs insensés porteurs; ils sont tous précipités sur un des côtés du monde, dans un vaste limbe, appelé depuis le *Paradis des fous*, lieu qui pour lors désert, et sans chemin tracé, fut dans la suite inconnu de si peu de gens. »

Louis Racine n'est ni moins fidèle, ni moins exact, dans sa traduction en prose du *Paradis perdu*. (Voyez le tome III de ses œuvres, p. 232.)

(*Note du nouvel éditeur.*)

je l'ai dit plus haut, est inférieur aux deux premiers; mais il renferme de grandes beautés: et ces beautés, peut-être, sont d'un genre plus neuf et plus hardi que celles que j'ai remarquées dans les chants précédents.

FIN DU TOME I DU PARADIS PERDU.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PARADIS PERDU.

FIN DE LA TABLE.





